

LE VOYAGEUR

MODERNE.

Cet ouvrage se trouve encore :

A PARIS,

Chez { DELAUNAY, libraire, / PONTHIEU, *idem*, } au Palais-Royal.

Et à
- *Angoulême*, — TREMEAU et comp.
- *Bordeaux*, — LAWALLE et NEVEUX.
- *Marseille*, — CAMOINS frères et MASVERT.
- *Lyon*, — BOHAIRE, MANEL.
- *Rouen*, — FRÈRE aîné.
- *Toulouse*, — VIEUSSEUX aîné.

Sous-presse pour paraître chez les mêmes Libraires:

Histoire comparée des systèmes de philosophie, par M. le baron de GERANDO, Conseiller d'État; deuxième édition, revue, corrigée et augmentée. — 4 vol. in-8°. Prix : 28 francs.

Œuvres choisies de M. CAMILLE JORDAN, contenant ses Discours au Conseil des Cinq-Cents et à la Chambre des Députés ; ses écrits politiques sur divers sujets ; ses Mémoires littéraires et philosophiques, etc. ; enfin sa correspondance avec différens personnages marquans, notamment avec Napoléon Bonaparte et madame de Staël; ses traductions, pensées, poésies, etc. Ces divers écrits sont pour la plupart inédits. Précédées d'une Notice biographique sur sa vie; ornées de son portrait, de la gravure du monument qui lui est élevé par les membres des deux Chambres, et d'un *fac simile* de son écriture. Publiées par son ami intime, le baron de GÉRANDO, de l'Institut de France. Ces œuvres auront quatre volumes in-8°, et seront incessamment mises en vente par volumes séparés. — Le prix, pour les souscripteurs, est de 7 fr. par volume. Passé la publication du premier volume, chacun d'eux sera de 8 francs.

IMPRIMERIE DE DENUGON.

Tom. 2. Fr.



Jeune fille de Bethléem.

P. 310

LE VOYAGEUR MODERNE,

OU

EXTRAIT

DES VOYAGES LES PLUS RÉCENS

DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE,

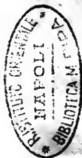
PUBLIÉS EN PLUSIEURS LANGUES JUSQU'EN 1821 ;

Contenant les mœurs et usages des différens peuples ; les aventures les plus remarquables des voyageurs ; les nouvelles découvertes, et tout ce qui peut intéresser, piquer la curiosité, et procurer une lecture instructive et agréable.

ORNÉ DE 36 GRAVURES DE COSTUMES.

PAR Mme ELISABETH DE BON.

TOME SECOND.









PARIS,

ALEXIS EYMERY, LIBRAIRE, RUE MAZARINE, N° 30;
ET, A BRUXELLES, CHEZ DEMAT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1821.

LE VOYAGEUR
MODERNE.

EXTRAIT
DE L'HISTOIRE DE LA MISSION

Envoyée en 1817 du cap Coast-Castle au royaume d'Ashantée, en Afrique, par T. Édouard Bowdich.

Objet de la Mission.

Si toutes les expéditions tentées dans l'intérieur de l'Afrique n'ont laissé après elles que le regret de leur inutilité, et de la perte bien plus déplorable d'hommes aussi habiles qu'intrépides, le succès a couronné celle qui est l'objet de l'ouvrage de M. Bowdich. On y voit une ambassade européenne accueillie avec tous les égards possibles, et retenue plusieurs mois à la cour d'un puissant monarque africain, ad-

mise aux représentations de tout genre, aux réunions publiques et privées d'un peuple extraordinaire, dont elle a ainsi eu mille occasions d'étudier le caractère, les usages, les mœurs et la politique.

Le royaume d'Ashantée est séparé par le pays d'Assin de celui des *Fantées*, où sont situés tous les établissemens européens de la Côte-d'Or, en Afrique. Inconnus jusque vers l'an 1700, les Ashantées ont été mentionnés pour la première fois, et représentés comme très-formidables, par le voyageur Barbot. Dalzel et Lucas ont parlé plus tard et dans le même sens, de ce peuple, dont toutefois la puissance ne s'est déployée qu'à une époque très-récente, en 1807. Ayant alors à se plaindre des Fantées, le roi d'Ashantée fit marcher sur leur territoire une armée qui le dévasta entièrement, et qui exerça même des ravages sur quelques points occupés par les Européens. Les Hollandais surtout se ressentirent de cette violation des droits sacrés de la neutralité par un peuple barbare. Leur fort de Cormantine fut pris d'assaut et livré au pillage;

sans un heureux hasard, celui d'Annamabœ, appartenant aux Anglais, aurait eu le même sort, malgré la courageuse résistance que le gouverneur White opposa aux assaillans. Après plusieurs jours de siége, au moment où l'un de ceux-ci allait mettre le feu au fort, construit tout en bois, une balle le renversa mort sur la torche qu'il tenait, et qu'éteignit son cadavre. Les Ashantées perdirent près de trois mille hommes devant Annamabœ; ce qui paraîtrait incroyable, vu la faiblesse de la garnison (1), si l'on n'observait que la crainte de la mort semblait leur être étrangère, et qu'un courage exalté jusqu'à la folie par le dogme du fanatisme, les amenait à la bouche même des canons des Anglais.

Enfin, il arriva du cap Coast-Castle un renfort au gouverneur White, qu'une blessure assez grave avait mis hors de combat. Des négociations ne tardèrent pas à s'ou-

---

(1) Elle était de vingt-neuf hommes, dont cinq officiers, quatre mulâtres libres, et vingt hommes, tant soldats, qu'artificiers et domestiques.

vrir ; et du moment que le roi d'Ashantée fut assuré des dispositions amicales des Anglais, il eut un respect religieux pour leur pavillon. Satisfait d'avoir châtié les Fantées, et inquiet surtout des progrès que les maladies faisaient dans son camp, il le leva et retourna triomphant dans sa capitale. Deux autres incursions qu'il fit en 1811 et 1816, chez les Fantées, achevèrent presque entièrement la destruction de cette peuplade, et occasionnèrent, sinon l'attaque sérieuse du cap de Coast-Castle, du moins une sorte de blocus assez long pour que ce chef-lieu des établissemens britanniques en souffrît des privations de plus d'un genre. D'après cet événement, le comité africain jugea très-important pour ses intérêts de se concilier un voisin que sa puissance rendait parfois incommode; il fut résolu d'envoyer au roi d'Ashantée des députés dont la mission aurait pour objet principal, de conclure un traité d'alliance avec ce monarque, et d'obtenir qu'un agent britannique résidât désormais à sa cour.

Arrivée des députés, et fête donnée par le roi d'Ashantée.

La députation envoyée en 1817 fut composée de quatre membres, dont l'un était M. Bowdich. Ils partirent du cap Coast-Castle le 22 avril, avec deux soldats indigènes et les porteurs de leurs bagages. Ils voyagèrent paisiblement, et arrivèrent, le 19 mai, à un mille de Coomassée, capitale du royaume d'Ashantée.

Quand on annonça au roi l'arrivée de la députation, il désira qu'elle s'arrêtât à un petit hameau nommé Patiasoo, *jusqu'à ce qu'il eût fini de se laver.* A deux heures elle entra dans la ville.

« On nous fit passer, dit l'auteur, sous une *fétiche* (1) formée du cadavre d'un mouton qui était enveloppé dans une étoffe de soie rouge, et suspendu à deux perches très-élevées. Plus de cinq mille hommes,

(1) Idole et talisman que les Nègres croient devoir leur procurer le bien qu'ils désirent, et les préserver du mal qu'ils redoutent.

la plupart guerriers, étaient venus à notre rencontre, au bruit des tambours, des timbales, des cors et des autres instrumens militaires, qu'ils faisaient résonner avec une ardeur tenant de la frénésie, sans doute pour nous subjuguer par la première impression. L'épaisse fumée que produisaient des décharges continuelles de mousqueterie, nous permettait à peine de voir ce qui se passait le plus près de nous. Arrivés à une enceinte circulaire bordée de guerriers, et au milieu de laquelle leurs chefs exécutaient une espèce de danse, on nous arrêta pour nous faire jouir de ce spectacle. Des pavillons sans nombre, anglais, hollandais et danois, étaient agités en tous sens; ceux qui les portaient couraient en gambadant, de côté et d'autre, avec l'apparence d'un enthousiasme égalé ou même surpassé par celui des chefs, qui les suivaient et déchargeaient leurs brillantes armes assez près des pavillons pour les mettre en feu; puis ils s'élançaient hors de la fumée avec toutes les grimaces et les contorsions de vrais maniaques. Le feu des

guerriers de l'enceinte n'était pas moins soutenu. Les chefs avaient des bonnets ornés sur le devant de cornes de bélier dorées, et de longues plumes d'aigles sur les côtés. Leur vêtement était de drap rouge couvert de *saphies* (1) et de fétiches en or et en argent. Pour peu qu'ils se remuassent, on entendait battre sur leurs corps des espèces d'étuis ou fourreaux brodés, de toutes couleurs, mêlés de clochettes en cuivre, de couteaux, de coquilles, de cornes et de queues d'animaux. Sur leur dos était un arc tout couvert de fétiches, au-dessus duquel pendaient de longues queues de léopard. Ils avaient des pantalons de coton, avec de larges bottes d'un cuir rougemat, qui montaient jusqu'à mi-cuisses, et se rattachaient à leur ceinturon ou porte-cartouches, aussi garni de clochettes, de queues de cheval, d'amulettes, et d'innombrables petites courroies. A leur poignet droit était suspendu un carquois rempli

(1) Talisman composé de devises ou sentences en langue mauresque.

de flèches empoisonnées; enfin, ils avaient une chaînette de fer entre les dents, et dans la main gauche une petite lance ornée de glands en soie et de taillures d'écarlate. La noirceur de leur peau ajoutait à l'effet de ce bizarre accoutrement; et pour reconnaître en eux des créatures humaines, il fallait une attention que leur premier aspect était loin d'encourager. »

Après ce spectacle, qui dura une demi-heure, les envoyés se remirent en marche, toujours au milieu des guerriers, et arrivèrent lentement au palais. Leurs bagages et les présens destinés au roi furent déposés dans une maison voisine; ils eurent ensuite à remonter dans le même ordre et avec le même cérémonial, pour eux très-fatigant, une longue rue qui les conduisit à une espèce de hangar, où un messager d'État leur dit d'attendre l'invitation ultérieure du roi. Là, une scène affreuse détourna forcément leurs regards et leurs pensées de la foule, dont l'immensité les avait seule occupés jusqu'à ce moment.

« Un homme que l'on allait sacrifier, dit

l'auteur, avait les mains liées, un couteau passé dans les joues et les lèvres, un autre sous chaque clavicule, et le dos rempli d'estafilades. Précédé de tambours, il marchait, conduit, au moyen d'une corde qui lui traversait les narines, par des hommes que rendaient plus hideux d'énormes bonnets recouverts d'un poil noir et hérissé. On peut se figurer quelle sensation produisit sur nous cette horrible barbarie. »

Enfin, les envoyés virent se déployer un appareil de la plus grande magnificence : au milieu d'une place qui pouvait avoir un mille de circuit, était assis le roi, entouré de ses guerriers et de ses vassaux. Les musiques de plus de cent corps militaires annoncèrent l'arrivée de la députation, en exécutant les airs favoris de leurs chefs respectifs. Ce mélange des tambours, des cors, des trompettes et des flûtes, formait une harmonie imposante, quoique peu flatteuse pour des oreilles délicates. Des espèces de dais en drap ou en soie des plus riches couleurs, dont chacun pouvait abriter au moins trente personnes, étaient al-

ternativement haussés et baissés par ceux qui les portaient. Des figures d'animaux ou d'autres emblêmes en or surmontaient ces dais, garnis de franges et de petits miroirs qui recevaient et renvoyaient les rayons du soleil. Après avoir passé au travers de ce cercle éblouissant, les envoyés furent invités à s'asseoir sous un arbre, où ils reçurent les complimens de toute l'assemblée. Il était près de huit heures quand le roi lui-même s'approcha; il demanda le nom de chacun d'eux, et leur souhaita une bonne nuit. Leur retraite s'effectua difficilement, à cause de la foule. On les conduisit à une maison vaste, mais ruinée, ayant jadis appartenu au fils d'un roi, qui, inconsolable d'avoir perdu les bonnes grâces de son père, s'était donné la mort.

Traité conclu et festin.

Le lendemain, la députation eut sa première audience du roi, et après diverses conférences avec les premières autorités d'Ashantée, le roi mit sa marque à un

projet d'arrangement commercial; il honorait souvent la députation de sa visite, et prenait beaucoup de plaisir à voir les productions des arts européens. Pourtant un jour, après avoir examiné quelques gravures botaniques, il observa *que les blancs voulaient savoir tant de choses, qu'ils finiraient par en perdre la tête.*

Quoique mal logés, et ne respirant l'air extérieur que dans une cour de quatorze pieds carrés, les Anglais, afin d'éviter les insultes de la populace, sortaient uniquement pour aller au lever du roi quand ils y étaient invités. La multiplicité des exécutions et des sacrifices humains ajoutait beaucoup aux désagrémens de leur situation. Un jour on décapita une jeune fille; pour avoir manqué de respect à l'un des fils du roi, et un homme pour avoir ramassé de l'or qu'il avait laissé tomber sur la place du marché. Tout ce qui y tombe doit, d'après la loi, y rester jusqu'à ce qu'on la balaie, ce qui n'arrive que pour les besoins urgens de l'état. Le lendemain un petit-fils du roi, âgé de dix ans, se tua;

et à ses funérailles, qui eurent lieu dans l'après-midi, furent immolés deux hommes et une fille, dont les têtes et les troncs restèrent jusqu'à la nuit sur la place du marché.

La conclusion de l'arrangement fut précédée d'un festin donné aux envoyés par le monarque noir, dans sa maison de plaisance de Sallagha. Au centre du jardin furent fixés quatre grands parasols en drap écarlate, sous lesquels était une table servie en très-belle vaisselle d'argent; au milieu, sur un grand plateau du même métal, figurait un cochon entouré de canards et de volailles, d'étuvées de viande et de poisson, de puddings, etc. Au-dessous du plateau étaient d'un côté des potages et des légumes, de l'autre, des fruits, du sucre candi, des vins de Porto et de Madère, de l'eau-de vie et du genièvre. L'espèce de symétrie du service offrait un coup-d'œil agréable, et les mets étaient de fort bon goût. Le roi, placé à peu de distance du banquet, parut le voir avec beaucoup de plaisir; il en témoigna surtout au moment où les con-

Le Roi d'Ashantée

vives, après avoir porté la santé des souverains d'Angleterre et d'Ashantée, burent *au beau sexe* des deux pays. Le linge de table fut abandonné aux domestiques ; le cochon, resté intact, et quelques volailles froides furent réservées pour le souper de la députation.

Portrait du roi d'Ashantée, son costume et quelques traits de son caractère.

Le roi d'Ashantée, nommé *Say Tatoo Quamina*, est représenté par l'auteur comme un prince ambitieux, mais habile, juste, affable, curieux et attentif. Il a reculé les limites de son royaume, et augmenté par-là ses revenus et sa puissance. Il s'est montré enclin à l'humanité en diminuant le nombre des victimes aux funérailles de sa mère, malgré l'opposition des quatre grandes familles qui forment l'aristocratie du royaume. Il a une certaine dignité dans le maintien, et prend un soin particulier pour ne pas compromettre cet avantage aux yeux des personnes qui l'approchent. Deux fois il congédia les envoyés

mandés par son ordre sans les avoir vus; et s'excusa, la première fois, sur ce qu'il s'était mis dans une violente colère depuis l'invitation qu'il leur avait adressée; la seconde, sur ce que la réception de nouvelles fort agréables l'avait porté à boire plus qu'il n'aurait dû au moment d'entendre *d'aussi éminens personnages.*

« Un jour de grande représentation, dit l'auteur, le roi avait un habit de cour à l'ancienne mode, de velours brun, chargé d'une riche broderie en argent, et orné de deux épaulettes à torsades. Les basques de cet habit, qui avait appartenu au général hollandais *Daendels*, se trouvaient très-rapprochées des devans de la veste, aussi brodés, qui descendaient jusqu'aux genoux de sa majesté. Elle avait un chapeau garni d'une dentelle en or, dont la forme était précisément celle que la mode a consacrée pour les cochers anglais, des souliers blancs, la longue canne à pomme d'argent, surmontée d'une couronne, dont nous lui avions fait présent, et un petit poignard à sa ceinture.

» La conversation des envoyés anglais le charmait, disait-il, et l'intéressait par-dessus tout. Ils lui parlaient de tant de choses dont les hommes noirs n'avaient jamais eu la moindre connaissance. »

Le roi Quamina, informé qu'un Ashantée était mort sous le fouet au cap Coast-Castle, par l'ordre du gouverneur, fit répondre en ces termes à la lettre où celui-ci se plaignait que la calomnie lui eut imputé un acte aussi barbare.

« Le roi vous assure qu'il a un tel désir » de voir s'établir l'union permanente des » Anglais et des Ashantées, que loin de souf» frir qu'elle fût empêchée, ou seulement » retardée par la mort d'un de ces der» niers, il ne s'embarrasserait point quand » *mille* d'entre eux eussent été par votre » ordre fustigés jusqu'à en perdre la vie ; » connaissant trop bien l'insolence des » basses classes de ce peuple, qui n'est pas » moins pour lui que pour vous, un sujet » de déplaisir et d'impatience. »

Un jour que le roi exprimait devant plusieurs de ses conseillers de l'aversion

pour un de ses plus riches capitaines, ils proposèrent de lui faire son procès; Agay, le plus jeune du conseil, se leva, et dit : « Non, roi, cela ne serait pas bien; cet » officier ne vous a jamais fait aucun tort. » A la mort de vos sujets, tout leur or » vous appartient; mais si vous l'accaparez » dès à présent par des spoliations arbi- » traires, les étrangers se retireront, en » disant : *Le roi seul a de l'or*, ce qui nuira » au bien du royaume. Il vaut mieux leur » entendre dire : *Dans l'Ashantée, le mo- » narque, les chefs, les sujets, tout le » monde a de l'or.* Leurs relations avec » ce pays, en le rendant plus florissant, » feront respecter davantage votre personne » et votre autorité. »

Ce discours sensé valut à Agay la place de second conseiller et de nouvelles marques de la munificence royale.

Cérémonies d'un enterrement dans le royaume d'Ashantée, et divers usages de ce peuple.

Les Ashantées croient que leurs rois et leurs chefs doivent jouir éternellement, dans l'autre monde, d'une grande abondance de biens, et c'est pour y être les ministres de leurs plaisirs, que des victimes des deux sexes sont immolées à leurs funérailles. La mort d'une personne de distinction est annoncée par une décharge de mousqueterie proportionnée à son rang; et au même instant, les esclaves se précipitent en foule hors de la maison, où ils ne doivent rentrer qu'après l'enterrement. Voici le détail des cérémonies vraiment *diaboliques* dont la députation anglaise fut témoin, à celui de la mère d'un chef, nommé *Quatchée-Quofée.*

« Nous nous rendîmes vers midi, dit l'auteur, à la place du marché; les vautours volaient autour de deux cadavres sans tête, à peine refroidis. Plusieurs groupes, de cinquante à cent femmes chacun, exécu-

taient une danse, dont les mouvemens ressemblaient à ceux des patineurs. Elles pleuraient en même temps la mort et chantaient les louanges de la défunte; leurs voix, dont l'ensemble triste et lugubre au dernier degré, n'avaient toutefois rien de discordant, pouvaient être entendues, vu le grand nombre des chanteuses, à une distance considérable. D'autres groupes de femmes portaient sur leurs têtes les riches vêtemens de la défunte, dans des vases d'un cuivre très-brillant, ayant la forme de croix, de cônes, de globes, ou tout autre que l'on puisse imaginer. Ces femmes, dont l'aspect était celui de vraies furies, avaient la figure, la poitrine et les bras barbouillés, les unes du sang des victimes, les autres de terre rouge, en imitation des premières, dont elles enviaient le dégoûtant privilége. La foule était immense; le bruit des tambours, des cors et des armes à feu; les hurlemens, les gémissemens et les cris doublaient, par le sens de l'ouie, l'impression d'horreur que celui de la vue introduisait dans nos âmes. De temps en

temps passait rapidement auprès de nous une victime, traînée par des hommes, dont le grossier accoutrement et les horribles figures, rayonnantes d'une joie plus horrible encore, réalisaient l'idée qu'on peut se former des esprits infernaux. L'apathie se peignait plus souvent que le désespoir ou même qu'une sensation pénible, dans les regards et le maintien des victimes. Les chefs et capitaines arrivaient dans toutes les directions, annoncés par des décharges de mousqueterie et par les fanfares de leurs troupes respectives. Un vieux odumata (prêtre), qui passait dans son hamac, nous recommanda de bien l'observer quand il repasserait auprès de nous. A l'instant on annonça que le roi arrivait sur la place du marché; les soldats en effet frappant et taillant de tous côtés, sans distinction, ouvraient un passage à travers la foule, qui se précipitait au-devant du cortége royal.

» Quatchée-Quofée, chancelant comme une bacchante, et enivré des bruyantes adulations de ceux qui le soutenaient, passa

précipitamment auprès de nous. Les victimes le regardaient avec indifférence; pour lui, il attachait sur elles des yeux où se peignaient l'horrible joie de leurs tortures, en même temps que le plaisir d'entendre les louanges qui lui étaient prodiguées. Le dégoût d'un tel spectacle nous fut adouci un moment par la surprise : les chefs qui avaient passé devant nous sous le lugubre et effrayant habit militaire, reparurent à la suite de Quatchée-Quofée dans toute la splendeur de leur costume d'étiquette. La variété et la vivacité de leurs mouvemens contrastaient, d'une manière choquante pour nous, avec l'objet de la cérémonie. Le vêtement du vieux odumata était couvert de fétiches enchâssées dans l'or ou l'argent, d'une foule d'emblêmes et d'ornemens dont l'éclat rivalisait avec celui du soleil.

» Le roi, et les chefs qui ne tenaient point par le sang ou l'intimité à Quatchée-Quofée, étaient assis sous de vastes dais avec leur suite et leurs enseignes, présentant un demi-cercle d'un quart de lieue de cir-

conférence, que fermait la soldatesque. Treize victimes, entourées d'exécuteurs qui, sous leurs vêtemens noirs et leurs bonnets à longs poils de même couleur, ressemblaient moins à des hommes qu'à des ours, étaient groupés à la gauche du roi. Les femmes dont il a été parlé passèrent en dehors du cercle, chantant ou plutôt hurlant des hymnes funèbres. Le rhum et le vin de palmier coulaient abondamment; les cors et les tambours résonnaient à outrance. Bientôt une décharge de mousqueterie se fit entendre tout près du roi, d'où elle se répandit et continua sur toute la circonférence pendant plus d'une heure. Les soldats restaient en ligne; mais chaque chef, après avoir fait feu, s'élançait et bondissait autour de la place avec toutes les contorsions d'un démoniaque. Les gens de sa suite, haletant comme lui, l'enveloppaient de drapeaux, faisaient retentir son nom glorieux dans les airs, et lui arrachaient le mousquet des mains aussitôt qu'il avait fait feu.

Une vieille sorcière, qu'on nous dit être

la principale fétiche de la famille, se précipitait au milieu du feu, poussant des cris ou des mugissemens comme si elle eût été dans les souffrances de l'agonie. Plus le chef est élevé, plus il a droit d'augmenter la charge de son mousquet. La plus forte charge dont on se souvienne est celle que le roi fit partir à la mort de sa sœur; elle était d'une once, poids français. Les fusils et mousquetons étaient presque tous liés bien serré avec la corde du pays. En faisant feu, les chefs étaient généralement soutenus par les gens de leur suite; plusieurs éprouvaient de la violence du coup une émotion telle, qu'ils ne revenaient à eux qu'au bout d'une minute. La vieille figure de l'odumata en fut décomposée au point que nous le crûmes mort. Quelques chefs, rassemblés à dessein, firent feu le plus près possible de nous, voulant sans doute voir si la peur nous ferait tressaillir; ce qui eût bien pu arriver, les armes qui crèvent et éclatent souvent dans leurs mains rendent une telle épreuve aussi alarmante que désagréable. Quand la mous-

queterie eut cessé, les chefs burent en quantité du vin de palmier, dont ils versaient religieusement quelques gouttes par terre avant d'approcher de leurs lèvres les vastes bords qui le contenaient.

» Les exécuteurs se disputaient à qui commencerait les fonctions de leur affreux ministère. Nous fûmes frappés de l'air impassible dont la première des victimes supportait les tortures que le couteau passé au travers de ses joues devait lui occasionner. L'exécuteur le plus voisin, saisissant le sabre d'un autre, en abattit la main droite du patient, que le coup fit tomber par terre, et dont alors il scia plutôt qu'il ne coupa la tête; prolongeant ainsi, je ne dirai pas volontairement, son cruel supplice. Les douze autres victimes furent ensuite amenées et immolées successivement; mais ne pouvant plus long-temps voir un tel spectacle, nous nous fîmes jour à travers la foule, et regagnâmes notre demeure. D'autres sacrifices, principalement de femmes, furent faits au lieu même de la sépulture. Il est d'usage d'*arroser la*

fosse du sang d'un homme libre et même un peu notable; voici comment : les têtes des victimes étant toutes déposées au fond de la fosse, quelques-uns des serviteurs ou dépendans, non esclaves, de la famille, qui doivent tous être présens, sont appelés pour aider à placer le cercueil, et, au moment où il pose sur les têtes, un esclave étourdit l'un d'eux en lui assénant par derrière un violent coup suivi d'une profonde estafilade dans la partie postérieure du cou. Le malheureux tombe sur le cadavre, et la fosse est comblée à l'instant. L'enterrement fut suivi d'une espèce de carnaval; pendant plusieurs jours on but, on chanta, on dansa, on tira des coups de fusil sur la place du marché. Les chefs s'y rendaient tous les soirs, ou envoyaient un de leurs officiers à Quatchée avec un peu de vin de palmier. On me fit entendre que, sans la nécessité où, vu l'approche d'une guerre, on était d'économiser la poudre, il y aurait eu pour la mère de ce chef huit grands services funèbres au lieu d'un.

» Au décès du roi, tous les services qui

ont eu lieu pour les particuliers morts pendant son règne, doivent être répétés avec leurs terribles accessoires. Chaque membre de la famille royale affecte une démence passagère, et parcourt les rues avec un mousquet, qu'il décharge à travers la foule, au risque des plus graves accidens.

» Les obsèques du dernier roi furent répétées chaque semaine pendant trois mois; deux cents esclaves furent sacrifiés, et vingt-cinq barils de poudre consommés à chacune de ces répétitions. Chacun des principaux chefs de l'armée d'Ashantée a une devise gravée sur les cors ou trompettes de sa troupe; celle du roi est : *Je l'emporte sur tous les rois du monde;* celle de son beau-père Apokoo : *Ashantées, vous trouvez-vous bien maintenant?* Deux autres chefs ont pour devise, l'un : *Qui oserait m'attaquer?* l'autre : *Tant que je vivrai, nul malheur n'arrivera.* »

A minuit, la musique royale exécute un air particulier dont les paroles sont : *Le*

Roi remercie pour aujourd'hui ses capitaines et tous ses sujets.

Les *fétiches* ou devins, qui suivent toujours l'armée, recueillent, après un combat, les cœurs, soit des ennemis tués, soit des prisonniers qui ont aussi été mis à à mort, et les coupent en petits morceaux qu'ils mêlent, ainsi que le sang, avec différentes herbes consacrées, en prononçant des formules magiques et faisant beaucoup de cérémonies. Tous ceux qui n'ont pas encore tué un ennemi mangent de cet horrible ragoût pour éviter que l'esprit des morts, s'acharnant contre eux, ne ruine secrètement leur vigueur et leur courage. Le cœur d'un chef ennemi qui s'est rendu redoutable est partagé entre le roi et tous les grands dignitaires; ils portent sur eux, comme une décoration dont ils font gloire, les os, les dents, et des parcelles de membres des rois qui ont succombé sous leurs coups.

Quand un général revient d'une campagne glorieuse, il attend deux jours à une petite distance de la capitale pour

recevoir les complimens du roi, et laisser le temps de donner à son entrée une splendeur qui encourage les troupes et flatte l'orgueil de la nation.

Lorsque le roi crache, de jeunes esclaves ont soin de couvrir sa salive de sable, ou l'essuient avec des queues d'éléphant. En buvant, il répand une grande quantité de vin de palmier sur sa barbe, qui est d'une longueur dont il paraît fier, et au travers de laquelle il passe les doigts à mesure que le vin en dégoutte. Quand il éternue, les assistans portent les deux premiers doigts de chaque main au front et à la poitrine. Les ambassadeurs qu'il envoie sont équipés, avec toute la recherche possible, aux frais du trésor royal; mais à leur retour ils rendent tout ce qu'ils ont reçu. Les crieurs publics, toujours mutilés ou défigurés, pour qu'on les reconnaisse mieux, portent un bonnet de peau de singe, dont le devant est orné d'une plaque d'or, et derrière lequel pend la queue de l'animal.

L'auteur cite une singularité naturelle du pays d'Ashantée : les eaux du lac Boos-

maquée, très-désagréables à boire, donnent une teinte rougeâtre au poil des animaux et des personnes qui s'y baignent. Ce lac est à quatorze lieues de Coomassée, où le poisson qu'il fournit pour la table du roi est journellement apporté par des piétons.

La ville de Coomassée, capitale du royaume d'Ashantée, a la forme d'un carré-long, et quatre milles de circuit, non compris les faubourgs. La longueur des rues principales, au nombre de quatre, est d'un demi-mille, et leur largeur de cinquante à cent verges. Quelques-unes ont des noms fort singuliers : celle où résidait la députation s'appelle *Osamarandiduum;* ce qui signifie : *Avec des milliers de mousquets, on ne vaincrait pas ceux qui m'habitent.* L'auteur évalue à plus d'un million d'âmes la population de ce royaume.

EXTRAIT

D'UN VOYAGE FAIT EN 1808,

POUR RECONNAITRE LES SOURCES DU GANGE.

Par MM. Webb, Raper et Hearsay; traduit de l'anglais
par J. B. B. Eyriés.

Motifs du voyage.

Les contradictions que présentaient les notions sur les sources du Gange, déterminèrent en 1807, le gouvernement suprême du Bengale, à faire examiner ce point intéressant pour la géographie. M. Webb, capitaine du génie, fut chargé de la tâche non moins difficile qu'importante, de reconnaître le cours du fleuve depuis Herdouar jusqu'à Gangantri; de remonter même plus haut s'il était nécessaire, et de vérifier si, comme on l'avait dit, le Gange sortait du lac Manssarovar.

M. Raper et M. Hearsay, tous deux ca-

pitaines au service de la compagnie des Indes, furent adjoints à M. Webb. Ils avaient avec eux un détachement de cipayes, et une suite nombreuse composée d'interprêtes et de serviteurs. Nous ne les suivrons point exactement dans leur voyage dont le résultat fut que la source du Gange ne partait point du lac Manssarovar, mais d'une montagne plus éloignée où jamais personne n'avait pu pénétrer; et nous nous bornerons à la description de quelques lieux et aux récits de quelques usages dont la singularité piquera la curiosité.

La ville d'Herdouar et la foire qui s'y tient.

Les voyageurs devant traverser des pays soumis au Népâl, on avait invité le gouvernement de ce pays à donner des ordres à ses agens pour que les Anglais pussent parcourir ses possessions avec sécurité. Ils arrivèrent le 1er avril 1808 à Herdouar sur la rive gauche du Gange.

Herdouar est une ville peu considérable,

elle ne consiste qu'en une rue large de quinze pieds, et longue de neuf cents. Sa situation, au point où le Gange quitte les montagnes pour arroser les vastes plaines de l'Indoustan, l'a rendue célèbre, et en a fait un lieu sacré pour les Indous. L'ouverture par laquelle le fleuve s'échappe est à l'extrémité septentrionale de la ville. C'est là que les pélerins font leur ablution. Le temple consacré au dieu Vischnou s'élève sur le bord du fleuve au pied des montagnes. C'est un édifice simple, surmonté de deux coupoles, dont l'une renferme la statue du dieu.

La religion des Indous leur prescrit de faire annuellement un pélerinage à Herdouar, au commencement de la saison chaude. A cette époque on y voit arriver, de toutes les parties de l'Indoustan et du Décan, des fidèles qui viennent se purifier dans l'eau sacrée. Cette cérémonie religieuse commence au mois d'avril. Chaque douzième année est célébrée par des réjouissances extraordinaires, et le pélerinage qui a lieu à chacune de ces périodes

de douze ans, est regardé comme le plus heureux et le plus efficace. A cette époque le gouvernement du Bengale envoie un détachement de troupes beaucoup plus fort qu'à l'ordinaire, afin de prévenir les scènes tumultueuses et quelquefois sanglantes, occasionnées par les contestations qui s'élèvent entre les différentes sectes des religieux mendians.

La foire qui se tient à la même époque n'a aucune liaison avec le but ostensible du rassemblement des dévots, mais l'Indou ne perd jamais de vue ses intérêts temporels, et une foire est une conséquence nécessaire des réunions auxquelles la religion donne lieu. Le commerce attire donc à Herdouar autant de monde que le motif religieux; cependant on a peine à croire qu'il puisse s'y faire un grand commerce. Les commerçans n'ont pour placer leurs marchandises que des trous obscurs et si étroits qu'ils ne peuvent pas les déballer, pour les exposer aux yeux du public. Un acheteur qui veut connaître quelle espèce de marchandises l'on a apportées, se retire

dégoûté, après s'être frayé avec beaucoup de peine un passage au milieu de la foule, et après avoir pénétré inutilement dans deux ou trois passages noirs, resserrés et bruyans.

On vend à cette foire, des chevaux, des mulets, des chameaux, du caccar, espèce de tabac, de l'antimoine, de l'assa-fœtida, des fruits secs, tels que figues, prunes, abricots, amandes, raisins, pistaches, noix et grenades du caboul; des turbans bariolés, des miroirs, des colifichets, et beaucoup d'objets en cuivre et en ivoire.

Les commerçans qui viennent du Nord, voyagent en troupes nombreuses nommées cafilahs; le bétail, destiné à être vendu, sert au transport des marchandises. Ceux qui n'apportent ni schals, ni étoffes, ni fruits secs, louent leurs bestiaux aux pélerins et à d'autres voyageurs, et par ce moyen paient la dépense que ces animaux font en route. On place de chaque côté du chameau, une espèce de panier en bois, long de trois pieds; et large de deux, avec des rebords peu élevés et un fond

composé de cordes. Chaque panier contient deux personnes, ou bien une certaine quantité de marchandises.

Les pélerins qui ne viennent à Herdouar que pour faire leur ablution, arrivent le matin, après s'être acquittés de ce devoir religieux, partent le soir ou le lendemain : ainsi, un voyageur est sans cesse remplacé par un autre. C'est un mouvement perpétuel dont il est difficile de se faire une idée. On peut estimer à deux millions le nombre des personnes qui vont à Herdouar au temps de la foire.

On pourrait croire que la difficulté de pourvoir à la subsistance de tant de monde doit occasionner une espèce de famine; mais le bazar est toujours bien garni; les pélerins qui ne restent qu'un jour apportent leurs provisions, et des milliers de charrettes amènent sans cesse des vivres.

Lès chevaux et les bestiaux sont dispersés çà et là au milieu de la foire qui se tient dans le lit du fleuve presqu'entièrement à sec dans cette saison. Après le 1er avril, l'affluence est si considérable, qu'il

reste peu d'emplacemens vacans dans le voisinage de la foire; on établit des cabanes de tous côtés, et jusque sur les éminences voisines. Une surface sablonneuse et inhabitée se couvre tout-à-coup d'une nombreuse population en mouvement. On ne peut être indifférent au spectacle offert par les diverses physionomies des hommes rassemblés en ce lieu; le contraste des figures est réellement curieux à observer. Les personnages les plus remarquables sont les Fakirs, divisés en plusieurs sectes, dont les principales sont les Goseyns ou Sannyasis, les Bairadgis, les Djoghis et les Oudasis; chacune se subdivise ensuite en plusieurs classes qui diffèrent entre elles par des nuances et des dénominations qu'il est difficile de définir et de comprendre. Les plus nombreux sont les Goseyns; il y a parmi eux des hommes très-riches, qui n'ont que l'habit de pénitent, et ne se font faute d'aucune des aisances et des douceurs de la vie. Tant que dure la foire, ils distribuent des aumônes abondantes aux pauvres de leur secte, et font des pré-

sens considérables aux prêtres ou Bramines qui sont à la tête des différens lieux de dévotion. Une de leur manière de faire la charité est de placer des gens sur différens points de la route pour distribuer de l'eau aux voyageurs altérés; quoique le don soit peu considérable, il est salutaire; et il se présente sans cesse des gens qui demandent à y avoir part.

Les Goseyns se distinguent par un manteau de drap teint en ocre rouge; ils portent autour du cou un collier de graines de rondracscha ou ganitre; au reste, ce dernier signe leur est commun avec les Oudasis. Les Goseyns adorent Siva. Les Bairadgis sont sectateurs de Wishnou, et ont pour marque distinctive deux lignes en ocre jaune ou en sandal sur le front, et un collier de graines de talasi. Les Djoghis ont au cartilage de l'oreille, une fente longitudinale à laquelle pend un anneau ou une plaque de corne, de bois ou d'argent, de la grandeur d'une piastre. Les Goseyns et les Djoghis ont encore un usage inusité parmi les autres Indous,

celui de brûler leurs morts. Quelques-uns ne se rasent jamais; ils laissent croître leurs cheveux à une longueur énorme et les nouent en petites tresses autour de la tête, comme un turban.

L'ablution ou le bain sacré a lieu sans cérémonie particulière, et ne consiste que dans la simple immersion. Les personnes les plus rigides dans leur piété, ou qui éprouvent quelque crainte à se plonger dans l'eau, s'y font conduire par deux Bramines, qui ensuite les ramènent au rivage. Peu de personnes ont néanmoins recours à ce moyen; et l'eau n'ayant pas plus de quatre pieds de profondeur, tout le monde s'y plonge sans hésitation et pêle-mêle, sans distinction de sexe. L'ablution terminée, les hommes qui ont perdu leurs pères, et les veuves, se font couper les cheveux; puis ils les jettent ordinairement dans un sentier fréquenté, parce qu'ils tirent un pronostic favorable ou défavorable, d'après la personne ou l'animal qui les foule d'abord aux pieds; l'éléphant est regardé comme le plus heureux.

A la foire d'Herdouar, les marchés se font comme dans l'Orient, non à haute voix, mais par le contact des doigts. On jette une couverture sur les mains de l'acheteur et du vendeur, afin que les spectateurs ne voient rien, et l'affaire est promptement conclue. Il arrive rarement des malentendus ou des méprises.

Le pont Djhonla.

Au village de Djosvara, on voit sur le Rhaghirati, une espèce de pont appelé *Djhonla*, qu'on emploie quand le courant d'eau est trop large pour un *Sangha* ou pont composé d'une ou de deux poutres de pin. Le Djhonla est un pont de cordes. On enfonce en terre, de chaque côté de la rivière, deux pieux très-forts à trois pieds de distance l'un de l'autre, et l'on place en travers une autre pièce de bois; on y attache une douzaine ou plus de grosses cordes que l'on fixe à terre avec de grands tas de bois : elles sont partagées en deux paquets séparés entre eux par un

espace d'un pied; au-dessous, on tend une échelle de cordes nouées aux premières qui tiennent lieu de parapet; de petites branches d'arbre, placées à deux pieds et demi et quelquefois à trois pieds de distance les unes des autres, forment le plancher du pont. Généralement très-minces, elles ont l'air d'être à chaque instant sur le point de se casser, ce qui porte naturellement le voyageur à compter principalement sur le secours des cordes formant le parapet, et à les tenir constamment sous le bras. Le premier pas que l'on hasarde sur une machine aussi vacillante est bien propre à causer des étourdissemens; car, en marchant, on lui imprime un mouvement qui la fait balancer de chaque côté; et le fracas du torrent au-dessus duquel on est suspendu ne rassure pas. Le passage est d'ailleurs si étroit, que si deux personnes se rencontrent, il faut que l'une se range entièrement d'un côté pour faire place à l'autre, situation très-pénible pour un novice. Le Bhaghirati est large de cent pieds à Djosvara, et très-rapide. Quatre

hommes sont constamment employés à réparer le Djhonla : on leur accorde pour leur peine une petite portion de terre, et ils reçoivent aussi du chef de chaque village voisin, une mesure de grain à l'époque de la récolte.

Cérémonie du Bhart ou Bhéda.

C'est une espèce d'offrande propitiatoire faite au génie des montagnes pour qu'il répande ses bénédictions sur le pays et préserve les récoltes des ravages des rats et de la vermine. Cette cérémonie est fort en usage parmi ceux qui habitent sur les rives de l'Alacananda, et les habitans du pays haut la pratiquent quelquefois. On attache le bout d'une corde, d'une longueur prodigieuse, à un pieu planté près du lit de la rivière, et une centaine d'hommes portent l'autre bout au sommet d'une montagne haute de près d'un mille; après l'avoir fait passer dans un bloc de bois mobile, on la noue autour d'un gros arbre. Un homme, de la caste des nats ou sauteurs,

se place en travers du bloc; et sans être attaché à ce dangereux véhicule, sans avoir rien pour tenir son équilibre, à l'exception de quelques grands sacs de sable noués à ses jambes et à ses cuisses, il s'élance du haut de la montagne, et s'il parvient heureusement en bas, on regarde le pronostic comme très-heureux; les Zemindars récompensent alors libéralement la hardiesse du nat. Si celui-ci tombait, probablement sa chute le tuerait, mais dans tous les cas sa mort serait la punition de cet accident; car, en pareil cas, s'il lui reste un souffle de vie, on lui tranche la tête et on l'offre en sacrifice d'expiation à l'esprit courroucé. Cette coutume superstitieuse est en usage dans plusieurs endroits du pays montagneux, et l'on y a recours après une mauvaise récolte.

Manière de passer une rivière.

Dans un endroit où l'Alacananda est étroit et très-rapide, on a établi un toun, espèce de pont très-simple, qui consiste

en trois fortes cordes fixées à terre par des pieux, et élevées de huit à dix pieds au-dessus de l'eau. On s'asseoit sur un cerceau suspendu aux cordes auxquelles on s'accroche des mains et des pieds, et l'on passe ainsi à l'autre rive. Cette manière de traverser une rivière n'est ni commode ni sûre, et ne convient pas à tous les voyageurs; car l'Alacananda roule ses flots avec tant d'impétuosité et de fracas, qu'il faut beaucoup de résolution pour s'y décider. Néanmoins, quand il n'y a pas moyen de faire autrement, on attache les mains et les pieds du voyageur au-dessus des cordes, on lui bande les yeux pour qu'il ne voie pas le danger, et on le tire d'une rive à l'autre par une corde qu'on lui passe autour du corps.

La ville de Manah.

La ville de Manah située un peu au-dessus du Casouprayaga, est divisée en trois parties, et renferme près de deux cents maisons; on évalue le nombre de ses ha-

Femme de la ville de Manah.



bitans à quinze cents. Ils paraissent être d'une race différente de celle des autres habitans du Gherval, ils sont d'une taille au-dessus de la moyenne, robustes, bien faits; leurs traits tiennent beaucoup de ceux des Thibétains dont ils descendent probablement; ils ont le visage large, les yeux petits, le teint olivâtre-clair.

Lorsque nos voyageurs entrèrent dans la ville, tous les habitans sortirent pour leur faire accueil, et l'auteur dit qu'il n'avait encore vu dans aucun lieu de l'Indoustan, autant de belles femmes et de jolis enfans; leur teint coloré approche de la fraîcheur de celui des Européens; les deux sexes sont à peu près vêtus de même. Les hommes portent des pantalons et une jaquette d'étoffe de laine; celle-ci descend aux genoux, et se noue autour du corps avec un cordon de laine; leur tête est couverte d'un bonnet avec des retroussis relevés devant et derrière; tout autour règne une bordure de drap de couleur différente. Au lieu de pantalon, les femmes portent un morceau d'étoffé de laine en

forme de jupon; leur corset long est d'une étoffe assez fine de couleurs bariolées, parmi lesquelles le rouge domine toujours; quelques-unes ont des bonnets coniques, d'autres un morceau de tissu roulé en forme de turban autour de la tête; leur cou, leurs oreilles et leur nez sont surchargés d'anneaux, de colliers, d'ornemens en or et en argent, qui ne semblent nullement s'accorder avec leur mise grossière. Quelques enfans avaient, aux bras et au cou, des colliers et des anneaux d'argent, pour la valeur de six cents roupies. Les maisons ne répondaient pas à cet étalage de luxe, n'étant ni plus propres ni plus commodes que celles des autres villages; ce ne sont, au reste, que des demeures d'été, car en hiver la ville est entièrement ensevelie sous la neige; alors les habitans sont forcés de l'abandonner, et de se réfugier à Djosimath, à Pankheser et dans le voisinage, pendant les quatre mois que dure la saison rigoureuse. Dès les premières neiges, ils se retirent, emportant tous leurs effets; ils ne laissent que leurs grains qu'ils

mettent dans de petites fosses, dont l'ouverture se bouche avec des pierres.

De même que la plupart des habitans des pays froids, ceux de Manah, sont grands buveurs; ils regardent l'usage des liqueurs fortes comme nécessaires à leur santé, et boivent surtout du rack, ou eau-de-vie de riz.

Manah fait un grand commerce avec le Thibet. Vers la fin de juillet, quand la fonte totale des neiges a ouvert les passages des montagnes, les habitans partent en troupes de cent à cent cinquante, menant avec eux des chèvres et des moutons chargés de diverses marchandises, entre autres de grains; ils rapportent en échange des productions du Thibet, dont les pélerinages annuels leur assurent un débouché certain et avantageux.

Ces voyages au Thibet prennent un mois; on passe vingt jours en route pour aller et revenir; le reste du temps est employé aux affaires. Durant l'absence des hommes, les femmes s'occupent de la culture des terres qui semble être uniquement de leur res-

sort, car on ne voit que des femmes travailler dans les champs.

Le temple de Bhadrinath.

La ville ou plutôt le village ainsi que le temple de Bhadrinath sont situés sur la rive droite de l'Alacananda, au centre d'une vallée longue d'environ quatre milles. La ville est bâtie sur une pente baignée par la rivière. Elle renferme une trentaine de huttes où logent les Bramines et les autres personnages employés au service des dieux. Au centre de ces maisons, un escalier conduit du bord de l'eau au temple qui occupe la partie supérieure de la ville. La structure et l'extérieur de cet édifice ne répondent nullement à l'idée que l'on peut se faire d'un lieu si renommé par sa sainteté, et pour l'entretien duquel des sommes considérables sont perçues tous les ans, indépendamment des revenus territoriaux consacrés au même objet. Ce temple est de forme conique, et terminé par une petite coupole surmontée d'un

toit carré en pente, couvert de plaques de cuivre, et couronné par une boule dorée, au-dessus de laquelle s'élève une aiguille. Cet édifice n'a pas cinquante pieds de haut; mais, grâce à l'avantage de sa position sur un emplacement élevé, il s'aperçoit de toutes les parties de la vallée. Sa fondation remonte à l'antiquité la plus reculée, et défie tous les calculs, mais on suppose qu'il est l'ouvrage d'une intelligence supérieure. Malgré cette origine divine, il n'a pas été assez fort pour résister à la secousse du tremblement de terre; cet événement désastreux l'a mis en si mauvais état, qu'il a fallu recourir aux moyens humains pour le préserver d'une ruine totale. Les réparations qu'il a subies donnent un air moderne à son extérieur. Il est en grandes pierres de taille, que l'on a revêtues d'un enduit de plâtre fin et très-blanc; ce qui contribue à l'élégance, mais fait disparaître toute prétention à l'antiquité.

« Nous n'eûmes pas tout de suite accès dans le temple, dit l'auteur, il fallait préalablement avoir une entrevue avec le ran-

hil qui devait nous introduire devant l'image sainte avec le cérémonial requis. Ainsi, nous avons commencé par descendre l'escalier qui mène au lieu d'ablution. Vers le milieu du bord de la rivière, il y a un bassin d'environ trente pieds carrés, couvert d'un toit en planches de sapin que supportent des piliers de bois. C'est le tapta-cound, réservoir d'eau chaude qui sort d'une source située dans la montagne, et arrive par un conduit souterrain au bassin où elle coule par un petit goulot représentant une tête de griffon ou de dragon. La source chaude qui alimente le réservoir, est aussi conduite dans les maisons particulières auxquelles elle donne une chaleur suffocante.

» Comme nous remontions l'escalier, on nous annonça l'arrivée du ranhil. Nous le rencontrâmes près du tapta-cound, l'on avait étendu un tapis de drap pour nous, et un en soie à fleurs pour le pontife. Il était précédé de quatre hercarahs (messagers) et tchopdars (porte-masse) qui portaient les marques de leurs fonctions en

argent; derrière lui, un homme tenait un éventail de plumes de paon; il était suivi des principaux prêtres; il avait une veste piquée en satin vert avec un camerband ou schall blanc; sur sa tête un turban rouge, et aux pieds des chaussons de couleurs mêlées. Il portait aux oreilles de grands anneaux d'or, à chacun desquels pendait une belle perle d'une grosseur remarquable. Son cou était orné d'un triple rang de petites perles; des bracelets de pierres précieuses ornaient ses bras, et d'autres pierres enchâssées dans des bagues d'or, brillaient à la plupart de ses doigts.

» Après les saluts d'usage, nous eûmes une conversation d'un quart-d'heure avec ce pontife, qui finit par nous dire qu'il était prêt à nous conduire au sanctuaire. En arrivant au portique extérieur, on nous pria d'ôter nos souliers : nous montâmes six marches; une petite porte nous donna entrée dans la cour du temple. Vingt pas plus loin, il y avait un vestibule élevé d'environ un pied et demi au-dessus de la terrasse, et divisé en deux parties, l'intérieure

un peu plus haute que l'autre, et contiguë au sanctuaire : trois cloches étaient suspendues au plafond, dans la partie extérieure, pour l'usage des fidèles auxquels il n'est pas permis d'avancer au-delà. Ce fut aussi là, que nous fûmes obligés de nous arrêter; alors, nous plaçant en face de l'image du Dieu, à quelques pas du seuil extérieur, nous pûmes jouir de la vue du lieu saint. Le grand-prêtre se retira de côté, parce que les vêtemens qu'il portait n'étaient pas compatibles avec ses fonctions sacrées. L'idole principale, Bhadrinath, est placée au fond du temple, vis-à-vis de la porte; il y avait au-dessus de sa tête un petit miroir qui réfléchissait les objets du dehors. Trois lampes, suspendues devant l'image du Dieu, répandaient une lueur tellement faible, que l'on ne pouvait rien distinguer nettement, car le temple n'était éclairé que par ces lampes et le jour qui entrait par la porte. Le Dieu était revêtu d'habillemens en brocard d'or et d'argent. Il y avait au-dessous de lui une table couverte de la même étoffe qui, brillant au

milieu des ténèbres, pouvait produire sur l'esprit d'un spectateur dévot une idée de splendeur et de magnificence, mais qui ne devait paraître à un observateur impartial, qu'une de ces jongleries si heureusement mises en pratique par les prêtres pour tromper les Indous.

» Cette obscurité artificielle peut remplir le double objet de faire passer du clinquant et du verre pour de l'or et des pierres précieuses, et de montrer l'image du Dieu dans un demi-jour, si favorable pour donner un plus grand essor aux rêves d'une imagination superstitieuse. N'ayant vu cette statue que peu distinctement, nous supposons qu'elle a environ trois pieds de haut; elle est en pierre noire ou en marbre; la tête et les mains sont les seules parties à découvert.

» Après que nous eûmes satisfait notre curiosité et manifesté le désir de nous retirer, on nous présenta un grand plateau d'argent pour recevoir notre offrande. Nous offrîmes cent roupies au temple, et nous nous retirâmes fort satis-

faits de ce que notre présence n'avait blessé aucun des préjugés religieux des Indous. »

Le temple s'ouvre tous les matins au point du jour, et le Dieu reste exposé aux regards des pélerins jusques vers deux heures après midi; alors on suppose que le Dieu a envie de dîner, on lui prépare son repas, et on ferme les portes pour qu'il puisse le manger et ensuite prendre du repos. Les portes sont rouvertes après le coucher du soleil, et ne se ferment que très-tard; on place un lit devant le Dieu, et on le laisse seul. On le sert en vaisselle d'argent; on dit que la dépense de sa table et de son habillement se monte très-haut. Il a une maison très-nombreuse : tant que dure la saison du pélerinage, il est bien vêtu et régalé tous les jours; mais, dès que l'hiver se fait sentir, les prêtres s'en vont, et le laissent pourvoir lui-même à ses besoins jusqu'au retour du beau temps. Les trésors et tout ce qu'il y a de précieux sont enfermés dans un caveau sous le temple. Les seuls desservans du temple peuvent

entrer dans le sanctuaire, et le ranhil seul a le droit de toucher la statue.

On estime à près de cinquante mille le nombre des pélerins qui visitent Bhadrinath dans l'année. La plupart sont des Fakirs qui viennent des parties de l'Indoustan les plus éloignées. Tous ces fidèles se rassemblent à Herdouar; dès que la foire est terminée, ils partent pour les lieux saints; et quand ils y ont fait leurs dévotions, ils retournent chez eux.

PARTICULARITÉS

SUR LE CAP-DE-BONNE-ESPÉRANCE,

Extraites du Journal d'un voyage fait dans l'Afrique méridionale en 1815 et en 1816, par M. Latrobe.

Le voyageur qui débarque au Cap-de-Bonne-Espérance depuis le mois de septembre jusqu'au mois de mars, y cherche en vain quelque ombre de végétation. Un roc nu, appelé la *Montagne de la Table*, et qui semble menacer le groupe de maisons blanches élevées à sa base; une plaine couverte de cailloux et de gravier, dont le sol dur et battu est évidemment impénétrable à la bêche et à la charrue, attristent de tous côtés les regards. S'il rencontre des troupeaux, son cœur se serre péniblement à l'aspect de leur maigreur, qui semble attester la constante stérilité de la terre. Mais que ce voyageur prolonge son

séjour jusqu'aux mois d'avril et de juin, quel spectacle différent réjouit sa vue! De riches moissons, des milliers de fleurs diverses, venues sans culture, couvrent sans interruption les vallées et les montagnes, qui naguères ne lui offraient que l'argile et le gravier. Alors se réalisent à ses yeux toutes les brillantes descriptions qui lui représentaient le Cap comme une terre de promission, où l'œil, l'odorat et l'imagination sont à la fois charmés par la verdure la plus éclatante, les formes élégantes, les couleurs aussi riches que variées, et les parfums exquis des plantes et des fleurs. Alors il peut s'écrier avec l'auteur, sans s'écarter de la vérité : « Ici le créateur a répandu, avec une étonnante profusion, les beautés du règne végétal. A peine est-il un point où quelque plante curieuse ne s'élève dans la saison qui lui est propre. Au milieu du plus triste désert, on voit souvent la magnifique étoile rouge (l'aloës), dont les rayons ont depuis quatre ou cinq pouces jusqu'à un pied et demi d'étendue, déployer graduellement sur un sol de sable

et de pierres les merveilles de son organisation. »

Au reste, quelles que soient les louanges que la surprise et l'admiration arrachent aux étrangers, on conviendra qu'il est difficile de louer avec exagération le sol heureux où la température, également éloignée d'un froid et d'une chaleur extrêmes, fait mûrir à la fois la pomme et l'orange, la pêche et l'ananas, le raisin et l'abricot, la goyave et la fraise, etc., et qui porte partout sans culture les plus belles fleurs, les plantes et les arbustes les plus remarquables qui enrichissent nos cabinets d'histoire naturelle.

La colonie du Cap comprend un espace d'environ cent-vingt milles carrés, depuis la montagne de la Table jusqu'à la rivière du Grand-Poisson et celle du Koussie. Sur ces cent-vingt milles carrés, trente milles sont en culture, et appartiennent exclusivement à environ trois mille familles européennes. Le territoire est divisé en sept districts, à la tête de chacun desquels est un magistrat, nommé *landrost*.

Les trois principales productions du Cap sont le vin, le froment et la laine. Chacune de ces productions est recueillie par une classe particulière de propriétaires. Les *wyn-boors* cultivent la vigne, les *koorn-boors* le blé, et les *wee-boors* élèvent des bestiaux. Les habitudes, les mœurs et le caractère de ces trois classes de colons diffèrent autant que les productions qu'ils recueillent.

D'énormes arbres, tels que le chêne, le pin, le châtaignier, et d'autres également d'origine européenne, groupés et en avenues, indiquent de fort loin l'habitation du planteur de vignes. Il y réunit toutes les commodités de la vie dans de vastes et belles maisons. Son verger voit mûrir l'orange, le citron, la goyave et la grenade au milieu de la plupart des fruits d'Europe. Ses vignobles fort étendus, sont entourés de chênes majestueux, qui conservent neuf mois leur feuillage, et poussent annuellement des jets de dix à douze pieds de longueur. Les haies de clôture sont formées de coignassiers, de grenadiers et de

myrtes. La plupart des familles des anciens propriétaires vivent dans l'opulence; leurs demeures ressemblent à des villages, et l'on y trouve des ouvriers de tout genre, les uns libres, les autres esclaves, qui fournissent habits, meubles et instrumens aratoires, etc.

Des métairies éloignées des fiefs principaux renferment le bétail et les chevaux. Les *wyn-boors* vont, avec leurs nombreuses familles, chez leurs amis, à l'église, au marché, dans des chariots couverts, traînés par six ou huit chevaux, qu'ils conduisent très-adroitement au galop, plutôt avec le fouet qu'avec les rênes, à travers les bruyères, ou dans des sables profonds, à la montée comme à la descente des montagnes. Ces colons, qui occupent la plus grande partie de la vallée de Stellenbosch jusqu'à une distance de trente milles du Cap, descendent de protestans français, réfugiés après la révocation de l'édit de Nantes.

Les *koorn-boors*, ou cultivateurs de blé, ont des habitations moins magnifiques, et

surtout beaucoup moins commodes. Quelques arbres croissent auprès de leurs maisons, mais en si petit nombre, qu'ils semblent uniquement placés là pour attester, par leur beauté, que d'autres y prospéreraient également. Ces cultivateurs ont des habitudes routinières si enracinées, que nul espoir d'amélioration ne les tente. L'un d'eux à qui l'on proposait de conduire dans ses terres l'eau de deux sources abondantes, sous la condition qu'il y sèmerait du grain, répondit en haussant les épaules : « Ce n'est pas la peine, j'ai ce qu'il me faut. » Un autre, se refusant à comprendre les avantages qu'il y aurait pour la colonie, à employer des instrumens aratoires plus perfectionnés, disait : « Que voulez-vous que nous fassions? notre unique affaire est de nous bien nourrir, vêtir et loger, de dire à un esclave, *fais ceci*, à un autre, *fais cela*, et de rester tranquilles tandis que l'on nous sert. » Et cependant l'homme qui parlait ainsi jouissait d'un renom de subtilité parmi ses compatriotes.

Le même esprit d'apathie règne parmi les *wee-boors*. Cette troisième classe de colons, dont les ancêtres sont devenus propriétaires à vil prix des immenses troupeaux que possédait le Hottentot, qui n'en est plus aujourd'hui que le gardien, occupe une étendue de territoire considérable; car chaque habitation est ordinairement séparée par un intervalle de cinq ou six milles, et quelquefois d'une journée entière de marche.

Ainsi éloigné du siége de l'autorité et de tout témoin de ses actions, qui en eût pu devenir le censeur importun, le *wee-boor* exerça long-temps sur les Hottentots une tyrannie sans répression ; mais enfin elle eut un terme. Les fermiers tentèrent de résister, et leur insubordination contraignit l'Angleterre qui, en 1795, devint maîtresse du Cap, à établir des garnisons le long de la rivière du Grand-Poisson, pour les tenir en respect.

Ces fermiers, la plupart du temps oisifs, cherchant à fuir l'ennui qui les dévore, se livrent à la chasse avec passion. A défaut

de gibier, ils ont souvent la barbarie de tuer le Hottentot. Leur arme habituelle est un énorme mousquet, et l'adresse avec laquelle ils s'en servent leur inspire une excessive témérité. Il est rare en effet, comme on le verra dans l'anecdote suivante, qu'ils n'atteignent pas le but du premier coup. L'auteur, en le rapportant, a conservé le récit du Hollandais à qui elle était arrivée.

« Il y a deux ans, dit-il, qu'à la place où nous sommes, j'ai risqué le coup le plus hardi qui fût jamais. Ma femme était assise dans la maison, près de la porte, et les enfans jouaient autour d'elle. J'étais occupé au-dehors, à réparer un chariot, quand tout-à-coup un lion énorme va se coucher tranquillement à l'ombre sur le seuil même de la porte. Ma femme, glacée d'effroi, reste immobile à sa place, et les enfans se cachent sous son tablier. Au cri qu'ils avaient jeté, j'étais accouru vers la maison: mon embarras fut extrême en en voyant l'entrée ainsi barricadée. Le lion

ne m'avait pas encore aperçu; mais sans armes, il me semblait impossible non-seulement de défendre ma famille, mais d'échapper moi-même au terrible animal. Toutefois, sans trop savoir ce que je faisais, je me glisse doucement du côté de ma chambre; la fenêtre en était ouverte, mais son ouverture était beaucoup trop petite pour me permettre de pénétrer chez moi. Une anxiété douloureuse me déchirait, lorsque mes regards errans s'arrêtent tout-à-coup sur mon fusil chargé, placé si heureusement tout près de la fenêtre que mon bras pouvait l'atteindre. Je le saisis avec ardeur. Par un hasard également heureux, la porte de ma chambre, donnant sur celle où était ma famille, se trouvait ouverte, et je pus voir dans toute son horreur le péril qui la menaçait. Le lion commençait à s'agiter : il allait peut-être s'élancer sur sa proie, je n'avais pas un instant à perdre. Je fais signe à ma femme de ne pas s'effrayer, et je lâche la détente en invoquant le nom de Dieu. La balle passe par-dessus

la tête de mon fils aîné, va frapper celle du lion droit à la tempe, et l'étend mort sur la place.»

Placée le plus ordinairement sur une éminence, l'habitation d'un *wee-boor* est à l'abri des attaques imprévues des hommes et des animaux. On ne voit à l'extérieur ni arbres, ni arbustes, ni plantes, ni herbe même, et tout dans l'intérieur offre l'aspect du désordre et de la malpropreté. L'indolence est personnifiée dans la personne du maître de la maison. Son costume ressemble à son ameublement : un gilet sans basques, jamais boutonné, et qui semble toujours près de quitter ses épaules; une chemise, dont il est impossible de deviner la couleur, et dont le col ouvert laisse à nu une poitrine brûlée par le soleil; des culottes de peau, déboutonnées aux genoux, voilà sa parure habituelle. Il sort sans bas, coiffé d'un énorme chapeau, orné parfois d'une pipe, quand, ce qui est rare, il ne la tient pas à la bouche. Sa femme et ses enfans complètent dans l'intérieur l'harmonie repoussante d'un pareil

tableau, et l'auteur le décrit en témoin dans le récit suivant :

« Ayant appris que la femme d'un fermier voisin de notre camp désirait voir des Anglais comme *curiosités*, nous nous rendîmes sur la colline où se trouvait son habitation. Un carré long de murailles en briques non cuites, formait l'enceinte de la maison, qu'un toit de joncs couvrait seulement à moitié. L'entrée était sous la partie découverte. Dans ce vestibule se traînaient quatre ou cinq enfans d'esclaves, tout-à-fait nus. Une femme qui avait le sien dans ses bras, et dont quelques haillons cachaient mal la nudité, préparait à un petit feu quelques alimens. De vieux souliers, des tripes et des lambeaux de peau de mouton étaient partout répandus, et mêlés avec d'autres ordures. En entrant, le premier objet qui frappa mes regards fut le cadavre dépouillé d'un mouton qu'on venait de tuer, suspendu à une poutre transversale, sous laquelle était une mare du sang qui en avait découlé. Cinq chats rouges, accroupis autour de cette mare,

semblaient attendre leur part de la bête. Un seau de lait, une motte de beurre et quelques ustensiles de cuisine étaient à droite; à gauche se trouvaient la dame et son mari, homme âgé, qui nous reçut très-civilement. Un banc fut placé pour nous entre le mouton et la porte. Alors la dame entra en conversation : elle avait été belle, et sa figure, qui le rappelait encore, avait conservé une grande expression de vivacité; mais son embonpoint était extrême. Elle nous dit que malgré sa corpulence elle n'avait que quarante-trois ans. Elle remplissait entièrement le vaste siége sur les bras duquel ses coudes étaient appuyés, et donnait de ce trône ses ordres aux esclaves et aux Hottentots, du son de voix aigre qui distingue les femmes africaines. Près de la maison était le parc des animaux, et tout autour un tas de saletés et d'ordures, que je ne saurais décrire. Parmi ces immondices, coulait un petit ruisseau, qui offrait en vain son eau claire comme le cristal, pour nettoyer un lieu comparable aux fabuleuses étables d'Au-

gias. La dame, sachant qu'elle n'était point immortelle, s'était fait faire d'avance un énorme cercueil, qu'une cloison en nattes dérobait aux regards, ainsi que son lit, dont les dimensions étaient encore plus gigantesques. »

Le *wee-boor* cultive peu de terre, il ne désire pas plus de blé ou de vin que n'en exige sa consommation. Il est excusable à cet égard; mais il ne l'est point de négliger aussi complétement qu'il le fait, la décence et la propreté, il l'est encore moins de se conduire inhumainement envers ses esclaves et les Hottentots qui le servent. Malgré son éloignement du cap, il a coutume d'y aller vendre les mêmes denrées, et chercher ces petits objets indispensables dans un ménage, qu'avec un peu d'industrie il pourrait se procurer chez lui. Mais il aime beaucoup les déplacemens, une vie errante de deux ou trois mois lui convient; et s'il vend assez de beurre, de savon, de plumes d'autruches et de peaux de léopard, pour acheter un peu de café, d'eau-de-vie et de poudre à

tirer, il ne regrette ni les frais d'un voyage dont les dépenses sont à peine couvertes par les produits, ni la fatigue d'une route de plus de cent lieues, que rendent très-pénible le mauvais état des chemins et le passage d'une quantité de rivières qui ne sont pas toujours guéables.

Les Hottentots qui demeurent dans les limites de la colonie du cap, à l'exception des Bosjesmans, peuplades sauvages de cette nation, forment une population de vingt mille âmes environ. Elle ne s'élevait tout au plus qu'à quatorze mille en 1798. Mais depuis cette époque la protection éclairée du gouvernement anglais qui a succédé au gouvernement hollandais, les instructions des missionnaires, l'accroissement de leur importance comme laboureurs, et surtout l'abolition du commerce des esclaves, ont amélioré leur condition et favorisé merveilleusement le développement de la population. Ces hommes doux et dociles, d'humeur toujours égale, gardent les troupeaux, conduisent les charrois et travaillent dans les jardins. Après la

prise du cap par les Anglais, un général forma de ces indigènes, un régiment qui, pour l'instruction, la discipline et la tenue militaire, s'est montré capable de rivaliser avec les troupes européennes. L'empressement que le Hottentot met aujourd'hui à quitter les peaux de bête pour des vêtemens de laine, de toile et de coton qui lui avaient manqué jusqu'à présent et le soin qu'il prend de sa personne, prouvent qu'il est beaucoup plus sensible que le *wee-boor* aux douceurs de la civilisation.

Ce penchant est surtout extrêmement remarquable dans les établissemens moraves fondés par les missionnaires. Tout y atteste la décence et la régularité de conduite du Hottentot. L'un de ces plus anciens établissemens, le *Gnaden-Thal*, (Val-de-Grâce) a produit sur M. Latrobe une impression qu'il exprime en ces termes :

« Je ne m'étonne pas du ravissement avec lequel parlent de ce lieu, des voyageurs qui, après avoir traversé un pays inculte et désert où il n'y avait pas un arbre

pour les garantir du soleil, se sont vus tout-à-coup transportés sur un sol que la nature avait fait stérile et sauvage, mais qu'ont fertilisé l'énergie et la persévérance d'un petit nombre d'hommes de manières simples, d'un jugement sûr et d'une solide piété, qui y sont venus, non pour leur propre avantage, mais pour celui de la plus méprisée des nations; et qui, tout en dirigeant vers le séjour de la félicité et de la gloire éternelle, leurs âmes et celles de leurs auditeurs, ont fait connaître à ceux-ci des choses qui ont transformé leur séjour terrestre en une sorte de paradis. »

Le village dont l'auteur parle en des termes si magnifiques, renferme près de treize cents Hottentots et consiste en deux cent cinquante-six cabanes dont chacune a son jardin. La plupart des habitans exercent un métier ou utilisent leur industrie avec assez d'avantage pour se procurer des vêtemens européens; les plus pauvres seulement portent encore des peaux de mouton, ou laissent aller leurs enfans nus. Les femmes ont pour coiffure un mouchoir

noué sur le devant avec assez de goût. Avant et après le repas ils chantent grâces d'une voix dont la douceur peut à peine s'imaginer. Le caractère et les dispositions aimables de ces bons indigènes, se peignent parfaitement dans les hommages qu'ils ont rendus à l'auteur lui-même, qui, comme président de la société des missions moraves, établie à Londres, avait quelques droits à leur reconnaissance.

« Un jour à quatre heures du matin, dit-il, j'entendis les douces voix des Hottentots qui chantaient un hymne devant la porte de ma chambre. Je me souvins que ce jour était l'anniversaire de ma naissance, et qu'ils en avaient sans doute été informés par des missionnaires. Cette attention de leur part me toucha. Toutefois l'expression de leurs sentimens ne se borna pas aux chants du matin. Le siége que j'occupais à la table commune fut orné par eux de branches de chêne et de laurier : les élèves d'une des sœurs (1) ayant prié

(1) Tous les individus de la secte morave s'appellent frères et sœurs.

leur maîtresse de tracer sur un grand mouchoir de mousseline quelques mots anglais qui exprimaient leur affection pour moi, les colorèrent avec le suc d'une plante rampante appelée *cat'shorn*, et tendirent le mouchoir au-dessus d'une table décorée de festons et de fleurs sauvages, sur laquelle ils posèrent cinq gros bouquets dans des vases. Le tout était arrangé avec un goût qui leur faisait honneur. Je trouvai cette table dans ma chambre, à mon retour de la promenade du matin. Le sens des mots tracés sur le mouchoir était : *puisse le succès couronner toutes vos entreprises!* »

Ces témoignages d'attachement se renouvelèrent à l'approche de son départ. Les habitans vinrent un à un, lui dire adieu et lui porter leurs vœux d'un ton simple qui rendait leur sincérité plus évidente. Deux femmes lui offrirent des nattes roulées, travaillées de leurs mains, en le priant de s'en servir, dans son voyage, à leur considération; mais il faut laisser l'au-

teur lui-même, rendre compte de la scène qui précéda la séparation.

« Deux cents hommes au moment où je montais dans mon fourgon, entonnèrent un hymne d'adieux. Je sentis alors l'impossibilité de maîtriser mon émotion. Je n'avais pas éprouvé de regrets plus vifs, en quittant les lieux et les amis auxquels j'étais le plus attaché. Gnaden-Thal était un séjour si convenable pour moi, où tous les objets concouraient si bien à entretenir mon âme dans un état de contemplation religieuse, et à la pénétrer de reconnaissance pour les bontés du ciel, qu'il fallut que je me fisse une sorte de violence pour m'en arracher. Je me reporterai souvent par la pensée, dans les bocages de Gnaden-Thal, j'accompagnerai leur population au rendez-vous de la prière, j'assisterai à ses assemblées solennelles, je verrai avec un plaisir toujours nouveau, les pieux travaux de ses instituteurs, je prendrai part aux événemens qui l'intéresseront, à ses joies, à ses peines et aux consolations si

efficaces que lui offrira dans celles-ci, la religion sainte qu'ils ont été appelés à lui faire connaître. »

Au-delà du territoire habité par les Hottentots, sur le bord oriental de la rivière du Grand-Poisson, vit une autre espèce d'indigènes connus sous le nom de Cafres. Ils diffèrent totalement de leurs voisins par la taille, la couleur, le langage, les mœurs, le caractère et la condition. C'est un peuple pasteur. Les Hollandais ont vainement tenté à plusieurs reprises, d'envahir leur territoire, leurs efforts ont dû céder à la constance et à l'énergie avec lesquelles les Cafres ont soutenu leur indépendance. Ces indigènes sont bien faits, robustes et tempérans; ils mangent peu de viande, et vivent principalement de lait caillé, de racines sauvages, de millet et de courges amères. C'est peut-être à cette nourriture qu'ils sont redevables de l'extrême douceur de caractère que les plus distingués des voyageurs qui les ont visités ont admirée et signalée en eux, et qui leur a fait donner par Vasco de Gama la dénomination

de *Boa Gente* (bon peuple). La conduite qu'ils ont récemment tenue envers l'équipage de l'*Hercule*, vaisseau américain, naufragé sur leurs côtes, prouve qu'ils sont toujours dignes de ce nom.

Ce vaisseau, après avoir lutté long-temps contre les horreurs d'une tempête dont les annales maritimes offrent peu d'exemples, avait péri sur les côtes de la Cafrerie. Soixante naufragés, jetés sur la plage avec leur capitaine, s'y trouvaient absolument nus, sans armes, dénués de tout, même sans espérance, dans l'état d'épuisement où la fureur des élémens les avait mis, de pourvoir à leur subsistance. Mais les Cafres avaient rendu cette terre hospitalière, ils survinrent et, dès le premier moment, cédèrent à l'impulsion des sentimens qui honorent le plus l'humanité. Bientôt les malheureux naufragés n'eurent plus de besoins qui ne fussent incontinent satisfaits. Ils étaient mouillés, un grand feu fut allumé pour les sécher; ils avaient faim, un taureau fut tué pour les nourrir, une eau claire et limpide étancha leur soif, et quand

leurs forces réparées leur permirent de voyager, des guides les conduisirent à travers les déserts du pays. Telle fut la conduite d'un peuple que les Hollandais fatiguent de vexations continuelles, que ses ancêtres ont instruit à ne considérer dans un homme blanc qu'un persécuteur et un assassin, toujours disposé au pillage, et dont la vengeance pourrait, en quelque sorte, trouver, sinon sa justification, du moins son excuse dans les torts dont les sauvages blancs se sont rendus coupables envers lui.

Cependant les Cafres ont fait récemment une irruption dans la colonie du cap; mais elle a été le résultat de l'intervention inconsidérée de son gouvernement dans leurs affaires particulières. Ces indigènes sont divisés en deux tribus ennemies : à la tête de l'une est un guerrier nommé Gaika qu'on dépeint généralement sous les traits les plus intéressans. Ayant toujours vécu en bonne intelligence avec les colons, ceux-ci le regardaient comme le chef légitime, et sous ce point de vue, ont

embrassé sa cause contre la tribu opposée. Toutefois non contentes de le soutenir, les autorités coloniales l'ont engagé dans des hostilités et l'ont aidé à enlever les bestiaux de son ennemi. C'était en quelque sorte, attenter à l'existence de la tribu rivale, et l'excursion qu'elle a faite sur le territoire du Cap, n'a eu d'autre objet que le dédommagement des pertes qu'elle avait éprouvées. Dans les escarmouches qui ont eu lieu, on a vu avec étonnement les Cafres marcher en ordre de bataille et faire, avec une sorte de régularité, toutes les évolutions de soldats disciplinés.

Près des limites du territoire occupé par cette peuplade, il existe un district nommé par les Hollandais *Zunreveld* et par les Anglais *Albany*, situé entre les rivières du Dimanche et du Grand-Poisson et présentant une surface carrée de douze cent mille acres, où le gouvernement anglais commence une nouvelle colonisation destinée à étendre celle du Cap. Ce district est agréablement coupé de vallons et de coteaux : d'épais taillis et des arbres de la

plus grande dimension croissent dans les plaines; les ravines voisines de la mer sont couvertes de magnifiques forêts, et le district entier est arrosé d'une multitude infinie de petits ruisseaux et de sources abondantes.

Au nord, sur une profondeur de trente à quarante milles, Albany offre d'épais halliers de la végétation la plus riche; où abondent l'aloës, l'euphorbia et d'autres plantes succulentes. On n'a jamais éclairci un seul de ces halliers, parce que les boors prétendent qu'il sort de l'euphorbia un lait qui éteint le feu. Dans ces fourrés se tiennent les éléphans, qui restent en petit nombre dans la colonie; on y trouve aussi les bêtes féroces particulières à cette partie de l'Afrique, tels que le jackal, le léopard, le lion, le buffle et le rhinocéros.

Le jackal du Cap, comme tous ceux de son espèce, jette des cris perçans, et fait autant de mal que ses moyens bornés le lui permettent; mais il ne se bat point, et redoute de se trouver en face d'un ennemi. Il n'en est pas ainsi du léopard, qui, de

tous les animaux, est peut-être le plus féroce : il attaque subitement, se retire en cas de non succès, revient à la charge, et le combat ne finit ordinairement que par sa victoire ou sa mort. Un missionnaire, que le hasard mit aux prises avec ce terrible animal dans une chasse qui n'avait que les loups pour objet, donne sur sa lutte en cette circonstance les détails suivans :

« Les loups ayant commis beaucoup de ravages parmi le bétail des Hottentots, nous résolûmes d'aller à la découverte de leurs repaires, et, s'il se pouvait, de les détruire. Dans cette vue, nous partîmes de grand matin, le missionnaire Bonatz et moi, accompagnés de trente Hottentots, et nous nous dirigeâmes vers la colline de Lawkes-Kloof, où l'on voit fréquemment de ces animaux. Le premier que nous aperçûmes fut ajusté et blessé à la patte; mais quoique boiteux, il put s'échapper en gagnant un épais buisson. Quelques Hottentots l'y suivirent. Nous nous retirions, mon confrère et moi, quand ils nous crièrent qu'ils voyaient le loup dans le buisson. Je

revins, et, descendant de cheval, j'y entrai avec un Hottentot, nommé Philippe. Notre chien fit alors lever un animal que les Hottentots restés dehors reconnurent pour être un léopard. Averti par eux, je me retirais avec Philippe, le fusil armé et prêt à faire feu dans le cas où l'animal se montrerait. Tout-à-coup, il s'élance d'un point que je n'avais pas prévu, franchit, d'un seul bond, le taillis, s'attache au Hottentot et lui déchire la figure avec les griffes et les dents. Ayant mesuré depuis l'intervalle du lieu d'où il s'était élancé à la place de Philippe, je l'ai trouvé de vingt pieds, et couvert de broussailles hautes de six ou huit. Sans l'horreur de la scène, j'aurais pris plaisir à voir cette bête féroce parcourir avec la légèreté de l'oiseau cet espace, ayant la gueule béante, battant l'air de sa queue et poussant des cris effroyables. Le pauvre Hottentot se débattait avec elle, et tantôt la tenait sous lui, tantôt en était terrassé. Je pouvais m'échapper; mais le devoir et la compassion me prescrivaient de le secourir. Craignant de l'atteindre, tant

ses mouvemens étaient vifs et variés, je n'osais tirer sur le léopard, qu'au premier moment j'avais couché en joue. Celui-ci qui se voit ajusté, change d'objet, se dégage de dessous Philippe, et fond sur moi comme la foudre. Je laisse tomber mon fusil, dont je ne pouvais plus faire usage de si près, et je présente, pour garantir ma figure, mon bras gauche au léopard, qui, aussitôt, jette une patte dessus. Je la saisis du même bras, pour empêcher les griffes de m'atteindre au corps. Cependant le terrible animal, de l'autre patte, me frappait la poitrine et déchirait mes vêtemens. Nous tombâmes tous deux, et, dans cette position, mon genou se trouva sur le creux de son estomac. Le serrement de son gosier lui fit lâcher prise, mais après m'avoir mordu près du coude. Ma figure était précisément au-dessus de la sienne; de sa gueule, ouverte par la peine qu'il avait à respirer, sortaient de rauques gémissemens, tandis que ses yeux furibonds lançaient de vives étincelles.

» Mes forces s'épuisaient, la rage et la

douleur augmentaient, au contraire, celles du léopard, et secondaient ainsi les efforts qu'il faisait pour se dégager. Les Hottentots, que je n'avais cessé d'appeler à mon secours, se hasardèrent enfin à entrer dans le buisson; et l'un d'eux, ramassant mon fusil, le déchargea, sous ma main, dans le cœur même de l'animal, qui mourut à l'instant. »

Le lion est d'un naturel beaucoup moins féroce que le léopard; il est même indolent et timide, et n'attaque jamais s'il n'est d'abord irrité par la faim ou par la douleur de ses blessures. Lorsqu'il veut s'élancer sur un ennemi, il se tapit toujours, et c'est dans ce moment même que le boor hollandais prend son temps pour l'ajuster. Les fermiers de ces contrées affirment que cet animal n'ose point attaquer un homme qui le regarde en face avec tranquillité. Ce fait aurait besoin de confirmation; mais, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il périt beaucoup moins d'hommes dans ce pays sous les ongles du lion que sous les griffes du léopard.

L'éléphant n'inspire d'effroi que par sa masse : d'ailleurs, l'espèce en est presque détruite au Cap, et il paraît qu'il reste à peine, dans toute l'étendue de la colonie, cinquante de ces animaux, dont le plus haut n'a pas neuf pieds.

Le buffle, gros, fort et sauvage, ne combat jamais que pour sa défense; et, dans ce cas, il se retire dans les fourrés les plus épais, et y attend qu'on vienne l'y chercher. Le rhinocéros ne paraît point ennemi de l'homme, et circule d'ailleurs fort rarement dans les plaines découvertes. Quant à l'hippopotame ou cheval marin, il a disparu des rivières de l'intérieur de la colonie, et ne fréquente plus que celle du Grand-Poisson, qui en est une limite. Il en est de même des antelopes; tous ceux de la grande espèce qui n'ont pas été détruits ont été poussés au-delà des bornes de l'établissement.

A quatre cents milles du Cap, près de la rivière de Mogasie, sur les bords de laquelle le désir d'obtenir quelques renseignemens sur l'équipage naufragé d'un vaisseau de la

compagnie des Indes avait conduit un parti de boors hollandais, ces fermiers voyageurs trouvèrent une peuplade nommée Hamboona, gouvernée par un seul chef, mais vivant dans plusieurs villages séparés. Ces indigènes, dont le teint est assez beau, quoiqu'un peu jaune, ont d'épais et longs cheveux disposés autour de la tête en forme de turban. Leurs traits, moitié européens, moitié indiens, font présumer qu'ils descendent de quelques malheureux naufragés sur la côte. Cette première hypothèse sembla même devenir une conviction, lors de la découverte, par la présence de trois femmes blanches, qu'on trouva mêlées parmi eux; mais ces femmes, alors très-vieilles, et qui probablement étaient très-jeunes à l'époque de l'événement qui les avait conduites dans ces lieux, ne purent donner aucun éclaircissement satisfaisant sur leur sort; et ce doute accompagne encore les conséquences qu'on avait tirées de leur existence dans cette contrée.

FAITS DÉTACHÉS.

Naufrage sur les côtes de Bretagne.

Extrait du rapport fait sur cet événement, par M. Lafosse, commissaire de l'inscription maritime au Conquet.

Dans la nuit du 22 au 23 octobre 1820, l'alarme se répandit dans le bourg de Prospoder, parce que le bâtiment norwégien *la Providencia* était sur le point de périr. L'inquiétude et la compassion avaient déjà réuni sur la côte une trentaine de personnes, au milieu desquelles se trouvait le respectable curé de la paroisse, lorsque le commissaire de la marine y arriva.

Le navire paraissait mouillé, et n'était entraîné que lentement vers le rivage. Les vagues le couvraient, et malgré leur fureur et leur bruit, on distinguait les cris douloureux que poussait l'équipage, auquel il était impossible de porter du secours. A deux

heures, le bâtiment s'approcha à trois encâblures (1) environ de la côte; il portait six hommes à bord. La mer couvrait le navire à tout instant, et bientôt le grand mât se rompit, ainsi que celui de misaine : ce dernier entraîna un homme dans sa chute, et l'on s'approchait de la rive pour lui porter secours, lorsqu'il parvint à remonter à bord des débris de la mâture. La fureur de la mer était si forte, que, malgré la perte de ses mâts, le navire continua d'être entraîné vers la côte, où il fut si violemment déposé, que la lame atteignit tous ceux que l'humanité y avait attirés, quoiqu'ils se tinssent encore à une assez grande distance des bords de la mer. Lorsque le navire ne fut plus qu'à la distance d'une portée de pistolet, les riverains les plus intrépides s'en approchèrent avec une ligne de pêche, au bout de laquelle ils avaient attaché un boulet, pour en rendre la portée plus sûre à bord, et établir, par ce moyen, une com-

(1) L'encâblure est de dix-huit brasses ou de quatre-vingt-dix pieds.

munication avec le bâtiment. Ils allaient lancer leur boulet, lorsque l'équipage, qui avait conçu la même idée, jeta près d'eux un épissoir (1), tenant à une ligne de sonde : à l'aide de cette faible corde, on fit venir à terre un fort grelin (2), qui donnait l'espoir qu'en cas de bris du navire, les hommes auraient au moins un point d'appui pour se sauver. Un bout de ce grelin fut fixé contre une roche, à terre, et de l'autre amarré à bord sur le tronçon du mât; mais un nouveau coup de mer ayant donné un grand mouvement au navire, le grelin, en se roidissant, arracha la roche, et les hommes qui, par zèle, s'étaient placés entre elle et le navire, faillirent d'en être écrasés.

On était occupé à débarrasser le grelin de la roche, quand on vit un homme de l'équipage se placer dessus pour tenter de se rendre à terre. Afin de faciliter l'exécution de son projet, une trentaine d'hommes

(1) L'épissoir est un outil en fer qui sert à ouvrir les câbles, pour les unir en les passant l'un dans l'autre.

(2) Un grelin est un câble d'une moindre dimension.

prirent en main le grelin, pour lui donner une tension convenable; mais un mouvement terrible que la mer imprima au navire fit roidir le cordage, et tous ceux qui le tenaient, se sentant fortement entraînés, l'abandonnèrent. Le naufragé, qui ne l'avait pas quitté, fut englouti dans la mer. Cependant on reprit bientôt le câble, pour sauver le malheureux qui y était attaché; mais, dans ce moment, un roulis ayant porté le navire au large, le câble se roidit avec violence, et l'homme, suivant toujours son mouvement, fut élevé à plus de quinze pieds dans les airs, sans toutefois l'abandonner.

Ce marin intrépide, par des efforts inouis s'approchait de terre lorsqu'un mouvement semblable au premier le replongea dans la mer, et le succès couronna de nouveau les efforts qu'on fit pour l'en tirer; mais ses forces épuisées ne lui permettaient plus de résister à une troisième chute : elle eut lieu cependant, et l'infortuné fut anéanti. Mais son courage avait doublé celui des riverains; deux d'entre

eux, se dévouant à une mort presque certaine pour le sauver, se précipitèrent dans les flots, et, malgré leur fureur, saisirent leur victime et la ramenèrent sur le rivage, sans connaissance.

Tous les secours lui furent aussitôt prodigués. Le curé de Prospoder réclama le droit de le soigner, et il lui fut d'autant plus facilement accordé, que le danger des cinq autres naufragés devenait plus imminent.

La position critique dans laquelle s'était trouvé le premier des naufragés ayant convaincu tous les spectateurs du péril attaché au moyen dont il avait fait usage, on renonça à l'imiter; et comme il y avait lieu de penser qu'une heure d'attente permettrait de descendre aisément à terre, on engagea les marins à rester à bord jusque-là. Pour soutenir leur courage et leur patience, on leur fit passer, à l'aide de la ligne de sonde, une bouteille d'eau-de-vie; et, comme on l'avait prévu, trois quarts-d'heure après, la mer descendant promptement dans la baie, ils purent gagner la

terre à l'aide d'une longue échelle qui fut placée sur le bord du rivage.

Le respectable curé de Prospoder, qui était devenu le médecin, l'infirmier et le consolateur du premier naufragé, reçut ses compagnons avec le même empressement dans son presbytère; et son exemple ayant enflammé le zèle de tout le monde, chacun continua de rivaliser avec lui de dévouement et de charité.

Retour de M. Lalande.

Ce naturaliste distingué est arrivé à Bordeaux le 9 novembre 1820. Le gouvernement l'avait envoyé en Afrique il y a plus de deux ans, pour y faire des découvertes en histoire naturelle. M. Lalande a parcouru le pays des Hottentots, les déserts de la Cafrerie, et plusieurs autres contrées de l'Afrique méridionale. Il rapporte de ses voyages beaucoup d'objets précieux, parmi lesquels un hippopotame de la plus haute taille, un rhinocéros bicornu, une baleine de soixante-quinze

pieds, une de trente-six et une de dix-huit.

De toutes ces conquêtes, celle qui honore le plus le courage, l'adresse et l'activité du naturaliste qui les a faites, celle que l'on peut regarder comme la plus imposante aux yeux de la science, est la prise de l'hippopotame, dont on ne possédait encore que des débris de squelette.

La chasse de l'hippopotame était défendue sous les peines les plus sévères; mais le naturaliste français obtint du commandant anglais de lever cette défense en sa faveur. Il obtint même le secours de tous les moyens qui pouvaient assurer son succès. Quoiqu'on ne lui dissimula pas qu'on le croyait impossible, il ne se rebuta pas: sa persévérance fut récompensée. Après plus d'un mois passé dans les savanes, au milieu de beaucoup de dangers, M. Lalande parvint à joindre le monstre qu'il cherchait: il était haut de six pieds et long de douze; le bruit de sa marche ordinaire ressemblait à celui que feraient quatre lavandières battant du linge sur une pierre.

Mais il est impossible de peindre le fracas de sa course directe et rapide, lorsqu'atteint d'un premier coup mortel, il regagnait précipitamment le fleuve, bouleversant tout sur son passage. Ses yeux, noyés de sang, lançaient des traits de feu; sa gueule, agitée de mouvemens convulsifs, broyait à vide, et vomissait une écume sanglante ; deux larges jets de sang partaient par élan de ses larges naseaux; ses mugissemens, qu'entrecoupait la douleur, roulaient comme un tonnerre dans la profondeur des bois, la terre tremblait sous ses pas. Un second coup tiré presque à bout touchant, près de l'oreille, l'étendit sans vie. Dix paires de bœufs ne purent tirer hors du bois ce corps gigantesque. On fut obligé de le dépecer sur la place, et de construire en toute hâte à l'entour un rempart de roseaux et de bambous, afin de le mettre, au moins pendant la nuit, à l'abri des bêtes féroces.

Arbre extraordinaire.

Dans l'Inde, sur une île située dans la rivière Nerbudda, à dix milles de la cité de Baroach, croît le plus remarquable bananier de toute l'Inde. Il est signalé par le nom de *kuveer-būt*, en l'honneur d'un fameux saint qui, d'après ce que dit la tradition, y fut enterré vivant par ses sectateurs, conformément à ses ordres exprès. Ce bananier était autrefois beaucoup plus grand qu'il n'est actuellement; mais les grosses eaux ont emporté en plusieurs endroits les bords de l'île, et avec eux les parties de l'arbre dont les racines se projetaient jusques-là. Ce qui en reste a environ deux mille pieds de circonférence, mesure prise autour des tiges principales; mais les branches qui s'étendent en forme d'arcades, couvrent un espace bien plus considérable. Les troncs capitaux de cet arbre, qui surpassent beaucoup par leur dimension nos plus gros chênes, sont au nombre de trois cent cinquante; les tiges plus minces, qui vont se former elles-mêmes en supports

solides, s'élèvent à plus de trois mille; chacune d'elles pousse continuellement de nouvelles branches avec des racines pendantes qui, lorsqu'elles se sont fixées dans le sol, forment à leur tour des troncs qui redeviennent les souches d'une progéniture nouvelle.

Le kuveer-but est fameux dans toute l'Inde par sa vaste étendue et par sa beauté rare. Des armées pourraient camper à l'ombre de ses branches, qui offrent une habitation spacieuse à d'innombrables bandes de ramiers, de paons et d'oiseaux, tandis que les naturels, vénérant cet arbre comme l'emblême d'une divinité prolifique, y affluent dans des saisons particulières pour des motifs pieux.

Superstition des Indiens.

A quelque distance de l'île où l'on voit l'étonnant bananier, se trouve *Bindrabund*, ou *Vindravania*, ville aussi sainte que Baroach, dans l'opinion des Indous. Les dévots s'y rendent des contrées les plus

lointaines pour faire leurs offrandes, et pour se laver dans la rivière sacrée, sur les bords de laquelle ils prétendent que leur dieu apparut la première fois sous la forme humaine. Quoiqu'il y ait un grand nombre de pagodes, aucune d'elles ne mérite une attention particulière comme monument d'architecture et de goût, ou par ses richesses. Cette ville a pris son nom des bois de haute-futaie qui l'entourent, et qui sont la résidence d'une multitude de singes, dont le penchant à la malignité est renforcé par le respect religieux qu'on leur porte en considération de Honnaman (divinité de la mythologie indou), qui est représentée sous la forme d'un de ces animaux. En conséquence de cette superstition ignoble, de nombreuses troupes de ces animaux, dont plusieurs sont de très-grande taille, y sont entretenues par les dons des pélerins.

L'on a tant de vénération pour eux que personne n'ose leur résister ni les brusquer, lors même qu'ils commettent des outrages, soit sur la route envers les pas-

sans, soit dans le domicile des Indous. Aussi la ville est souvent d'un difficile accès; car s'il arrive qu'un de ces singes prenne un malheureux passager en aversion, celui-ci peut être sûr que toute la communauté viendra l'assaillir et le poursuivre sans relâche à coups de projectiles, tels que des pièces de bambous, des pierres, de la crotte, en poussant des hurlemens horribles. Il faut supporter tout cela en patience et avec la plus entière résignation, car la tentative la plus légère de représailles, non-seulement engagerait ces méchans animaux à de nouvelles insultes, mais provoquerait encore en leur faveur la tourbe des dévots fanatiques et des fakirs intéressés à cet étrange culte.

On a vu dans l'année 1808, un triste exemple du danger qu'il y a de rencontrer des ennemis de ce genre. Deux jeunes officiers de cavalerie de l'armée du Bengale, en passant par-là furent attaqués par les singes. L'un d'eux ayant eu l'imprudence de tirer dessus, le corps entier des fakirs et de leurs disciples prenant l'alarme, ac-

courut de la ville avec une telle furie, que les officiers, quoique montés sur des éléphans, furent obligés de chercher leur salut en tâchant de traverser le Jumnah, où ils périrent tous deux.

Lettre écrite de la Havane, le 2 mai 1819.

« Vous ne savez pas, mon cher ami, ce que vous exigez de moi; écrire un billet est une fatigue ici, et vous me demandez une lettre où se trouve rassemblé avec soin et minutieusement tout ce qui a pu me frapper dans cette partie du monde! Je vais tâcher de vous satisfaire, mais je vous préviens que je prendrai mon temps: le *poco à poco* est la devise de tous ceux qui sont nés dans les climats brûlans, ou qui viennent y demeurer.

» Je vous dirai d'abord que depuis une année que je suis ici, j'ai vu successivement disparaître les quatre cinquièmes de ceux qui sont arrivés d'Europe. Une maladie terrible assaillit presque tous les nouveaux débarqués : c'est le *vomito negro*,

plus connu sous le nom de fièvre jaune. Quelle est la cause de cette maladie? et quel en est le remède? Les médecins du pays n'en savent pas plus que moi là-dessus; et la preuve en est qu'ils distribuent dans leurs courses des ordonnances toutes différentes, qui cependant ont toutes un résultat pareil, celui de conduire leurs malades de la vie au trépas.

» Les négresses, chose humiliante pour la science, traitent le *vomito negro* avec beaucoup plus de succès que les docteurs; la confiance qu'elles inspirent calme le malade, et la nature probablement fait le reste. Les capitaines négriers qui ont enlevé ces bonnes négresses sur la côte d'Afrique, viennent eux-mêmes implorer leur charité, et souvent ils doivent la vie à celles auxquelles ils ont ravi la patrie et la liberté.

» Cette maladie tue avec une rapidité effrayante. Malheur à celui dont la conscience n'est pas prête! On ne peut pas faire une absence de trois à quatre jours, sans apprendre à son retour la mort et l'enterre-

ment de quelques personnes de sa connaissance. Cela m'est arrivé deux fois. Le premier dont j'appris la mort était un jeune Français, nommé *St.-André*, qui se préparait à ouvrir un cours de chimie. Comme il habitait les colonies depuis trois années, on le croyait bien acclimaté. Le second est aussi un jeune Français, à peine âgé de dix-neuf ans.

» La Havane n'est pas le seul siége de ce terrible fléau. Tous les ports de l'île de Cuba, sans exception, le recèlent aussi dans leur sein. J'apprends dans l'instant que sur une centaine de Français envoyés à *Nuévitas* il y a environ deux mois, la moitié a déjà péri. Les campagnes sont plus saines; le *vomito negro* y fait toutefois sentir sa présence; mais il y est moins inexorable; il frappe moins souvent et moins fortement.

» Les naturels du pays ne sont pas aussi exempts de ce fléau qu'on le croit communément; ce n'est qu'à une condition bien dure qu'ils parviennent à s'y soustraire, celle de ne jamais sortir de la Ha-

vane et des autres ports. Ceux qui s'embarquent pour le continent de l'Amérique et pour l'Europe, ceux mêmes qui vont habiter les campagnes de la colonie pendant une année ou deux, ne rentrent pas sans péril dans leur domicile. Je viens de voir périr une jeune fille de dix ans, née à la Havane, et élevée à quelques lieues de cette ville, qu'on avait eu l'imprudence d'y faire rentrer, pour assister à une fête de famille. De pareils exemples ne sont pas rares.

» Vous croyez peut-être que la maladie dort en quelque sorte pendant les six mois de l'année où le soleil abandonne cette partie de la zône torride; c'est une erreur généralement accréditée. Il est malheureusement trop vrai que chaque jour de l'année, le *vomito negro* emporte de nouvelles victimes; seulement le nombre en est moins considérable en automne et en hiver qu'au printemps et durant l'été. Il règne maintenant dans toute sa force; la dernière quinzaine du mois d'avril a moissonné soixante-seize Français. Les Anglais

et les autres Européens succombent dans la même proportion : je ne suis entouré que de mourans et de morts. Si je sors, je rencontre des centaines de prêtres, courant et se croisant dans tous les sens, les uns portant le viatique, d'autres psalmodiant des chants funèbres sur les routes diverses qui mènent au cimetière; et, quand je rentre chez moi, vingt cloches toujours en mouvement agissent sur mon âme encore plus vivement que le triste tableau qui n'est plus sous mes yeux. Ce qu'il y a de plus incroyable, c'est que ceux qui ne sont pas atteints du fléau ne se servent pas de leurs jambes pour fuir cette terre maudite. La cupidité a aussi son martyrologe; on ne veut pas abandonner une spéculation commencée : on demeure donc; et chaque peuple restant fidèle à son caractère, le Français s'étourdit en chantant et l'Anglais en buvant.

» Pour moi qui ne sais ni chanter ni boire, je me sauve à la campagne, où je continuerai ma lettre, si le *vomito negro* ne vient pas m'y visiter.......

» Me voilà installé au milieu d'une campagne maigre, couverte de débris volcaniques, et sans autre perspective que quelques arbres rares, sans ombrage, dont la pâle verdure n'égaie pas l'imagination.

» Je vais maintenant vous entretenir de choses un peu moins tristes que le *vomito negro*. Je vous ai déjà écrit que ma traversée avait duré soixante jours : j'étais impatient de voir la terre, et surtout de la fouler; le premier site que j'apercevrais bien distinctement devait être le plus pittoresque du monde entier, il en fut cependant tout autrement; malgré mes bonnes dispositions, tout était nu et sans fleurs, aride et sans eaux, sur cette côte si délicieuse, que je croyais émaillée de mille fleurs odoriférantes, et où serpentaient vingt ruisseaux dont l'onde limpide avait, en outre, le mérite d'avoir caressé les racines des cannes à sucre. Il faut rire de tout, même de ses mécomptes; mais, mon ami, si jamais vous êtes saisi de la manie des voyages, ne consultez ni les voyageurs, ni les géographes leurs copistes; demandez

des renseignemens aux négocians et aux marins, ces gens-là n'ont point d'imagination, ils voient les choses comme elles sont.

» Me voilà devant le port de la Havane; il est assez renommé pour mériter une petite description.

» Avant d'entrer, et sur votre gauche, vous apercevez un fort nommé *le Morro*, et sous le canon duquel doivent passer tous les vaisseaux : l'éminence sur laquelle il est placé, son développement, et peut-être plus que tout cela, les bouches menaçantes de ses canons, donnent à ce fort un caractère majestueux et imposant.

» Lorsque vous êtes plus près de l'entrée, vous voyez sur votre droite quelques petites maisons de campagne, et dans le lointain un village qu'on appelle *le Salud*. Cette vue est assez riante.

» En quelques minutes vous avez franchi le petit canal qui conduit dans le port, et tout-à-coup se découvre un immense bassin d'une forme ovale, où souvent l'on voit déployé mille à douze cents pavillons

de toutes nations; la superbe Tyr n'a jamais présenté un spectacle plus riche et plus magnifique. Mais un second coup-d'œil ôte bientôt toute pensée de comparaison : à la droite, une muraille épaisse cache la Havane, et permet à peine de découvrir quelques clochers, dont la configuration lourde fait soupçonner que des maçons, et non des architectes, ont été chargés des embellissemens de cette ville.

» Sur la gauche du bassin, on aperçoit plusieurs maisons qui appartiennent au village de *la Regla*, et au fond, un petit bouquet d'arbres : c'est l'unique décoration de cet immense bassin; on y chercherait en vain le rocher au front sourcilleux, la colline verdoyante, ou des édifices s'élevant en amphithéâtre.

» Ce port, qui est, sans contredit, le plus grand et le plus sûr de l'Amérique, se comble tous les jours avec une rapidité qui devrait exciter l'attention de la métropole et de la colonie; il a été vérifié que le canal qui y mène s'était rétréci considérablement depuis soixante ans.

» Vous avez vu le port, je vais maintenant vous faire entrer dans la ville.

» Aussitôt qu'on est descendu à terre, on a devant soi une voûte étroite qui mène dans la Havane. Du rivage à cette porte, il y a dix pas à franchir : au second pas, vous sentez que vous enfoncez dans un bourbier; mais le courage vous soutient, vous êtes persuadé qu'au-delà de ce passage vous trouverez un terrain affermi par un bon pavé; quand vous avez dépassé cette porte, votre espérance est détruite : à droite, à gauche, en face de vous, tout est bourbier, et l'alignement des rues vous permet de juger que vous en sortirez seulement quand vous arriverez à la maison que vous cherchez. Les rues ne sont point pavées et les eaux n'ont point d'écoulement; le terrain est resté dans le même état que la nature l'a donné. Telles sont les deux causes qui entretiennent cette stagnation perpétuelle des eaux. On peut dire que toute la Havane est un vaste cloaque d'où s'exhalent sans cesse les miasmes les plus pestilentiels : aussi, dès que vous péné-

trez dans cette ville, une odeur intolérable vous saisit et s'attache à vous pour ne plus vous quitter; vous croyez avoir sous le nez les drogues répandues de vingt boutiques d'apothicaires.

» Vous arrivez dans des rues boueuses, étroites, tristement alignées, et bordées de maisons basses, dont les fenêtres, sans carreaux, sont fermées par des barreaux de bois. La population qui remplit les rues augmente encore les impressions pénibles que vous éprouvez; des milliers de blancs et de nègres, la plupart couverts de haillons et d'emplâtres, causent un certain frissonnement au nouveau débarqué; ses illusions commencent à l'abandonner, tout ce qu'il voit lui promet tout autre chose que ce qu'il a rêvé.

» Pendant tout ce trajet, vous avez à défendre votre visage contre des essaims de moustiques, dont les piqûres sont très-cuisantes, et vos oreilles contre les bruyantes sonneries de huit à dix églises : là, c'est une agonie qu'on sonne; ici, c'est un enterrement; plus loin, c'est un office.

»Enfin, vous êtes dans votre auberge; vous ne vous en douteriez jamais, il faut qu'on vous en avertisse : une salle immense, de la grandeur de nos granges, et presque aussi nue, est la pièce commune; de petits cabinets servent de chambres à coucher, ils sont encore plus nus que la grande pièce; vous vous trouvez entre quatre murailles, et sans autre meuble qu'un lit de sangle; on s'y jette tout désolé, moins pour y dormir que pour ne plus rien voir ni rien entendre. Vos efforts sont inutiles; le mince et dur matelas que vous avez obtenu, à force de prières, vous communique une chaleur qui vous brûle et vous inquiète tout à la fois; le sommeil ne vient point, et malheureusement, il n'est pas possible ici de *rêver*, comme on dit, *les yeux ouverts*; les cris plaintifs qui partent du cabinet voisin rembruniraient l'imagination la plus riante.

»C'est ce qui m'est arrivé durant ma première nuit à la Havane : à peine fus-je levé, que je courus demander des nou-

velles du malade que j'avais entendu se plaindre dans le cabinet voisin du mien : *Il est sorti*, me répondit-on. J'en tirai un bon augure; mais dans la journée j'appris que l'homme *sorti* ne rentrerait plus; on était venu le chercher de très-grand matin pour le mettre en terre.

» Voilà, mon cher ami, un récit fidèle de ma première journée. Les trois quarts de ceux qui arrivent en ont assez et se rembarquent aussitôt : ce sont les militaires qui ordinairement fuient le plus vite, et j'en conclus que, malgré leur bravoure, ils sont plus attachés à la vie qu'on ne le croit.

» Vous cherchez en vain quelques distractions au-dehors; point d'édifices à remarquer, des places étroites et malpropres, des maisons basses, dont la construction appartient à l'enfance de l'art, et, chose étonnante dans un climat si chaud, pas un seul jardin public, pas un seul arbre à l'ombre duquel on puisse trouver un peu de fraîcheur. Bref, la Havane, dans son ensemble comme dans ses détails, paraît

avoir été bâtie pour la population qui circule dans ses rues. L'extrême misère, dans notre Europe, n'offre point en effet de spectacle plus hideux que ces individus à figures noires ou basanées qui encombrent la voie publique; la partie de leur corps qui n'est point cachée par de sales guenilles laisse à découvert des emplâtres, des cataplasmes et des vésicatoires : ce n'est point dans une ville, c'est dans une vaste infirmerie qu'on se promène.

» Les personnes aisées ne sortent donc jamais? me direz-vous. Si fait; mais on les rencontre rarement à pied, la boue et la chaleur les obligent de faire leurs courses dans une *volante*. Quant aux femmes, riches ou non, dès qu'elles sont blanches, l'usage, inflexible tyran, leur interdit l'exercice de leurs jambes; elles ne peuvent sortir qu'en voiture, et elles y sont cachées sous un rideau de drap qui les dérobe presque entièrement aux regards trop indiscrets.

» Vous êtes plus heureux lorsque vous jetez un coup-d'œil dans l'intérieur des

maisons; la principale pièce, qui est au rez-de-chaussée, est pour ainsi dire tout à jour, la porte et les fenêtres étant presque continuellement ouvertes. Vous ne savez d'abord quel nom donner à cette pièce; car vous y voyez pêle-mêle la voiture, la toilette et le lit. Est-ce une remise, un salon ou une chambre à coucher? c'est tout cela ensemble. Quoique cette pièce donne sur la rue, on y fait tout; les femmes y passent leur chemise aussi tranquillement que si elles étaient loin de tout regard profane. A Paris et à Londres, un pareil abandon assemblerait la multitude; ici, on le remarque à peine. Les mœurs seraient-elles meilleures en Europe? Je n'ose prononcer; mais il faut convenir qu'elles y sont plus décentes.

» Lorsque le jour commence à baisser, vous espérez vous dédommager dans quelques cercles des désappointemens de la matinée; vous vous présentez chez les personnes que vous connaissez ou auxquelles vous êtes recommandé : vous trouvez le maître et sa famille dans une solitude af-

freuse. Peut-être êtes-vous arrivé trop tôt? c'est votre crainte et votre première pensée : vous laissez écouler une heure, deux heures; mais aucune personne ne vient interrompre l'ennuyeuse stérilité de la conversation. Parler est un effort dans ce pays-ci; cela vous met tout en nage : bientôt, fatigué de parler tout seul, vous vous abandonnez dans la *boutacle* où vous êtes assis, ou plutôt enfoncé; car la *boutacle* a la forme des demi-baignoires de France, destinées à prendre des bains de reins. On s'y laisse aller au sommeil, à l'exemple du maître de la maison, et cela, dans la position la plus grotesque que le génie de la caricature puisse imaginer. A votre réveil, on vous prie d'accepter un grand verre d'eau; c'est le signal de la séparation. Enfin, vous prenez congé de la société, bien amusé et bien régalé, dans l'opinion de la colonie.

» Tous les salons, ici, ont une dimension extraordinaire : mesurez les pièces de la Bibliothèque du Roi, à Paris, et vous aurez une juste idée de leur grandeur. On

aperçoit dans quelques-uns de ces salons des meubles élégans, de fabrique européenne; ils n'en paraissent pas moins nus, parce qu'il faudrait, pour les garnir un peu, y transporter tout le magasin d'un tapissier. Vous sentez, d'ailleurs, que dans un pays où les meubles sont attaqués à la fois par les insectes, la chaleur et l'humidité, il serait nécessaire de les renouveler tous les deux ou trois ans: la dépense serait énorme; les habitans aiment donc mieux entasser dans leurs coffres-forts les onces d'or et les piastres, qui ne craignent ni les insectes, ni la chaleur, ni l'humidité, et dont la vue agit bien autrement sur des esprits sans culture, que les nobles productions du goût et des arts.

» Je n'ai pas besoin de vous dire que ce sont les négocians qui ont les premiers donné l'exemple de décorer les appartemens; mais jusqu'ici ils ont eu bien peu d'imitateurs : les premières familles du pays s'obstinent à conserver les mœurs et la simplicité antiques; on ne voit guère dans leurs salons d'autres meubles que des

malles jetées çà et là sur des chaises. Ces malles reçoivent les noms des meubles dont elles tiennent lieu : ainsi, celle qui renferme les papiers s'appelle le *secrétaire*, et celle du linge, la *commode*. Vous voyez que ces familles connaissent les divers usages de nos meubles.

» Dans un pays où la société est encore dans l'enfance, le spectacle, le jeu et le bal sont des distractions pour ainsi dire nécessaires : je ne vous dirai qu'un mot du spectacle, c'est qu'on joue encore ici, et très-fréquemment, ces *Mystères* qui égayaient tant nos bons aïeux.

» Il est temps que je vous mène aux salles de jeu et de bal.

» Ces salles sont à un quart de lieue de la ville; une avenue y conduit. A l'extrémité de cette avenue, vous apercevez une petite statue pédestre de Charles III, d'une proportion bien maigre, et d'une vérité de costume qui donne à ce roi une apparence un peu grotesque. J'ai de l'humeur contre le méchant statuaire, dont le ciseau barbare a comme immolé à la risée publique

le meilleur et le plus éclairé des rois d'Espagne. J'allais oublier de vous dire que tout auprès et sur la grande route, on voit un bloc de marbre d'où sort, grossièrement ébauchée, la tête de Christophe Colomb. Cette statue informe de ce grand homme, abandonnée presqu'aussitôt que commencée, et gisant sur la poussière aux pieds d'un roi, est une trop fidèle image de l'ingratitude de l'époux d'Isabelle.

» L'exécution de cette statue avait été résolue, il y a vingt ans, dans ce moment d'enthousiasme que produisit la translation des cendres de Christophe Colomb, de San-Domingo à la Havane. Quelques fonds furent faits d'abord; mais, au second appel, toutes les bourses restèrent fermées; l'artiste se retira après avoir donné quelques coups de ciseaux. L'affront fait à la mémoire de Colomb sera vengé; ses cendres ne resteront pas là, quelque peuple plus digne de les posséder viendra un jour les revendiquer.

» Cinq ou six cents volantes voiturent les hommes et les femmes jusqu'aux salles

de bal. Ces volantes ne peuvent pas même être comparées, pour l'élégance, à nos plus modestes chaises de poste : elles sont attelées de deux chevaux, qu'un postillon *noir* dirige. Enfin, vous entrez dans les salles dites de bal : vous ne tardez pas à reconnaître que la danse n'est que l'objet secondaire de la réunion; les premières pièces que vous traversez sont garnies de tables toutes couvertes d'or et d'argent; les sommes les plus fortes sont perdues ou gagnées dans une seconde, avec un flegme inconnu en Europe. Ce qui rend le coup-d'œil amusant, c'est de voir la marquise ou la comtesse assise entre un moine espagnol et un matelot hollandais, qui lui envoient, de droite et de gauche, la fumée de leurs cigarres.

» Ici, le vice du jeu n'est point flétri par l'opinion; le prêtre, le noble, le magistrat et le négociant, s'asseyent publiquement devant un tapis vert, avec cette tranquillité que l'on peut mettre à l'action la plus indifférente. Un père de famille dépose sa femme et ses filles dans la salle

où l'on danse, et entre dans la salle où l'on joue; tout cela paraît dans l'ordre, et ne blesse nullement la morale du pays : on peut, sans infamie, tenir la banque du jeu; la preuve en est que les banquiers appartiennent aux familles les plus illustres de la colonie. La loi et les ordonnances des gouverneurs fulminent cependant des peines terribles contre les joueurs; mais ceux qui sont chargés de poursuivre les contrèvenans trouvent plus utile de les couvrir de leur protection : ils se chargent de faire entendre au gouverneur et à l'intendant que le jeu est un mal nécessaire, et il faut qu'ils appuient cette assertion de raisons *sans réplique*, puisqu'on joue les portes ouvertes, et, pour ainsi dire, en plein air.

» Nous voici dans la salle de danse; elle est décorée avec simplicité, mais avec goût. Cent bougies réflètent leurs vives lumières sur les femmes, qui sont assises à une des extrémités de la salle : c'est le moment le plus favorable pour l'illusion; de grands yeux noirs, une physionomie pleine d'ex-

pression, et les plus jolis petits pieds du monde attirent les regards et charment la vue.

» A l'autre extrémité de la salle sont les hommes, également assis; pendant tout le bal les deux sexes ne se rapprochent pas: ce sont des chevaliers d'honneur qui font les invitations de danse, et la plus grande décence règne dans l'assemblée.

» C'est le menuet qui ouvre tous les bals, et on le répète jusqu'à satiété. Ce n'est point par préférence, c'est par nécessité; on marche dans le menuet plus qu'on ne danse, et c'est précisément ce qui convient dans un pays où le moindre mouvement vous ôte la respiration et les forces.

» Faire quitter leurs siéges aux femmes, c'est les soumettre à une bien rude épreuve, elles perdent tout-à-coup ces grâces qu'on pouvait leur supposer; elles sautillent comme si elles boitaient; les souliers étroits qui compriment leurs pieds, leur font ressentir une vive douleur à chaque pas qu'elles veulent faire. Leur souffrance marquée sur leur visage en altère les traits.

Nul corset ne soutient leur taille, et elles ne savent comment tenir la robe qu'elles portent. Il faut vous dire que l'usage des robes est bien nouveau dans ce pays-ci : ce n'est pas de leurs mères qu'elles ont pu apprendre à les porter ; il n'y a pas plus de dix années qu'on les voyait en public dans le simple appareil d'une femme sortant du lit.

» Les hommes ont plus de grâces par la raison qu'ils sont plus à l'aise dans leurs souliers ; mais ils n'ont ni dignité ni noblesse.

» Les blancs seuls sont admis dans le bal dont je viens de vous donner la description, et je vous assure qu'ils ne peuvent pas se glorifier d'avoir conservé les traditions du menuet ; cet honneur appartient exclusivement aux nègres libres. Quelle a été ma surprise de voir ces nègres, d'une taille svelte et noble, s'approcher avec respect de leurs dames, le chapeau à trois cornes à la main, et se couvrir ensuite avec une dignité qui commence à devenir rare dans la vieille Europe. Les négresses

ne sont point effacées par leurs cavaliers; tous leurs mouvemens sont pleins de grâces et de noblesse : on sent qu'elles ne torturent pas leurs pieds pour en dissimuler la véritable dimension. Un goût sûr préside à leur toilette; la richesse de leurs parures n'en détruit pas l'élégance, et leurs robes sont portées avec une aisance qui serait admise à l'opéra de Paris.

» La gaîté décente de tous ces noirs, hommes et femmes, la douceur de leur physionomie et l'affabilité de leurs manières, font qu'il est impossible de leur refuser un sentiment de bienveillance. La nature les a créés improvisateurs et musiciens; et, je ne crains pas de le prédire, si jamais la colonie a une littérature, c'est aux noirs à qui elle en aura l'obligation.

» Les blancs leur seraient donc inférieurs, me direz-vous? Je n'hésite pas à répondre que cette infériorité est frappante sous la zône torride. Le noir conserve entre les deux tropiques toutes les forces physiques, intellectuelles et morales qu'il a reçues du créateur. Le soleil le plus brillant lui laisse

toute son énergie ; et ce soleil même, si ardent qu'il soit, lui suffit à peine, puisqu'il cherche tous les soirs, et même durant le jour, un supplément de chaleur auprès d'un foyer qu'il ne laisse jamais éteindre. Le blanc, au contraire, qui s'élève des zônes tempérées vers l'équateur, dégénère d'une manière très-sensible : il est comme anéanti pendant dix heures de la journée : tout exercice de corps et même d'esprit lui devient impossible ; là, un quart-d'heure de lecture est un véritable supplice. Si quelques partisans de la perfectibilité indéfinie de l'espèce humaine se trouvait entre les deux tropiques, ce serait parmi les noirs et non parmi les blancs qu'il pourrait recueillir quelques faits à l'appui de son système.

» Cette lettre est assez longue, j'ai besoin de repos ; si dans un mois je me sens plus de force, je vous parlerai de l'esclavage des noirs, des plantations, de la culture, et du sort déplorable des Européens qui viennent s'établir ici. »

De l'importation en France des chèvres de Cachemire.

L'emploi si fréquent aujourd'hui des schals ou tissus de cachemire, rend aussi intéressans qu'utiles les détails relatifs à l'importation qu'on vient de faire en France des animaux recouverts du précieux duvet qui sert à les fabriquer.

Les renseignemens peu satisfaisans des voyageurs avaient laissé jusqu'ici du doute sur l'espèce d'animal qui produisait ce duvet : les uns prétendaient qu'il était extrait de certaines parties de la peau du chameau, les autres de la toison d'une race particulière de moutons; d'autres enfin, et c'était le plus grand nombre, assuraient que les cachemires étaient le produit d'une chèvre, sans en indiquer l'espèce.

L'importation qui vient d'avoir lieu dissipe une partie des doutes : car les animaux qui la composent donnent un duvet semblable à celui avec lequel on fabrique les schals les plus recherchés.

Cette importation est due aux soins d'un de nos plus célèbres négocians. Jusqu'alors il avait tiré de la Russie le duvet nécessaire à la fabrication de ces tissus, il conçut l'idée de faire venir en France les animaux même sur le corps desquels la nature avait placé ce duvet. L'entreprise était difficile; son exécution demandait un homme plein d'ardeur, dont le savoir et l'intelligence égalassent le zèle, que nul obstacle ne pût rebuter et qu'animât l'amour de son pays. Cet homme fut trouvé, et partit de Paris au mois d'avril 1818. Recommandé par le ministre de France aux bontés de S. M. l'empereur de Russie, toutes les facilités, tous les secours lui furent prodigués à souhait dans cet empire. Il parvint aux pieds du Caucase: les informations qu'il avait recueillies sur sa route, lui avaient appris qu'il existait chez les hordes nombreuses de Kirghis, peuple nomade, originaire de la Bukarie, sur les bords de l'Ourâl, une espèce de chèvre, presque toujours d'une blancheur éclatante, portant tous les ans au mois de

juin une toison remarquable. Il compara les échantillons qu'on lui en donna avec ceux qu'il avait apportés de France, et se convainquit de leur conformité. Cette découverte le combla de joie; elle était d'autant plus intéressante qu'elle devait abréger beaucoup la durée de son voyage, et lui épargner le trajet embarrassant des frontières de la Russie aux montagnes du Thibet, par la Perse et le Cachemire. On ne l'avait point trompé. Sur les bords du Wolga, entre Astracan et Orenbourg, il trouva des flocons épars de duvet, qui lui firent connaître qu'il n'avait pas besoin d'aller plus loin. Il avait remarqué d'ailleurs que dans la langue du pays, on donnait le nom de chèvres du Thibet à celles qu'on y entretenait. C'est donc là qu'il fit l'acquisition d'un troupeau de douze cent quatre-vingt-neuf bêtes. Il le dirigea vers Tsaritzen, où il lui fit passer le Wolga. La rigueur de la saison rendait la mortalité fréquente parmi ses chèvres. Les glaces qui couvraient la mer d'Azoff l'obligèrent d'abandonner le projet qu'il avait formé

de les embarquer, et de côtoyer ses rivages jusqu'à Caffa, où il arriva le 24 décembre 1818, avec une perte de deux cent quatre-vingt-huit de ces animaux. Le 14 février suivant, il en embarqua cinq cent soixante-seize sur un bâtiment russe, qui arriva à Marseille vers la mi-avril; il se réserva la conduite du second troupeau, qui suivit le premier à peu de distance.

Pendant la traversée, la mauvaise nourriture, le peu d'air, le peu d'espace, inconvénient indispensable en de pareilles circonstances, avaient fait périr un grand nombre de chèvres, et rendit malades presque toutes celles qui survivaient. Les lois de la quarantaine auxquelles il était impossible de les soustraire, et qui devaient les confiner trente jours encore dans les lazarets, augmentèrent les pertes; mais enfin les soins du voyageur et de ceux qu'on lui avaient donnés pour aides, les attentions et les ressources qu'ils trouvèrent dans les autorités locales, parvinrent à conserver vivans et bien portans quatre

cents animaux sur les douze cent quatre-vingt achetés chez les Kirghis.

Ces quatre cents chèvres à duvet de Cachemire, divisées en quatre troupeaux depuis leur arrivée en France, prospèrent admirablement dans chacune des contrées où elles ont été réparties. Le premier, le plus considérable, celui du Gouvernement, est aux environs de Perpignan; le second, près de Toulon; le troisième est confié aux soins d'une jeune dame, vivant à la campagne, qni, partageant son temps entre l'éducation de sa fille, l'exercice de la bienfaisance et la culture des arts, n'a point dédaigné de devenir bergère en cette occasion; enfin le quatrième occupe toute la sollicitude d'un propriétaire des environs du lac de Bene, et multiplie dans les pâturages salés des environs d'Istres.

Ces animaux sont recouverts, comme dans leur pays natal, de ce beau duvet qui sert à fabriquer les schals; et tout porte à croire que dans peu de temps les dames françaises pourront se parer des

cachemires du plus beau tissu, et tout-à-fait français.

De la Corse.

Extrait du voyage de M. Agostini.

La Corse, île située dans la Méditerranée, entre les 41° et 43° de latitude, et les 26° 50' 5" de longitude, offre dans sa plus grande longueur un diamètre de 46 lieues, sur 18 à 20 dans sa plus grande largeur. On évalue sa surface à 484 lieues carrées, et sa population à 165,000 âmes environ.

L'intérieur de l'île est productif, quoiqu'il soit presque partout hérissé de montagnes. Ses côtes, qui présentent partout des plages, n'attendent que la culture pour devenir extrêmement fertiles. La cire, le miel, le vin, l'huile, des châtaignes, du blé, toutes sortes de légumes et de fruits, des bois de construction, des eaux minérales, des carrières de beau marbre, des mines de fer, de plomb, de cuivre et même d'argent, sont les principales pro-

ductions du pays ; on trouve aussi du corail fort beau dans la mer qui l'environne.

Les animaux de la Corse sont à peu près les mêmes que ceux de la France et de l'Italie. Quant aux espèces, ils en diffèrent beaucoup par la taille : cependant, malgré leur petitesse, le bœuf, le cheval et l'âne y sont d'une vigueur et d'une agilité admirables.

La température varie en Corse suivant les lieux. Dans les endroits les plus chauds, il est rare toutefois que le thermomètre descende au-dessous de zéro en hiver, et monte au-dessus de 30 degrés en été. Du côté des montagnes, le *maximum* des deux extrêmes du froid et du chaud est de 3 degrés au-dessous de zéro pour l'un, et de 28 au-dessus pour l'autre.

Plusieurs vents nuisibles y règnent ordinairement; les plus remarquables sont le *sirocco*, qui est très-pluvieux, la *tramontana*, chargé de froid et de neige, et le terrible *lebeccio*, qui déracine les arbres et ravage les forêts.

Le passage d'une saison à l'autre se fait

doucement et assez régulièrement. Il y a cependant quelquefois des hivers si courts, qu'à la fin de janvier les fleurs commencent déjà à couvrir les arbres.

Les Corses acquièrent peu d'embonpoint; leur regard est vif, leur corps robuste. Ils sont doués d'une extrême sensibilité, et leurs passions sont profondes et impétueuses.

Les armes sont ce qu'ils désirent le plus après les choses nécessaires à la vie. Pour s'en procurer ils vendent leurs bœufs, leurs chevaux, ils s'imposent toutes sortes de privations, et quand ils possèdent un fusil, une giberne et un stilet, ils ne les quittent plus que pour prendre les instrumens de leurs travaux.

Leur existence s'écoule généralement dans un état voisin de la pauvreté; ils sont remarquables par leur sobriété, leur résignation, leur courage, et le désir qu'ils ont de se distinguer : ces qualités, jointes à l'habitude qu'ils ont de manier les armes, les rend très-propres à la guerre. Aussi un cinquième de leur

population prend du service chez l'étranger.

Le courage parmi eux inspire le respect et l'admiration, il excite l'amour des jeunes filles et l'émulation des jeunes gens. Mais un danger certain accompagne cette réputation dont ils sont si jaloux: des hommes aussi braves qu'eux la leur disputent, et pour la soutenir il faut donner ou recevoir la mort.

Une espèce de spectacle appelé *moresca*, contribue à entretenir l'esprit guerrier parmi ces insulaires; c'est une bataille simulée qui attire de toutes les parties de l'île une foule considérable de spectateurs des deux sexes, et qui, après plusieurs défis, suivis de combats singuliers, se termine par la défaite du parti qui représente l'ennemi de la patrie.

Les Corses tiennent en grande estime la force du corps. Ceux qui prétendent à la supériorité en ce genre se provoquent avec ardeur, et le vaincu emporte souvent avec la honte de sa défaite, des contusions dont il se ressent toute sa vie.

Mais une source de combats bien plus terribles, ce sont les inimitiés particulières. Les Corses ont-ils des intérêts à démêler entre eux? leurs contestations dégénèrent en querelles, et bientôt leurs querelles en combats à coups de stylets. Celui qui ne peut obtenir de réparation fait couler le sang de son ennemi, parce qu'il croit que son honneur ou celui de sa famille y est intéressé. Quelquefois aussi les partis leur mettent les armes à la main. Dans tous les cas, lorsqu'il y a du sang répandu, si la justice s'empresse de punir le coupable, les haines s'apaisent aussitôt; si elle reste passive, le poignard la remplace, et les meurtres se succèdent.

Rien n'égale la durée ni la férocité des haines particulières chez ce peuple, qui brave également la douleur, les dangers et la mort; la vengeance est une idole à laquelle il sacrifie tout. Un Corse qu'un assassinat a privé d'un de ses proches, laisse croître sa barbe, se prive de toutes les douceurs de la vie dans sa maison, devient triste, inquiet et rêveur; la mort du meur-

trier peut seule lui rendre le repos. Il en est qui font jusqu'à quarante milles dans un jour, pour aller s'embusquer dans l'endroit où doit passer leur ennemi; et là, supportant pendant plusieurs jours s'il le faut, le froid, l'insomnie, la faim même, ils attendent : alors malheur à l'objet d'une pareille haine! il est rare que la mort ne suive pas immédiatement les coups de son ennemi.

Lorsqu'un chef de famille a péri par un assassinat, sa femme garde ses vêtemens jusqu'à ce que leurs enfans communs soient en état de prendre les armes. Alors elle offre à leurs yeux ces vêtemens teints du sang de leur père, et les exhorte à la vengeance. Jusqu'à ce qu'elle soit accomplie, l'opinion publique leur reproche l'impunité de leur ennemi; sa vie est pour eux un déshonneur. Telle est la force d'un préjugé barbare, qu'un Corse est obligé de devenir criminel pour ne pas vivre déshonoré.

Cependant l'opinion qui prescrit la vengeance y met aussi des bornes. Les familles

ne peuvent pas toujours se livrer aux aveugles transports de leurs haines héréditaires. Ainsi dans le Liamone un meurtre venge un autre meurtre; et la famille qui frapperait deux ennemis pour venger un seul de ses membres, deviendrait l'objet du mépris public.

Les besoins de la vie forcent aussi ces guerres de famille à suspendre leur cours sanguinaire. Aux temps des semailles et des récoltes, on conclut des trèves, dont le maintien est garanti par des hommes d'un courage connu, et appartenant à des familles nombreuses. On jure devant ces personnes, nommées *parolenti* (médiateurs), de ne pas se nuire durant un laps de temps déterminé. Alors il serait dangereux de violer son serment, car les parolenti se porteraient au domicile du coupable, et puniraient sa félonie par la dévastation de ses propriétés, l'incendie de ses maisons et la mort.

Les femmes n'apportent jamais de fortes dot en mariage; la plus grande partie de la fortune est réservée aux enfans mâles. Ce

partage inégal entre les deux sexes provient de ce que les filles, une fois mariées, ne reviennent plus que rarement à la maison paternelle, tandis que les enfans mâles ne la quittent jamais, aident leurs parens dans leurs travaux et les soignent dans leur vieillesse.

Les villes de Corse sont si petites qu'elles méritent à peine ce nom. A l'exception d'une seule, elles sont toutes placées sur le bord de la mer. Les villages, au contraire, sont presque tous bâtis sur des lieux élevés et d'un accès difficile. Les maisons, généralement construites en pierres, et avec des murs fort larges, ressemblent de loin à des citadelles : leurs agrémens n'égalent pas leur solidité. Dans la plupart, l'âtre est placé dans le milieu de la seule pièce où l'on fait du feu; au-dessus de chaque foyer sont placées des claies chargées de châtaignes, qui sèchent ainsi à la fumée. Pendant l'hiver, les familles se réunissent et passent leurs soirées ensemble. Les nouvelles du jour, des contes, quelques faits historiques animent les entre-

tiens. L'Arioste et le Tasse plaisent à l'imagination des Corses; ils récitent beaucoup de vers, et même de longues tirades des poëmes de ces deux écrivains. Pendant ce temps, les femmes, retirées dans un coin, s'occupent des travaux de leur sexe, et maintiennent par leur présence, la décence dans les réunions, qui cependant ne se terminent jamais sans vider quelques bouteilles de vin.

Les Corses sont très-attachés à la religion catholique, mais ne sont ni fanatiques, ni intolérans; il suffit d'être honnête homme et de respecter leurs usages, pour trouver chez eux asile et protection.

Une de leurs fêtes les plus imposantes est celle des rogations. A cette époque, ils se rendent de toutes parts au lieu le plus élevé de chaque campagne, et reçoivent à genoux les bénédictions de leur curé, qui appelle celles du ciel sur les biens de la terre. Les prières terminées, la procession revient à l'église dans le même ordre, et y prend des faisceaux de croix, que chacun va planter dans ses propriétés.

Les fêtes patronales de leurs paroisses sont aussi des jours de prières, et de plus des jours d'épanchement pour les sentimens les plus tendres. Ces jours-là, dit M. Agostini, « le pauvre comme le riche » fait tout son possible pour bien recevoir » ses convives, qui sont presque tous ses » parens. C'est une obligation pour ceux-ci » d'aller dîner chez leurs parens les plus » proches, car s'ils s'écartent de cet usage, » ils passent pour renier leur sang et font » le plus grand tort à leur réputation. C'est » ordinairement dans ces réunions que les » Corses traitent du mariage de leurs en- » fans.

» Il existe chez eux des ministres de la » religion, hommes vraiment de Dieu par » la sainteté de leurs mœurs, qui exercent » un grand pouvoir par la prédication. Dire » qu'ils calment les passions les plus hai- » neuses et les plus invétérées, qu'ils portent » les coupables à réparer les injures et à » restituer les choses volées, qu'ils les en- » flamment d'amour pour la vertu, et » changent souvent la conduite la plus cri-

» minelle en une conduite sainte et admi-
» rable, c'est raconter l'histoire de ce qu'ils
» font journellement. »

Les Corses exercent l'hospitalité comme un plaisir; les étrangers reçoivent de leur part le meilleur accueil, et les offenseraient grièvement en leur offrant de l'argent. Ils font le bien par amour exclusif de l'humanité, jamais avec ostentation.

Ils parlent peu, quoiqu'ils aient des dispositions naturelles pour bien parler; toutefois il règne dans leurs discours de la force et beaucoup d'imagination; s'ils étaient éclairés, ils seraient susceptibles de s'élever au grand; mais tout chez eux annonce l'enfance de l'enseignement. La jeunesse studieuse est forcée de s'expatrier, ce qui n'appartient qu'à un petit nombre, pour aller étudier les sciences ou les arts chez l'étranger. Dans ce petit nombre cependant, plusieurs se distinguent; mais obligés de rentrer dans leur patrie, ils perdent dans l'exercice de quelque obscure profession les avantages de leur première éducation.

Il existe dans l'âme de ce peuple un sentiment d'élévation qui le porte à préférer toutes les souffrances de la misère et de la faim, à l'exercice de tout emploi qu'il regarde comme flétrissant ; ainsi il n'y a pas d'exemple qu'un Corse ait été exécuteur de la justice; l'état de domesticité même lui répugne : il ne l'exerce jamais chez lui.

Ils comptent peu de réjouissances publiques dans le cours de l'année; cependant des récoltes abondantes répandent beaucoup de gaîté sur le carnaval qui les suit. Aux divertissemens communs aux nations européennes dans ces jours de folie, ils joignent des repas publics dans lesquels le pauvre oublie ses peines à côté et aux frais du riche. Le soir du dernier jour on allume un grand feu dans la place publique, autour duquel ils s'assemblent. L'un d'eux, travesti d'une manière originale, et qu'on nomme la *zalambrina*, accepte ou refuse toutes les jeunes filles de l'endroit en âge d'être pourvues, qu'on lui offre en mariage. Les mœurs guident le choix de la zalambrina qui, par une pan-

tomime risible excite la gaîté des assistans en prononçant ses rejets.

L'auteur remarque avec raison que cet usage de traduire les jeunes filles devant une espèce de tribunal, ne contribue pas peu à leur faire sentir l'importance de l'honneur ; aussi la pudeur et la chasteté tiennent le premier rang parmi leurs vertus.

Les mariages donnent lieu à d'autres divertissemens. Le jour des noces est un véritable triomphe pour les nouvelles mariées. Tous ceux qui ont des rapports d'amitié ou de parenté avec les familles des jeunes époux, se rendent à cheval au domicile de la femme. Le moment du départ est annoncé par des décharges de mousqueterie; bientôt ils se mettent en marche, conduisant la jeune épouse comme en triomphe. Les décharges de mousqueterie continuent le long du chemin, et ils sont reçus à l'entrée du village où demeure le mari, au son de la musique et au bruit des armes à feu. Les personnes qui forment ces cavalcades mettent beaucoup d'importance à être bien montées; l'honneur d'arriver

le premier à la maison de la nouvelle-mariée, procure celui d'être placé à table à côté d'elle, et le don d'un beau ruban.

Comme le mariage, la mort est suivie de cérémonies particulières à ce peuple. Les funérailles du pauvre sont obscures comme sa vie, mais l'éclat accompagne celles du riche. Les cloches annoncent pendant toute la journée la fin de son existence, et un repas funèbre réunit le soir ceux de ses amis et de ses parens qui veulent le veiller. Le lendemain matin, les habitans du lieu, hommes et femmes, se rendent chez le mort, qu'on a placé sur un lit de parade, les femmes se rangent autour de lui, et l'une d'elles, placée à sa tête, improvise des chants à sa louange.

Tel est ce peuple, que les siècles n'ont pu changer, qui a conservé l'empreinte de son caractère primitif, malgré la tyrannie des Carthaginois, et celle plus récente des Génois. Jaloux et fier de son indépendance, qu'il n'a jamais perdue que momentanément, il a vu fuir les aigles romaines, victorieuses dans tout l'univers, et sous la

conduite de Charles Martel, il arrêta la fureur conquérante des Turcs qui, comme un torrent débordé, ravageaient toutes les côtes et toutes les îles de la Méditerranée. Sans doute la raison et l'humanité doivent gémir des préjugés et des crimes qui couvrent encore la malheureuse Corse; mais que n'ont-elles pas droit d'attendre l'une et l'autre de ces terribles montagnards, parmi lesquels Caton-le-Censeur, chéri pour son administration paternelle, marchait accompagné d'un seul esclave, et le brave et juste Doria vivait comme un père au milieu de ses enfans, lorsqu'un gouvernement éclairé, secondant les heureuses dispositions que ce peuple a reçues de la nature, y commandera par une justice sévère la pratique des vertus, et y encouragera les sciences, l'agriculture et l'industrie.

NAUFRAGE

DE L'OSWÉGO,

SUR LA CÔTE DE LA BARBARIE MÉRIDIONALE.

La côte de Sahara, déjà célèbre par plusieurs naufrages, nous offre encore le tableau des infortunes qu'y éprouva l'équipage de l'Oswégo. Ce bâtiment, commandé par le quaker *Judals Paddok*, partit de New-Yorck pour Cork, le 8 janvier 1800. Le capitaine, ne trouvant pas à Cork des marchandises convenables pour son retour, résolut de se rendre aux îles du Cap-Vert, pour y charger du sel et des peaux; mais apprenant que sur la côte d'Espagne les vaisseaux étaient fréquemment pillés par des corsaires, il cacha son argent très-secrètement au milieu d'un baril de bœuf salé, et donna l'ordre de diriger son bâtiment sur Madère. Peu de jours aupara-

vant, son contre-maître avait reçu, par pitié, un pauvre diable d'Irlandais couvert de haillons, mais qui paraissait être un bon cuisinier.

Il faut croire que personne, à bord, ne savait bien observer la longitude; car, au bout de quelques jours de marche, le contre-maître, ainsi que le capitaine Paddok, ne surent plus où ils étaient : les uns disaient qu'on s'éloignait des Canaries, les autres assuraient qu'on finirait par être affalé par le vent des îles du Cap-Vert.

Paddok, assis dans sa chambre à huit heures du soir, réfléchissait à leur position et récapitulait ses calculs, lorsqu'il entendit le craquement des cloches des cabestans, et se vit entouré de ténèbres au milieu d'un bruit extraordinaire, et entendit distinctement crier au gaillard d'avant : Des brisans! des brisans! tout droit devant! Paddok courut à la barre du gouvernail, mais il était trop tard; malgré les efforts de l'équipage pour revirer de bord, le bâtiment toucha avec une telle

violence, que les fenêtres de la chambre de l'officier tombèrent, et que l'eau monta jusqu'aux lisses d'accastillage. Il toucha deux fois encore dans les intervalles de deux lames suivantes, courut ensuite à flot trois ou quatre fois sa longueur, toucha de nouveau, et resta fixe au milieu des vagues, qui toutes se brisaient au-dessus du bâtiment. Bientôt la poupe dérivant, la mer vint par le travers, et à chaque coup, le bâtiment, à force de rouler, inclina son plat-bord jusqu'à l'eau. En ce moment ils découvrirent la terre à une distance modérée : alors, revenant un peu de leur frayeur, quelques hommes descendirent à fond de cale pour jeter le lest du côté où le bâtiment tenait au fond; il ne tarda pas à rester sur le roc parfaitement tranquille, mais toutes les lames déferlèrent sur le pont.

Environnés de flots écumans, menacés à chaque houle d'être entraînés dans l'abîme, abasourdis par le bruit du brisant et par le craquement du vaisseau fracassé, ne voyant devant eux que la destruction

et la mort, ils étaient assemblés près du mât de misaine, en s'accrochant aux agrès qui pendaient autour d'eux. Ils demandèrent au capitaine sur quelle côte ils échouaient; Paddok répondit qu'il craignait qu'ils ne fussent à la côte de Barbarie. Il se berçait néanmoins de l'espoir que ce pouvait être une des Canaries, et il ajouta qu'il fallait attendre le jour pour avoir une certitude à cet égard. Il était alors minuit : on lui répliqua que le vaisseau serait mis en pièces avant le matin, et qu'il fallait passer à terre sur-le-champ. Cette proposition fit frissonner Paddok : il leur exposa qu'ils couraient à une mort certaine; qu'il leur serait impossible de franchir les rochers escarpés qui bordaient la côte; que, dussent-ils débarquer sains et saufs, le bateau serait mis en pièces; que c'était une belle chaloupe toute neuve; qu'au moyen d'un tillac provisoire, qu'on ferait en peu d'heures, ils pourraient prendre terre à leur choix, soit là, soit ailleurs; et que s'ils se trouvaient réellement à la côte de Barbarie, ils auraient besoin d'une

embarcation pour gagner les Canaries ou quelqu'autre lieu, par la raison qu'en celui-ci ils ne devaient pas compter sur beaucoup d'hospitalité.

Dans le premier moment, ce raisonnement parut produire de l'effet sur les gens de l'équipage; mais bientôt ils s'écrièrent : « Nous ne resterons point ici pour être noyés; à terre! à terre! »

A terre donc fut l'ordre donné, et sur-le-champ on descendit la chaloupe à la mer. On mit tant de précipitation à quitter le vaisseau, qu'on n'emporta ni vivres, ni eau; Paddok prit seulement son or. Plus ils s'approchèrent de la terre, plus son aspect devint affreux. Quand ils eurent enfin atteint les rochers, deux hommes sautèrent dehors sans grelin, et la chaloupe, refoulée en arrière jusqu'à mi-chemin du vaisseau, fut près d'être submergée. Arrivés une seconde fois au bord des rochers, deux autres hommes tenant le grelin y sautèrent, et parvinrent, assistés des deux premiers, à donner au reste de l'équipage le temps de débarquer; puis,

réunissant leurs forces, ils halèrent l'embarcation le plus haut possible.

Ils grimpèrent ensuite sur ces rochers glissans élevés de dix à douze pieds, et gagnèrent un lit de sable, au-delà duquel était une colline d'une centaine de pieds. Après avoir tordu leurs vêtemens pour en exprimer l'eau, et après s'être promenés quelque temps sur la plage, Paddok, accompagné de ses contre-maîtres, monta sur cette butte pour connaître le pays : ils ne virent rien dans l'obscurité, ils acquirent seulement la triste certitude qu'ils étaient à la Côte de Barbarie. En revenant de leur excursion, ils trouvèrent l'équipage plongé dans un sommeil profond et tranquille. Paddok et ses compagnons se promenèrent le restant de la nuit sur le sable, déplorant leur situation; ils convinrent de maintenir entre eux l'union et l'harmonie, d'avoir à cet effet une explication avec l'équipage dès qu'il s'éveillerait, pour l'empêcher de se diviser en partis et prévenir toute opposition, ne pouvant espérer leur salut que d'un accord parfait.

Au point du jour, 4 avril, Paddok remonta sur la colline; mais, hélas! il ne vit partout que des sables, sans aucun arbre, ni buisson, ni même l'apparence d'une végétation quelconque, et dans le lointain, une longue chaîne de montagnes. D'un autre côté, portant ses yeux sur l'Océan, il vit son vaisseau toujours fixe dans les brisans, toutes voiles dehors, tandis que treize de ses compagnons étaient assemblés sous ses yeux. Cet aspect était trop désolant pour qu'il pût le soutenir davantage; accablé de désespoir, il se coucha sur le sable, et donna un libre cours à sa douleur en versant un torrent de larmes.

Après s'être un peu remis, Paddok alla rejoindre son équipage, qui l'attendait avec impatience. Il proposa d'abord, comme l'objet le plus essentiel, de regagner le vaisseau, à l'effet d'en retirer des provisions et de l'eau, ainsi que les espars et les mouffles nécessaires pour élever la chaloupe à l'endroit convenable, afin de pouvoir la remettre en état avant qu'ils fussent découverts par les indigènes, dont on re-

marquait çà et là des vestiges, quoique anciens. Ils construisirent alors un radeau; ce qui leur fut facile, parce que la plage était jonchée de débris de bâtimens naufragés; mais il leur fut impossible d'atteindre le vaisseau. Cependant le jour commençait à tomber, et le capitaine Paddok annonça qu'il allait tenter lui-même d'aller à la nage jusqu'au bâtiment. Il se disposait à se jeter à la mer lorsque son contre-maître s'offrit à faire le premier cet essai. Le succès couronna ses efforts, en moins de cinq minutes il fut auprès du vaisseau. Le gouvernail, qui pendait, lui servit de pont pour entrer dans la chambre par la fenêtre; il monta sur le tillac, attacha la ligne de sonde à un aviron, et le poussa vers la côte; par ce moyen il tira trois hommes à bord. Alors ils fixèrent une poulie au mât de perroquet, y passèrent une aussière à baleine, qui se trouvait sur le pont, la tinrent bien tendue entre le vaisseau et les rochers, par conséquent au-dessus du niveau de la mer, et par ce moyen passèrent successivement à terre

plusieurs cruches et caques remplies d'eau, environ quarante livres de pain, une petite quantité de patates, d'oignons, un sac de maïs, et une caisse contenant dix gallons de rhum, de genièvre et d'eau-de-vie, ainsi qu'un panier de vin d'Oporto et de bierre forte (porter) : c'étaient les seules provisions du bâtiment que l'eau n'avait pas endommagées. Ils débarquèrent aussi de la même manière leurs vêtemens, leurs lits, etc., etc., avec un petit hunier de rechange pour faire une tente.

Peu de temps après le coucher du soleil, les quatre hommes revinrent au rivage en filant un cable attaché par le bout au vaisseau. Dans l'intervalle, leurs camarades avaient dressé leur tente et préparé un bon souper; ensuite ils se divisèrent en guet pour veiller alternativement pendant deux heures en dehors de la tente, et ils se couchèrent avec le projet de débarquer de grand matin tous les objets nécessaires à la réparation de la chaloupe, opération qu'ils devaient finir dans deux jours.

Le lendemain, tandis qu'on retirait du

vaisseau les outils de charpentier et les autres instrumens nécessaires pour hisser la chaloupe, Paddok envoya un homme de bonne volonté en reconnaissance pour savoir si le pays était habité, et un autre fut chargé d'aller explorer le cap, qu'on voyait à peu près à douze milles. Quelque temps avant la nuit, Paddok découvrit avec sa lorgnette, bien loin sur le rivage, son second émissaire. Le voyant marcher rapidement, il fut à sa rençontre : aussitôt qu'ils furent assez près pour se parler, Paddok lui demanda d'où lui venait son air effaré. «Savez-vous quelle espèce de gens habitent cette contrée? demanda à son tour le matelot. — Non; mais je crains que ce ne soient des Arabes. — Ce sont des antropophages. — Comment le savez-vous? — Là-bas sur ce cap, j'ai vu un monceau d'ossemens humains, et tout auprès, un feu avait été fait il y a peu de jours : que Dieu veuille avoir pitié de nous! — A ces mots, le matelot se mit à pleurer. Paddok, quoique saisi lui-même, tâcha de le rassurer, et lui recommanda sur-

tout de ne rien dire aux gens de l'équipage, parce qu'ils tomberaient dans le désespoir et ne pourraient plus se décider à rien. Cet homme le lui promit solennellement.

Vers la brune, ils montèrent encore sur la colline pour voir si leur compagnon qui avait été envoyé du côté des montagnes, ne revenait pas, et ils attendirent vainement jusqu'à la nuit close. Craignant alors qu'il n'eût été dévoré par des bêtes féroces, ou qu'il ne fût tombé entre les mains des naturels, ils s'en retournèrent à la tente et se couchèrent pleins de l'espoir d'un prompt départ, puisqu'il ne leur fallait qu'un jour de travail pour remettre la chaloupe parfaitement en état.

Le lendemain 6, à la pointe du jour, on ne trouva personne en sentinelle. Il fut constaté que Pat, ce cuisinier irlandais qu'on avait reçu par charité, et un Danois, avaient été de garde depuis minuit jusqu'à deux heures; qu'ils n'avaient ensuite appelé personne pour les remplacer, et en poussant plus loin les recherches, on les

trouva tous deux couchés morts-ivres derrière la tente. Paddok à l'instant tira de sa caisse tous les flacons qu'elle renfermait, et répandit les liqueurs sur le sable, en présence de tout l'équipage, ensuite il en fit de même pour le vin et la bierre. Un seul homme de l'équipage le désapprouva, dit Paddok, et c'était un homme sobre. Ils allaient tous se remettre à l'ouvrage, lorsque toute leur attention fut absorbée par la découverte de traces de pieds nus. On ne tarda pas à se convaincre, en suivant ces pas, que deux hommes avaient descendu la colline, fait le tour de la tente, et s'en étaient retournés par le même chemin. Paddok suivit leurs traces au-delà du monticule pendant à peu près un quart de mille, pour voir s'ils ne s'étaient pas mis quelque part en embuscade; mais il ne tarda pas à reconnaître, par la longueur des pas et la profondeur des traces, qu'arrivés en cet endroit, les inconnus avaient dû s'éloigner en courant. Ce qui parut surprenant, c'est qu'ils avaient eu un chien avec eux, et qu'on ne l'eût pas entendu

aboyer, quoiqu'un cochon fût couché devant la tente. Mais une remarque essentielle, c'est que si les gardes n'eussent pas été ivres, ils auraient pu voir les rôdeurs s'approcher, en avertir l'équipage, et les faire arrêter; ce qui était bien important, la chaloupe devant être prête à être lancée le lendemain.

«Il était neuf heures, dit l'auteur, et » l'homme envoyé dans les montagnes ne » revenait pas : nous convoquâmes tout le » monde. Ici, lecteur, faites une pause et » transportez-vous en idée dans le désert » de Barbarie; voyez-nous sans une embar- » cation pour le quitter, et avec très-peu » de vivres pour nous soutenir, menacés à » chaque instant d'être surpris par un en- » nemi cruel; les ossemens de ses victimes » dispersés sur le sol à une distance peu » considérable; nulle part aucun asile, au- » cun endroit où nous puissions fuir !...... » Aujourd'hui même mon sang se glace au » souvenir de cette époque terrible.

» Nos pauvres marins ne proféraient pas » un seul mot; ils portaient leurs regards sur

» moi comme pour me demander conseil;
» quant à moi, jetant les yeux sur mes compagnons d'infortune, parmi lesquels se
» trouvaient deux petits garçons, dont l'un
» était mon neveu, je sentis mes forces défaillir et je ne pus retenir mes larmes.
» Enfin, après avoir repris mes facultés, je
» leur fis observer que les deux hommes
» qui nous avaient épiés ne tarderaient probablement pas à revenir avec plusieurs
» des leurs; que, suivant mon calcul, si le
» cap que nous voyions était le cap de Nun,
» nous n'étions pas à plus de cent quatre-vingt milles de Santa-Cruz, en ligne droite;
» qu'en admettant même un quart de plus
» pour les sinuosités de la route, il nous
» était possible d'y arriver en dix jours,
» et que cinq bouteilles d'eau avec vingt
» biscuits par homme suffiraient pour nous
» soutenir pendant ce voyage. La proposition fut agréée, et tous se mirent sur-le-champ à faire leurs havre-sacs. Pendant
» ce temps-là, je pris un homme avec moi,
» et j'enfouis dans le sable tous nos fusils,
» avec la poudre, le plomb, etc. Quelques

» matelots m'objectèrent que nous pour-
» rions avoir besoin de ces armes pour tuer
» les bêtes féroces qui viendraient nous
» inquiéter; mais je leur répondis qu'un
» mousquet vu dans nos mains par les
» Arabes pourrait nous coûter la vie, parce
» que nous semblerions annoncer des in-
» tentions hostiles, et que nous pourrions
» nous-mêmes être tentés de faire un mau-
» vais usage de nos armes. Malgré leurs ins-
» tances, j'enterrai le tout, et je posai une
» pierre sur la place. »

Dans l'intervalle apparut l'homme qu'on avait envoyé dans les montagnes: il arrivait le long du rivage; les autres étaient déjà prêts à partir, ils s'arrêtèrent cependant tous pour entendre son récit. Après une marche très-fatigante à travers des masses de sable amoncelées comme des digues de neige, il avait trouvé une plaine unie comme la mer, d'environ douze milles de largeur, et si longue, qu'il n'en put voir la fin. Après l'avoir traversée avec beaucoup de difficultés, il parvint au pied des montagnes que Paddok lui avait désignées: ayant vu en ce

moment un homme avec un chameau, allant vers l'ouest, il s'étendit par terre pour le laisser passer sans en être aperçu, ensuite il gravit le sommet des montagnes, composées de sables et de rochers, et ne présentant aucun indice de végétation ou d'eau. Excédé de fatigue, il s'était couché pour dormir, et au point du jour, mis en route pour revenir trouver ses camarades.

Au moment du départ, après avoir laissé du blé et de l'eau pour le cochon, un matelot s'écria : « Partons pavillon déployé! » Les autres firent chorus; il fallut donc attendre qu'ils eurent dressé une perche sur la colline et hissé un drapeau.

Ils dirigèrent leur route vers le monticule dont on a parlé plus haut : arrivés au sommet, ils firent halte pour dire un dernier adieu à leur vaisseau, qui restait toujours immobile sur son assiette de rochers. La tristesse se peignait sur leurs figures, pas un mot ne fut prononcé : tous semblèrent détourner leurs yeux de ce spectacle, qui ne pouvait qu'augmenter leurs regrets. Après deux heures d'une marche

pénible, ils se reposèrent dans un enfoncement : là, Paddok les instruisit de ce qu'ils auraient à répondre, en cas d'événement, pour ne pas se couper, et il fut convenu qu'ils diraient tous que leur bâtiment était *l'Oswégo*, de Liverpool, chargé à Cork pour les îles du Cap-Vert; qu'ils déclareraient leurs véritables noms, mais en se donnant pour des Anglais, parce que les Anglais commerçaient beaucoup sur cette côte; qu'ils y avaient des consuls dans plusieurs ports, spécialement à Santa-Cruz et à Mogadore; que ces consuls avaient déjà délivré plusieurs Américains naufragés, etc., etc.

Vers une heure, ils arrivèrent à la plaine dont l'émissaire avait parlé; elle était à peu près à huit milles du vaisseau : ils marchèrent jusqu'après le coucher du soleil, l'espace d'environ quinze milles, avant d'atteindre l'extrémité de cette plaine terminée en cône; au sommet s'offrit une caverne spacieuse et parfaitement abritée, ils y entrèrent pour y passer la nuit; mais de crainte que quelque naturel ne vînt les

y surprendre, ils placèrent une garde de trois hommes à l'entrée, et Paddok lui-même veilla le premier, avec ses deux contre-maîtres, jusqu'à minuit; cependant rien ne troubla leur repos.

Le lendemain à onze heures, arrivés au pied des montagnes, ils proposèrent à leur capitaine d'y monter, pour voir s'ils ne découvriraient point quelques lacs ou quelques courans d'eau fraîche, parce qu'en route ils avaient déjà cassé plusieurs de leurs bouteilles d'eau; mais arrivés au sommet, ils ne trouvèrent qu'un lit de sel gemme, élevé de plus de quatre cents pieds au-dessus du niveau de la mer.

Dans l'après-midi, s'étant rapprochés de la côte, ils arrivèrent soudain devant un amas de maisons, dont des collines de sable leur avaient dérobé la vue. Ils furent comme frappés de la foudre. Paddok n'y voyant paraître personne, les fit asseoir pour ne pas donner l'alarme aux habitans, et s'avança seul. Les maisons étaient au nombre de vingt à trente, ayant dix à vingt pieds carrés, et assez bien construites sans

mortier. Elles avaient chacune une entrée au sud, mais point de toit. Le reste de la troupe accourut sur un signe de Paddok. En ayant fait le tour, ils découvrirent à l'extrémité divers tonneaux, tous défoncés d'un côté. Paddok jugea, d'après les cerceaux, que c'étaient des tonneaux français à eau-de-vie.—O mon Dieu! s'écria un des matelots, nous sommes dans un pays de sauvages, les pauvres gens qui nous y ont précédés ont été assassinés; voici dans ce tonneau une grande quantité de cheveux.

Ils poursuivirent leur marche, espérant atteindre les montagnes qu'ils voyaient devant eux. Sur la brune plusieurs hyènes rodèrent autour d'eux, s'arrêtèrent à cinquante pas, puis reculèrent un peu et les regardèrent de nouveau, mais sans s'approcher davantage. Arrivés enfin auprès des montagnes, ils y cherchèrent un gîte aux pieds d'un rocher, placèrent leurs sentinelles et se couchèrent excédés de fatigue. Bientôt ils entendirent les mêmes bêtes féroces annoncer leur arrivée par des rugissemens effroyables. Garantis de trois

côtés par des rochers perpendiculaires, ils s'armèrent de pierres pour repousser les assaillans, que toutefois ils ne purent voir dans l'obscurité.

Par une inconcevable négligence, il arriva que le cuisinier Pat et le Danois, les mêmes hommes dont l'association leur avait déjà fait tant de mal, se trouvèrent encore de garde ensemble. Le 8, au petit jour, l'équipage fut éveillé en sursaut par un bruit extraordinaire : les deux gardes se tenaient par les cheveux. Pat était complétement ivre; mais le Danois avait encore assez de connaissance pour déclarer le motif de leur querelle. En volant des liqueurs sur le rivage, ils avaient enfoui une bouteille sous le sable; au départ, le Danois la glissa dans le havresac de Pat, qui promit de la conserver jusqu'à ce qu'ils eussent l'occasion de s'en régaler. Cette nuit leur ayant paru propice, ils ouvrirent secrètement le paquet, prirent encore une bouteille d'eau, et humèrent alternativement de l'une et l'autre bouteille. Plus ils buvaient, plus ils avaient soif; tellement

qu'après avoir mis à sec leurs deux flacons, ils volèrent une seconde bouteille d'eau. Dans l'intervalle, le genièvre opéra si puissamment que Pat voulut la garder tout entière pour lui. Des paroles ils en vinrent aux coups : en se battant ils firent rouler sur les rochers le havresac à demi-ouvert, et cassèrent plusieurs bouteilles, ce qui, joint au bruit qu'ils faisaient, réveilla tout le monde. Le Danois, à l'en croire, avait fait de vaines remontrances à Pat, et n'avait cédé uniquement qu'à la force. Quoiqu'il en soit, le courroux de l'équipage s'appesantit sur Pat : on voulut le lapider, et le Danois s'apprêtait à lever la première pierre. Paddok, tout en convenant qu'il méritait châtiment, intercéda pour lui; on attendit vainement pendant une heure qu'il reprît ses sens, et l'on partit en le laissant couché sur le sable. Après avoir fait un peu de chemin, Paddok fit consentir son équipage à s'arrêter, et accompagné d'un second, il s'en retourna à l'endroit où était l'Irlandais. Ils le prirent sous les bras, et le traînèrent vers la compagnie, dont l'in-

dignation était encore la même. Pour se justifier, ils racontèrent à Paddok, les atrocités dont ce malheureux, d'après son propre dire, s'était rendu coupable en Irlande pendant les troubles de 1800. Dans l'intervalle, Pat ayant petit à petit recouvré l'usage de ses jambes, on se remit en marche.

Les gens de l'équipage murmurèrent ce jour-là plus fort qu'ils n'avaient jamais fait depuis le débarquement; ils n'avancèrent qu'à petit pas jusqu'à midi. Partout on découvrit de nouvelles traces dans le sable, qui ne firent qu'augmenter l'inquiétude. Après avoir gravi une colline de sable, dans le dessein de reconnaître le pays, Paddok proposa à ses compagnons de faire une sieste. En peu de minutes ils s'endormirent tous, mais pour son compte il ne put fermer l'œil, en raison de son extrême inquiétude.

Les apprêts du départ furent accompagnés de sourds murmures, et bientôt un député de la troupe s'avançant vers le capitaine, lui dit :

— Voilà trois jours que nous marchons et que nous avançons fort peu; très-incessamment notre eau sera consommée, alors il serait trop tard pour retourner au vaisseau, où il y en a en abondance; nous sommes déterminés à ne pas aller plus loin.

Paddok s'adressant aux hommes de l'équipage, leur représenta que probablement les naturels du pays étaient déjà en possession de tout ce qu'ils avaient laissé derrière eux, que toutes les traces conduisaient vers le sud-est, et qu'il ne leur restait aucun espoir de délivrance, s'ils ne suivaient cette direction. Il les conjura de continuer leur route vers le seul endroit qui leur présentait quelque espérance. Mais, après une heure de pourparlers, ils furent unanimement d'avis qu'il fallait s'en retourner à l'endroit où il y avait de l'eau, quelles que pussent en être les suites. Paddok déclara qu'il avancerait à lui tout seul : le nègre Jack, qui jusqu'alors était resté tranquille, se leva subitement, et dit : — Maître, si vous allez

en avant, j'y vais aussi.—Sam, l'autre nègre, dit à son tour : — Si tu vas, je vais aussi.

Pendant qu'on s'occupait à partager l'eau, Pat sollicita la permission de se joindre à ceux-ci. Paddok refusa d'abord d'y consentir; mais sur l'observation que lui fit son contre-maître, que ce pauvre diable serait infailliblement assommé s'il ne l'emmenait pas avec lui, il l'agréa pour troisième compagnon de voyage. Ceux qui retournaient sur leurs pas donnèrent aux quatre dont ils se séparaient autant d'eau qu'on avait jugé nécessaire par homme, en quittant le vaisseau, et une portion entière de biscuit. Avant de se séparer, ils invitèrent Paddok et ses trois compagnons à boire de leurs provisions; ensuite on finit, à la manière des marins, par vider le verre d'adieu du fonds commun. Tous versèrent d'abondantes larmes; quelques-uns eurent de la peine à prononcer le mot *adieu*. Ils se secouèrent encore mutuellement les mains, et partirent à la fois au même signal, qui fut : *Allons !*

Le lendemain matin 7 avril, le capitaine

et ses compagnons furent rencontrés par sept Arabes, appartenant à une tribu de montagnards, dont la résidence est à quatre journées de Magadore. Ces barbares s'élancèrent sur leur proie avec des poignards, renversèrent ces malheureux à leurs pieds, en paraissant vouloir les massacrer; mais ils se bornèrent à les dépouiller de tout ce qu'ils avaient sur eux et à piller leurs havre-sacs. Le capitaine fut d'abord le moins exposé à ce traitement inhospitalier, sa lorgnette ayant été prise pour une arme; mais à la fin ils fondirent sur lui, semblables à des tigres, et lui eurent bientôt enlevé sa montre, son or et tous ses effets. Après cet exploit, et après s'être presque battus entre eux pour le partage, ces voleurs se tournèrent vers l'orient, se mirent à genoux, prirent du sable comme si c'eût été de l'eau, s'en frottèrent les mains, le cou, le visage et leurs armes; puis s'étant prosternés un moment la face contre terre, ils se relevèrent sur leurs genoux, et marmottèrent quelques paroles, lesquelles, d'après leurs regards et leurs gestes, pa-

rurent être des prières en action de graces du butin qu'ils venaient de faire.

Cette cérémonie dura près d'une demi-heure; quand elle fut finie, ces féroces Arabes contraignirent leurs malheureux captifs à rebrousser chemin, et, à force de mauvais traitemens, leur firent surmonter les horreurs de la soif, les fatigues et toutes les autres privations dont ils étaient accablés dans une atmosphère embrasée. Le même soir, arrivés dans la plaine que les naufragés avaient traversée la veille, ces bandits rejoignirent six hommes de l'équipage de *l'Oswégo;* ils les dépouillèrent avec la même barbarie et autant de fureur que les premiers.

En déclarant par signes à ces Arabes le nombre de ses compagnons, Paddok en avait indiqué dix, voulant dire qu'ils étaient dix outre lui, les deux nègres et Pat; mais les Arabes ayant compris que c'était dix en tout, et se voyant en possession d'un pareil nombre de prisonniers, parurent fort satisfaits et s'occupèrent de se les partager entre eux; ce qui n'était pas

chose aisée, puisqu'ils étaient sept. Enfin, après beaucoup de contestations, le chef, et son fils, jeune homme de seize ans, en obtinrent trois; le capitaine Paddok et le nègre échurent au plus méchant de la bande; les cinq autres Arabes en eurent chacun un. Ce partage achevé, ils se remirent en route jusqu'à l'endroit du rivage où se trouvait le navire: à leur arrivée, ils y aperçurent une troupe d'environ deux cent cinquante naturels, tant hommes que femmes et enfans, qui étaient occupés à piller. Sur ces entrefaites, les quatre marins formant le reste de l'équipage étant venus à paraître, furent à l'instant saisis par cette multitude, et séparés ainsi des dix autres, qui appartenaient aux sept chasseurs montagnards. Après une demi-heure d'entretien douloureux avec leurs infortunés camarades, les dix premiers furent forcés de se remettre en route avec leurs nouveaux maîtres.

Ils marchèrent pendant deux jours à travers les terres, mourant de soif et de faim. Le 10 avril, un des Arabes les quitta, et revint bientôt après avec environ un

boisseau de groseilles douces et un animal de la grosseur d'un cabri : on le dépouilla à l'instant de sa tête, de sa peau et de ses jambes; on l'ouvrit et on le mit en quartiers: il fut étendu sur la terre, et recouvert de sable chaud et d'un feu de bois sec, pour le cuire. Les intestins furent jetés aux pauvres prisonniers, qui souffraient bien plus de la soif que de la faim. Cette nourriture dégoûtante était chaude et humide; ces malheureux essayèrent de la mâcher après en avoir séparé la graisse; ils ne pensaient guère qu'ils ne feraient plus d'autre repas pendant cinq jours. Les Arabes, après avoir fini le leur, jetèrent encore les os aux *chiens-chrétiens;* mais il n'y avait pas une once de chair sur la totalité de ces restes.

Depuis le 11 jusqu'au 14, ce ne fut absolument qu'un redoublement de misère et de souffrance : presque sans eau pendant la chaleur brûlante du jour, et n'ayant d'autre abri contre l'inclémence de la nuit que ceux, si dangereux, que procuraient les sables mouvans, allant à marches for-

cées, et ne faisant guère moins de trente milles par jour, leur position était horrible. Un étang d'une eau putride et épaisse devint pour eux un objet de délices, et les bourgeons d'un arbrisseau semblable à de l'épine naine, dont ils se nourrirent jusqu'au 13, leur parurent être un présent du ciel.

Ce fut en leur permettant d'assouvir leur faim dévorante avec de l'orge trouvé sur pied, que les Arabes leur témoignèrent, ponr la première fois, quelque bienveillance; deux ou trois poignées d'avoine sauvage furent aussi les objets qu'ils recueillirent çà et là sur les bords du désert, et dont il leur fut permis de faire usage.

Le 14, après leur prière du matin, les Arabes renvoyèrent le chameau qu'ils avaient précédemment loué, et voulurent faire porter leurs bagages par leurs captifs; mais ceux-ci, trop faibles et trop épuisés, s'y refusèrent; ni les menaces, ni les coups ne purent les y contraindre. Brûlés par la soif, ils auraient volontiers donné leur vie pour un verre d'eau; leurs maîtres se virent

donc obligés de les soulager de leurs fardeaux, et d'enterrer même une grande partie de leurs bagages dans le sable. Enfin, ils arrivèrent à un campement composé de plusieurs centaines de naturels avec leurs familles; ils y trouvèrent en esclavage un Anglais, âgé d'environ dix-neuf ans, nommé Georges, et deux jeunes garçons, dont un mulâtre. Tous trois avaient appartenus à un bâtiment anglais qui avait été brisé sur cette côte plus d'un an auparavant.

Déterminé par l'appât d'une riche rançon, que Paddok lui fit promettre, Ahomed, chef de la tribu, acheta tous les prisonniers, à l'exception des deux nègres, dont les montagnards ne voulurent se défaire à aucun prix. Le camp fut levé le 17, et porté à une distance de douze milles; le 24, on se mit en marche pour Mogadore, à l'exception néanmoins de l'infortuné Georges, qui fut retenu par le frère d'Ahomed. On leur dit alors qu'ils étaient devenus la propriété d'environ vingt Arabes de la tribu. Ce voyage ressembla, pour les souffrances et les privations, à celui du

désert; cependant ils atteignaient presque toujours un camp ami. Dès le second jour, Paddok observa la coutume qu'ont tous les Arabes de jeter chacun en passant une pierre sur la tombe de leurs personnages fameux : le monceau de pierres tumulaires qu'il vit ce jour-là avait environ trente pieds de diamètre vers sa base, et autant en hauteur. Les naturels ont la précaution de ramasser des pierres un ou deux milles avant d'arriver à ces monumens. Le 27, nos captifs parvinrent dans un pays fertile et passablement peuplé : on voulut les y employer à moissonner un grand espace de terrain appartenant à Ahomed; mais réfléchissant qu'ils n'auraient aucune espérance de voir finir leur esclavage s'ils se rendaient utiles, ils affectèrent la plus grande gaucherie, en disant qu'ils étaient des marins et qu'ils n'entendaient rien aux travaux de la campagne.

Les Arabes essayèrent alors, mais en vain, de les y contraindre par la famine : nos malheureux prisonniers, déterminés à tout, fermement résolus d'en finir d'une

manière ou d'une autre, se portèrent tous en avant. Menacés de perdre la vie s'ils ne revenaient, ils déclarèrent que la vie ou la mort leur était indifférente dans la situation déplorable où ils étaient : sur quoi les Arabes les parquèrent dans un grand bâtiment carré, habité par la sœur d'Ahomed, où, aussi mal nourris qu'auparavant, ils furent employés à couper du bois, à moudre du grain et à d'autres travaux domestiques. Pat s'arrangea parfaitement de sa nouvelle position : semblable à tous les Irlandais, il sut se faire bien venir des femmes en dansant, chantant, et en les amusant par toutes sortes de bouffonneries, pendant que leurs tyrans travaillaient dans les champs : aussi fut-il le moins malheureux.

Le 1er mai, Ahomed arriva, amenant avec lui un troisième jeune Anglais, nommé Rob. Le 4, après avoir renouvelé leur traité pour la rançon, les voyageurs furent encore une fois remis en route. Il s'était opéré quelques mutations parmi leurs maîtres; ceux-ci n'étaient plus qu'au nom-

bre de dix-huit, et les accompagnèrent tous dans leur nouveau voyage.

Le pays qu'ils parcoururent leur sembla fertile; dans quelques endroits ils virent du blé qui avait plus de six pieds de hauteur. A mesure qu'ils avançaient, la campagne paraissait plus belle, et ils étaient mieux traités. Ils trouvèrent sur leur route des oliviers, des figuiers, des jardins, et ils aperçurent dans le lointain plusieurs villes : ils approchèrent de l'une d'elles, habitée par une secte paisible de *Foutahs*, qui ne voulut avoir aucune communication avec les Arabes de leur caravane, pas même pour leur donner de l'eau, en leur laissant toutefois la liberté d'en prendre. A quelque distance de cette ville, ils trouvèrent un essaim de sauterelles ayant environ un demi-mille de largeur, et formant une ligne si étendue, qu'il leur fut impossible d'en apercevoir la fin. Ces sauterelles avaient environ trois pouces de longueur, elles se traînaient à terre et y rampaient çà et là; ce qui fit juger par les naturels qu'elles étaient encore jeunes, puisqu'elles ne pou-

vaient se servir de leurs ailes. Nos voyageurs furent aussi fort inquiétés dans leur route par l'apparition d'un étranger dont l'extérieur annonçait l'opulence, et qui vint, à plusieurs reprises, demander à les acheter pour les emmener en esclavage dans l'intérieur du pays, où la peste avait rendu un surcroît de bras très-nécessaire. Plusieurs fois les offres de cet acheteur avaient fait chanceler Ahomed; mais, heureusement, elles n'aboutirent à rien : l'étranger s'éloigna, et nos infortunés captifs purent dès-lors se livrer à l'espoir de toucher bientôt au terme de leurs maux. En effet, le 11 mai, ils arrivèrent à *Santa-Cruz*, sur le territoire de Maroc, où le gouverneur maure les reçut de la manière la plus hospitalière.

***Mœurs et usages des Arabes de la Barbarie occidentale; d'après J. Paddok, capitaine de* l'Oswégo.**

Les Arabes de la côte de Sahara sont la plupart nomades ou chasseurs; leur teint

varie depuis le rouge de cuivre clair jusqu'à la couleur la plus foncée et presque noire; mais les traits sont constamment les mêmes : ils ont tous le nez pointu et les pommettes des joues saillantes, les dents souvent belles, les yeux vifs et petits, les cheveux noirs et rudes, le corps mince et très-maigre, et les mollets larges, par suite de l'habitude qu'ils ont d'être tapis sur leurs jambes; leur taille est ordinairement de cinq pieds neuf à dix pouces.

Les femmes ont les jambes mieux faites que les hommes, et les bras fort beaux; elles n'ont généralement guère plus de quatre pieds : elles sont toutes très-grasses, et à mesure que Paddok avança vers le nord-est, leur corpulence augmenta tellement, qu'à la fin elles dandinaient plutôt qu'elles ne marchaient. C'est là que gît la suprême beauté, tandis que l'embonpoint est envisagé comme un vilain défaut dans l'homme : en effet, les hommes parcourant sans cesse le pays, et s'engageant dans des guerres continuelles, qui font leur gloire, ont besoin de souplesse

Arabes.

et d'agilité pour supporter les fatigues de voyages lointains et rapides à travers des sables brûlans.

Le vêtement des hommes se compose d'une espèce de chemise sale, sans col ni manches, et d'un morceau d'étoffe de laine, large d'une aune un quart, et long de cinq aunes. Ils s'entortillent cette espèce de couverture autour du corps, en commençant tout en bas, par un coin, de manière que l'autre bout puisse être jeté par-dessus l'épaule.

Les femmes reçoivent la vieille défroque des hommes, et tout leur vêtement consiste dans un haik rayé, usé, qui leur couvre le corps depuis la poitrine, au-dessous des seins, jusqu'auprès des genoux. Paddok ne se souvient pas d'avoir jamais vu une femme vêtue de neuf. Lorsqu'elles sont abandonnées à elles-mêmes, elles passent leur temps à se teindre les ongles des mains avec une couleur rougeâtre, dont elles se pavanent beaucoup, ou à se peigner leurs longs cheveux noirs. Elles emploient régulièrement, chaque jour,

une heure ou deux à se dépouiller de leur vermine, qu'elles jettent tout uniment à terre, sans se donner la peine de la détruire. Les soins de la cuisine et les durs travaux du ménage reposent entièrement sur elles : par exemple, lorsqu'il s'agit de lever un camp, ce sont les femmes qui sont chargées de lever les tentes, d'ôter les piquets et les mâts, de serrer les cordages, les toiles, etc., etc. Le mobilier consiste d'ordinaire en deux grandes jattes de bois, en deux ou trois peaux pour mettre le lait et l'eau, en un ou deux pots de terre servant à faire bouillir la farine, en un sac rempli d'orge, en pierres propres à broyer les grains, et en une autre pierre servant à enfoncer dans le sol les piquets qui supportent la tente. Les femmes seules transportent et arrangent tous ces effets sur le dos des chameaux, dont la charge est complétée par les malades, les vieillards décrépits et les petits enfans. Pendant tout ce temps, les hommes restent spectateurs oisifs du travail. Le sort des femmes, en général, aurait paru digne de commisération à Pad-

dok, si elles ne s'en fussent dédommagées en abreuvant d'outrages et d'avanies les pauvres naufragés, et en se montrant tout-à-fait inaccessibles à la pitié. Elles sont regardées par les Arabes comme des êtres d'une classe inférieure, vile et dépourvue d'âme. Ils les traitent absolument comme des esclaves, plus rudement peut-être que leurs esclaves nègres mahométans, néanmoins pas aussi mal que ceux qu'ils appellent chiens de chrétiens et qu'ils accablent du dernier mépris. Les maris ont droit de vie et de mort sur elles, et ils l'exercent souvent pour les motifs les plus légers.

Un matin, Paddok fut surpris d'un mouvement extraordinaire dans la tribu dont Ahomed, son maître, était le chef. Il voyait les chevaux sellés et richement enharnachés; chacun courait d'une tente à l'autre, on allait et on venait à n'en pas finir; la joie brillait sur toutes les figures, la gaîté était universelle : enfin, il apprit la cause de cette agitation par le dialogue suivant de deux jeunes matelots anglais,

réduits avant lui à l'esclavage : « Tu connais Abdalla, dit l'un, ce drôle qui a tué sa femme, il y a quinze jours? — Oh! oui, je m'en souviens parfaitement. — Hé bien, il va épouser cette fille courte, grasse, jaune, qui demeure dans cette tente, là-bas. — Oh! oui, je la connais. »

Voici les détails de l'histoire tragique qui amena la fête du jour, tels qu'ils furent racontés à Paddok par l'un des interlocuteurs : « Il y a quinze jours environ, dit-il, ce drôle, entrant dans sa tente, demanda à sa femme où était son couteau; elle lui répondit qu'elle l'avait prêté à un tel, de la tribu, et nomma la personne. « Ignores-tu, lui dit-il, que tu n'as aucun droit sur le moindre de mes effets? » Elle convint qu'elle n'en avait pas, ajoutant qu'elle était bien fâchée de lui avoir déplu, et qu'elle allait à l'instant lui rapporter son couteau. Il lui répliqua seulement : « Je vais voir si je ne puis trouver une femme qui sache mieux obéir à mes ordres; je t'ai toujours dit de ne point toucher à mes affaires. » A ces mots, il la frappa sur la poitrine avec

une massue qu'il tenait à la main; elle tomba du coup, et il continua de la frapper aussi long-temps qu'elle eut un souffle de vie : quoique ses cris et ses gémissemens fussent entendus par toute la tribu, ni homme ni femme ne s'en approcha.

Elle fut inhumée, le soir même, de la manière suivante : les femmes mesurèrent avec la plus grande exactitude sa longueur, sa largeur par le travers des bras, et son épaisseur; ensuite elles lui creusèrent une tombe parfaitement conforme à la mesure, et l'y placèrent sur le côté; puis, montant dessus, elles foulèrent le corps sous leurs pieds jusqu'à ce qu'il se trouvât de niveau avec la surface du sol : après cela, elles allèrent toutes ramasser des pierres dont elles couvrirent le corps, afin que les bêtes féroces ne pussent pas l'enlever.

Le lendemain de l'assassinat, le chef de la tribu en convoqua les principaux membres, pour connaître de cette affaire. Le meurtrier fut cité devant le conseil, et entendu dans sa défense. Après qu'il eut spontanément rapporté les faits tels qu'ils s'étaient passés,

on le fit sortir quelques minutes; alors le chef, qui, en pareil cas, porte toujours le premier la parole, dit : « Abdalla n'a pas agi conformément à la loi; il devait d'abord se plaindre à moi de la désobéissance de sa femme, et si elle y avait persévéré, il aurait eu la faculté de la punir suivant son bon plaisir. Pour avoir ainsi violé la loi, il mérite punition; en conséquence, je suis d'avis qu'il doit être condamné à une amende de quatre moutons, attendu que son troupeau est petit, et que ces moutons soient apprêtés ce soir pour notre souper. » Le meurtrier fut rappelé; il entendit prononcer la sentence, et, sans proférer un seul mot, il alla à son troupeau et tua quatre moutons : l'assemblée les mangea, et les deux Anglais en reçurent les têtes.

Ce récit donna à Paddok le désir de voir les nouveaux fiancés. Les femmes venaient de décorer la future pour la fête nuptiale, et le cortége ne tarda pas à paraître. Les deux fiancés s'arrêtèrent au milieu de la foule qui les entourait, en face d'un homme qui faisait les fonctions de prêtre. Il leur lut

quelques passages de l'Alcoran gravés sur une planche, et réunit leurs mains ensemble en prononçant quelques mots qui les déclarèrent époux. Ensuite l'homme prit la mariée, à laquelle le prêtre avait bandé les yeux avec un morceau de toile, la conduisit dans une tente surmontée d'un drapeau blanc, la plaça sur une natte, et lui dit : « Tu es au logis. » Il l'y laissa et revint à la place où la cérémonie avait été célébrée : alors on lui noua une toile blanche en forme de turban autour de la tête; puis il se mit à chanter, crier et tirer des coups de fusil avec le reste de la compagnie. Vers la nuit, tout le monde se rendit auprès de sa tente; mais personne n'y entra, pas même lui : on forma seulement un grand cercle en dehors sur le devant, pour le repas, consistant en farine bouillie et en lait, et en plusieurs moutons cuits et mangés sans épices ni sel. Ils n'ont ni cuillers, ni fourchettes : pour manger la bouillie, ordinairement de farine d'orge mêlée de maïs, ils serrent les trois premiers doigts de la main droite, en baissant celui du mi-

lieu, de manière qu'il s'y forme une cavité contenant environ une cuillerée; l'essentiel est alors de puiser avec adresse, de porter rapidement la main à la bouche, et de perdre le moins possible au trajet.

Leur festin de noce dure jusqu'après minuit : lorsque la compagnie s'est séparée, le fiancé entre dans sa tente, il ôte le bandeau de son épouse, il se montre à elle à la lumière du feu, pour l'assurer de l'identité de sa personne; ensuite il lui bande les yeux et se retire. Elle vit l'espace d'une semaine dans cet état de ténèbres complètes; cependant, dès le second jour, toutes les femmes peuvent aller la voir : l'une d'entre elles est chargée de la cuisine et des autres soins du ménage jusqu'à ce que l'épouse, rendue à la lumière du jour, revoie son maître, monstre capricieux et teint de sang, qui, pour la plus petite infraction à ses ordres, la met à mort impitoyablement.

Le lendemain du mariage, les chevaux furent rassemblés en parade; ils étaient environ quarante, et les plus beaux qu'il soit

possible de voir. Les cavaliers, montés sur leurs coursiers, se formèrent eux-mêmes en pelotons; la fête commence, ils partent au galop de la tente du marié, tenant la bride de la main gauche, et leur fusil entre le pouce et les deux premiers doigts de la droite: par la force de ces doigts et du pouce, le fusil est si rapidement tourné en cercle, qu'un spectateur serait embarrassé de dire si c'est un fusil, un bâton ou quelque autre chose. Pendant que les chevaux courent ventre à terre, au mot de *halte*, tous s'arrêtent simultanément, chaque cavalier lance son fusil en l'air, le rattrape de manière que le doigt se trouve sur la détente, et le fait partir en l'air avec une telle dextérité, que toutes les décharges ne forment qu'un seul coup. Paddok avoue qu'il en fut stupéfait; ce spectacle lui parut surpasser tout ce que l'homme, aidé des animaux, est capable d'effectuer.

Dès que les Arabes se furent un peu reposés des fatigues de la course à cheval, ils se livrèrent à un autre de leurs divertissemens favoris, celui du tir au blanc; leur

but était une plume fixée à une assez grande distance, sur un monceau de sable haut d'environ deux pieds; ils y firent tant de preuves d'habileté, que trois sur quatre d'entre eux frappèrent la plume avec une simple balle.

Cet amusement, suivi d'autres, tels que des danses, des sauts, etc., termina la journée. « Dans l'intervalle, ajoute Paddok, nous jetâmes un coup-d'œil dans la tente nuptiale, et nous y vîmes la mariée assise sur une natte, les yeux bandés, et causant avec une douzaine de pauvres malheureuses de son sexe; et pendant que nous faisions entre nous des observations sur leur triste sort, elles nous accablèrent d'injures. »

On pourrait présumer que cet assassin dont on célébrait la fête nuptiale, n'était qu'un monstre faisant exception à la règle; mais le fait suivant prouvera que ces atrocités *correctionnelles* sont communes dans le pays.

Sur la route de Mogadore, où les captifs devaient être rachetés, le maître de Pad-

dok s'arrêta chez son frère, également chef de tribu. Au salut, après la première cérémonie muette, le frère d'Ahomet lui dit : « Cher frère, te portes-tu bien? d'où viens-tu? où vas-tu? comment as-tu laissé tes enfans? comment se portent tes femmes? » Ahomet répondit : « Cher frère, j'arrive directement de chez moi, et je cherche un marché pour ces chrétiens. Mes enfans se portent tous bien; l'une de mes femmes est malade. Nous avons fait aujourd'hui beaucoup de chemin sans alimens; ces chiens de chrétiens se sont plaints d'avoir faim, et je leur ai promis qu'ils obtiendraient chez toi suffisamment de nourriture. » L'autre reprit alors : « Fort bien; ce soir, ils auront autant qu'ils pourront manger; allons dans mes tentes. »

Au souper, après que les Américains, exténués par un long jeûne, eurent avalé leur *potée* de pâte toute bouillante, les deux frères entrèrent dans la tente des captifs, et leur demandèrent s'ils avaient bien mangé. Les Anglais, qui savaient parler l'arabe, répondirent : « Nous n'avons eu

qu'une potée, et c'est loin de suffire pour nous rassasier.» A cette nouvelle, leur hôte les quittant, alla dans sa tente, qui n'était qu'à dix pas, et dit à sa femme d'un ton très-calme : «Ne t'ai-je pas ordonné de mettre les deux pots sur le feu pour ces chrétiens? —Oui, répondit-elle; mais j'ai cru qu'un seul était tout ce qu'ils méritaient.» Le mari, sans proférer un mot de plus, saisit un fort gourdin, et l'en frappa jusqu'à ce qu'elle eût expiré. Le maître de Paddok resta immobile. Les captifs le prièrent d'intercéder pour elle auprès de son frère; mais il secoua la tête et ne dit rien. Lorsque le vieillard eut cessé de frapper, il appela une femme dans la tente voisine, et lui ordonna de préparer un pot de bouillie pour les captifs américains, en ajoutant : «Je vais voir si mes ordres peuvent être exécutés;» ensuite il alla se promener avec son frère vers le lieu où les hommes de sa tribu étaient assis à terre, et il ne parut pas plus ému que s'il venait de battre un chien.

En général, les Arabes se targuent d'être étrangers à tous les sentimens tendres, à

toutes les émotions de l'âme; les larmes, disent-ils, sont au-dessous de la dignité de l'homme, mais elles ne déparent pas la femme. Tout leur maintien est grave, compassé, glacial jusque dans la manière d'exercer l'hospitalité.

Chez eux ou dans le camp, pendant que les femmes préparent le souper, les Arabes se réunissent fréquemment en cercle pour fumer. Une seule pipe suffit pour la compagnie, fût-elle composée de cent personnes : la tête de la pipe est en cuivre, et le tuyau, long d'environ huit pouces, est fait d'une sorte de bois qui vient dans les contrées fertiles de leur pays, et qui, lorsqu'il n'a qu'une année de croissance, a la moëlle si tendre, qu'on peut aisément la perforer avec un fil de métal. C'est le chef qui débute : après avoir rempli la pipe, il tire le premier et pousse deux bouffées; puis il prend une gorgée de fumée dans sa bouche pour la souffler à loisir, et tend la pipe par-dessus son bras gauche au voisin, qui agit de même. La pipe fait de cette manière tout le tour du cercle; ils fument

ainsi des heures entières avec une admirable tranquillité.

D'autres fois, rangés également en cercle, ils s'amusent à faire des récits. Un de la compagnie est invité à conter une histoire, et tous l'écoutent en silence; mais lorsqu'il a terminé, chacun est libre de demander des explications. Après lui, son plus proche voisin à la gauche conte son histoire; ils poursuivent ainsi, à tour de rôle, jusqu'à ce qu'on les appelle pour souper. Après le souper, vient la prière; mais ils ne finissent jamais la soirée sans quereller leurs femmes.

Tous ces Arabes savent lire, et la plupart savent écrire; mais les filles ne reçoivent aucune espèce d'instruction.

FAITS DÉTACHÉS.

Cataracte remarquable en Norwège.

Il existe en Norwège une chute d'eau bien supérieure à celle du Rhin à Schaffhouse, et à celle du Niagara dans l'Amérique septentrionale. Elle a été vue, pour la première fois, il y a environ huit ans, par le professeur Esmark, et il est probable qu'elle n'a été découverte si tard qu'en raison de sa position fort reculée dans l'intérieur des terres, et de la rareté des voyageurs curieux et observateurs, dans ces contrées hyperboréennes. Elle est située en *Tellemarken*, et se nomme *Riukan-Fossen*, ce qui, dans le patois du pays, signifie *chute d'eau fumante*. Il paraît qu'elle a été appelée ainsi à cause de l'immense nuage de vapeurs formé par les gouttes d'eau en évaporation, et qui ressemblent à des tourbillons de fumée. Le voyageur, M. le docteur Scouw, de Copen-

hague, la visita dans l'été de 1812. Quoique cette cascade ne soit pas dans cette saison aussi considérable qu'au printemps, lors de la fonte des neiges dans les montagnes, ce magnifique spectacle de la nature était cependant aussi imposant qu'épouvantable, et l'a rempli d'étonnement. Cette immense nappe d'eau fait proprement trois chutes : deux sur des plans inclinés, dont chacune séparément formerait à elle seule une cataracte telle qu'il n'en existe pas; dans la dernière chute, l'eau se précipite tout-à-fait perpendiculairement. Ce dernier saut, d'après la mesure qu'en a prise le professeur Esmark, a huit cents pieds de hauteur. Ordinairement, les cascades très-élevées n'ont que peu d'eau, et celles qui versent de grands volumes d'eau n'ont que peu de hauteur; mais dans le Riukan-Fossen, l'un et l'autre se trouvent réunis. Sa masse d'eau est fournie par une rivière très-considérable, appelée *Maanelven*, dans laquelle, non loin de la cascade, se décharge le lac *Mioswatten*, qui a huit à dix milles d'étendue.

Pêche des perles à Panama.

Près de l'isthme de Panama, qui sépare la mer du Sud de l'Océan atlantique, et forme la limite entre l'Amérique méridionale et septentrionale, se trouve un archipel composé de trente-quatre îles : entre les îles d'*el Rey* et *Taboga*, on voit une mer unie, et près de la côte gît un banc assez considérable d'huîtres perlières.

Les huîtres y donnent des perles plus grosses, mais moins régulières, moins belles que celles des Indes. Cette petite exploitation fournit une branche de commerce à Lima, où elles sont dirigées, et de là répandues dans le Pérou et le Chili.

Toutes les personnes aisées de Panama et des environs ont des nègres qui plongent pour procurer des perles à leurs maîtres. On les envoie aux Isles, où ils ont des tentes et des chaloupes préparées. Dix ou vingt de ces nègres, bons nageurs, et ayant l'haleine longue, sont sous les ordres d'un inspecteur, et ils vont en mer jusqu'à ce qu'ils aient trouvé un banc d'huîtres, où

l'eau n'ait pas plus de dix, douze ou quinze brasses de profondeur. Lorsqu'ils ont trouvé un lieu propre, ils jettent l'ancre; les nègres, après s'être mis autour du corps une corde, qui est attachée à la chaloupe, et s'être chargés d'un petit poids pour enfoncer plus aisément, se mettent à plonger. Aussitôt qu'ils sont arrivés au fond, ils arrachent une huître, qu'ils mettent sous le bras gauche, une autre dans la main gauche, une troisième sous le bras droit, une quatrième dans la main droite, une autre dans la bouche. Alors ils remontent pour reprendre haleine et déposer leurs huîtres dans un petit sac qu'ils tiennent dans leur chaloupe. Sitôt qu'ils ont repris haleine, ils plongent de nouveau, et continuent ainsi jusqu'à ce qu'ils soient las, ou qu'ils aient pêché une quantité suffisante d'huîtres.

Chacun de ces nègres plongeurs est obligé de fournir tous les jours à son maître un certain nombre de perles. Quand un nègre a pêché autant d'huîtres qu'il croit devoir lui suffire, il les ouvre en pré-

sence de l'inspecteur, et lui délivre les perles, petites ou grosses, parfaites ou imparfaites, jusqu'à ce qu'il ait complété le nombre qu'il doit à son maître; le reste appartient au nègre, qui les lui vend ordinairement.

Outre le travail et la peine que les nègres ont à détacher les huîtres du fond de la mer, où elles sont quelquefois enfoncées entre les rochers et les pierres, ils ont des dangers à craindre de la part des *taburones* ou *tintoressas*, poissons monstrueux qui dévorent souvent les plongeurs, ou des *mantas*, raies monstrueuses, qui serrent les plongeurs si fortement qu'elles les étouffent, ou bien en se laissant tomber sur eux de toute leur pesanteur, les écrasent au fond de la mer.

Pour se délivrer de ces poissons, le plongeur prend souvent avec lui un couteau pointu, afin de les combattre. Le nègre inspecteur, qui reste dans la chaloupe, apercevant, quand l'eau est claire, quelques-uns de ces poissons, en avertit le plongeur, et va souvent à son secours.

Malgré ces précautions, il y a souvent des nègres qui y perdent la vie, ou qui reviennent avec un bras ou une jambe de moins.

Description des Isles Andaman.

Par M. Collebrooke.

Les îles Andaman, appelées *Mincopie* par les habitans, sont situées dans la partie orientale du golfe de Bengale. La grande Andaman peut avoir quarante-six lieues et demie de long, et six lieues et demie de large; la petite Andaman, la plus méridionale des deux îles, a neuf lieues un quart de long, sur une largeur de cinq lieues et demie : la grande Andaman est entourée d'un grand nombre d'îles plus petites.

Il est vraiment étonnant que des îles occupant une si vaste étendue de mer, et placées sur la route de presque tous les vaisseaux qui font le commerce dans ces parages, soient demeurées si long-temps presque inconnues et pour ainsi dire dans l'état de pure nature. Il n'est pas moins affligeant de voir leurs habitans plongés

encore dans une barbarie et dans une ignorance grossière, tandis que les contrées continentales qui les entourent, ont pris de grands accroissemens tant en population qu'en richesses, et se trouvent depuis long-temps éclairées par les lumières de la civilisation.

L'aspect sauvage de ces îles, le caractère féroce et intraitable de leurs habitans, ont probablement empêché les navigateurs de les fréquenter; et quoiqu'il soit très-probable que nombre de vaisseaux ont dû se briser sur leurs côtes, il n'existe pas d'exemple qu'un équipage se soit sauvé, ou qu'une seule personne, fuyant ces îles, soit venue raconter ses malheurs.

Les côtes de ces îles, et principalement de la grande Andaman, sont hérissées de rochers; seulement en quelques endroits on découvre quelques baies sablonneuses où les bateaux peuvent prendre terre. La fougère épineuse, les palituviers, et une espèce de rotan sauvage, couvrent les rivages intérieurs des baies et des criques, tandis que les parties centrales se revêtent

d'arbres aussi grands que diversifiés ; mais qui ont cependant un aspect sombre et mélancolique, à cause du grand nombre de plantes grimpantes et parasites, et de bruyères dont ils sont entourés. Ces arbrisseaux, en croissant et en mêlant leurs branchages, forment une forêt impraticable qui s'étend sur tout le pays. Les petites îles ne sont pas moins boisées que les autres : elles renferment toutes quelques élévations ou collines médiocres; mais la grande se fait remarquer par une montagne prodigieuse, à laquelle sa forme a fait donner le nom de *Pic de la selle.* Par un temps serein, il se laisse apercevoir à la distance de vingt-cinq lieues, et il s'élève à près de deux mille quatre cents pieds de hauteur perpendiculaire. On ne remarque dans tout l'archipel aucune rivière considérable; mais de petits ruisseaux descendus des montagnes fournissent aux habitans une eau pure et limpide, et forment dans leur chute une multitude de petites cascades, ombragées par les forêts dont ces hauteurs sont couronnées.

Les forêts immenses qui couvrent ces îles produisent une grande variété d'arbres excellens pour la construction et d'autres usages. Les plus communs sont le *poan*, le *dammer* (arbre qui fournit une résine), et autres arbres à huile; le bois rouge, l'ébénier, le cotonnier, le beddam ou amandier, le *soondry*, le *tchingry* et le bindy, le laurier d'Alexandrie, le peuplier et un arbre qui ressemble beaucoup au bois de férole; des bambous, des *plaas*, qui servent aux habitans à faire des arcs ; le *cáth*, qui fournit la *terra japonica*; le melori, ou arbre à fruit des îles de Nicobar; l'aloès, le rotan, et plusieurs variétés d'arbrisseaux. On y a aussi trouvé un petit nombre d'arbres fruitiers sauvages ; mais un fait remarquable, c'est que le cocotier, si commun dans tous les pays des tropiques, est presque inconnu dans ces îles.

Les seuls quadrupèdes qu'on ait aperçus dans ces îles, sont le sanglier, le singe et le rat ; les quanas et autres reptiles, y sont en grand nombre; parmi ces derniers, les

plus remarquables sont le serpent vert, dont le venin est subtil ; des mille-pieds de dix pouces de long, et des scorpions.

Les forêts sont peuplées d'une multitude d'oiseaux de différentes espèces; les plus communs sont les pigeons, les perroquets, les martin-pêcheurs, les courlieux, les hérons et les chouettes, et pendant la nuit, l'air retentit fréquemment au loin du chant d'une espèce d'oiseau dont la voix ressemble à celle du coucou.

Les insulaires des Andamans sont peut-être le peuple le moins civilisé du globe : de tous les hommes, ce sont peut-être ceux qui se rapprochent le plus de la pure nature; la couleur de leur teint est noir extrêmement foncé; leur stature est petite en général, et leur aspect sauvage et féroce. Leur tête est huileuse comme celle des Africains ; leurs lèvres épaisses, leur nez aplati, leur ventre proéminent; leurs membres sont décharnés et mal formés. Ils vont presque nus; les femmes se contentent d'une espèce de tablier, mais il ne leur sert que comme ornement, et elles

le quittent sans témoigner la moindre honte de paraître dans un état complet de nudité. Les hommes, sont adroits, rusés et vindicatifs; ils expriment fréquemment leur haine contre les étrangers d'un ton farouche et menaçant, ainsi que par des gestes grossiers, et tout dans leur conduite décèle la défiance. D'autres fois ils paraissent doux et dociles, mais toujours la fourberie se laisse reconnaître. Sont-ils convenus d'une entrevue avec quelqu'un? ils reçoivent d'un air reconnaissant les présens qu'on leur fait, puis tout-à-coup ils accablent de flèches leurs bienfaiteurs. Un bateau paraît-il? ils se mettent en embuscade derrière les arbres, puis ils envoient quelqu'un de leur troupe (ordinairement ils choisissent le plus âgé) vers le rivage, pour inviter, par des signes d'amitié, les étrangers à descendre. Si les personnes qui le montent, se rendant à ses signes trompeurs, abordent sans armes, ils fondent aussitôt sur elles et les attaquent. Ils font preuve d'un grand courage dans ces escarmouches, et on les voit souvent se préci-

piter dans la mer pour arrêter le bateau, et tout en nageant lancer des flèches.

Leur manière de vivre est le plus bas degré de la nature humaine, et comme les brutes, ils emploient tout leur temps à chercher leur nourriture. Ils n'ont cependant jamais essayé de cultiver la terre, se contentant, pour leur subsistance, du produit de leurs vols et de leurs assassinats. Tous les matins ils se frottent le corps de boue, ou se roulent comme les buffles dans un bourbier, pour se mettre à l'abri des piqûres des insectes, et ils teignent la laine de leur tête avec de l'ocre rouge et du cinabre. Ainsi parés, ils sortent pour vaquer à leurs différentes occupations : ce sont les femmes qui sont chargées ordinairement de ramasser des vivres. Elles se rendent à cet effet sur les rescifs que le reflux a laissé à découvert, et ramassent des coquillages pendant que les hommes chassent dans les forêts, ou se mettent dans l'eau pour tuer le poisson avec leurs flèches. Leur adresse dans cette manière extraordinaire de pêcher est vraiment mer-

veilleuse : ils savent aussi pendant la nuit attirer le poisson avec des flambeaux; quelquefois, dans leurs excursions au milieu des forêts, un sanglier récompense leur peine, et leur fournit un repas plus abondant. Ils font cuire leurs mets et leur poisson sur une espèce de gril fait de bambous; mais ils n'emploient ni sel ni aucun autre assaisonnement.

Les insulaires des Andamans ont beaucoup de vivacité dans la conversation; ils aiment passionnément les chansons et la danse, et les femmes ne sont point chez eux exclues de ces amusemens. La langue qu'ils parlent est plutôt douce que gutturale; leurs mélodies ne sont autre chose qu'un récitatif ou un chœur qui n'est pas sans agrément. Ils paraissent avoir porté à un haut point de perfection cette danse républicaine, qui fut autrefois en usage en Angleterre, où, dansant à la ronde, chacun donne des coups de pied à son voisin et en reçoit autant. Ils saluent en élevant une jambe, et en touchant avec la main la partie inférieure de la cuisse.

Leurs habitations sont les plus fragiles qu'on puisse imaginer. On peut regarder une hutte de ces insulaires comme le *specimen* le plus imparfait qui soit dans le monde, d'un abri contre les intempéries de l'air. On plante trois ou quatre piquets en terre; ils sont liés les uns aux autres au sommet, en forme de cône, sur lequel des branches et des feuilles d'arbres forment une espèce de toit. Sur l'un des côtés, on laisse une ouverture, qui n'a que la largeur suffisante pour y entrer en rampant; et dans l'intérieur un lit de feuilles séchées est le lieu où ils prennent du repos. On trouve souvent dans ces huttes des défenses de sanglier suspendues au plancher.

Leurs canots ne sont autre chose que des troncs d'arbres creusés au moyen du feu, ou avec des instrumens en pierre, car ils n'ont point de fer, si l'on en excepte cependant les ustensiles de ce métal que leur fournissent les débris de vaisseaux naufragés sur leurs côtes. Ils se servent aussi de radeaux faits de bambous, pour se transporter à travers leur hâvres ou

passer d'une île à l'autre. Les arcs dont ils font usage sont d'une longueur remarquable et d'une forme extraordinaire. Leurs flèches sont garnies d'un os de poisson ou d'une défense de sanglier, quelquefois même d'un seul morceau de bois pointu durci au feu; mais ces armes leur suffisent. Ils se servent aussi d'une espèce de bouclier, et on leur a vu en outre une ou deux autres armes différentes. Quant à leurs ustensiles de pêche et de ménage, on ne connaît presque rien à ce sujet. Leurs filets ne sont propres à prendre que du fretin; une espèce de panier d'osier qu'ils portent sur leur dos, leur sert à transporter les vivres qu'ils se sont procurés.

EXTRAIT

D'UN VOYAGE

DANS LA PARTIE SEPTENTRIONALE

DU BRÉSIL,

Depuis 1809 jusqu'en 1815 ; comprenant les provinces de Fernambuco, Scaza, Paraïba, Maragnan, etc. ; par Henri Coster. Traduit de l'anglais par M. Jay.

Caractère des Brésiliens.

La longueur du Brésil est d'environ cinq cent vingt lieues, et sa largeur de cent quarante. Dans toute cette étendue, une chaîne de montagnes s'élève parallèlement aux côtes, sans être néanmoins continue; de sorte que la mer s'établit dans les intervalles, où elle forme des ports spacieux et bien abrités.

Le caractère d'indolence et de stupidité qui, s'il faut en croire les historiens, était

particulier aux anciens Brésiliens, a passé des indigènes aux colons, et les nouveaux habitans du Brésil ont pris à leurs devanciers leurs mœurs aussi bien que leur sol et leurs mines. Pourtant l'orgueil et l'avarice viennent quelquefois mêler à ces goûts de mollesse leur irritante activité. Il résulte de ce mélange une foule de contrastes : activité dans un genre d'industrie, insouciance pour le reste, dénuement et saletés dans l'intérieur des habitations, splendeur et faste dans les vêtemens, douceur, ou plutôt faiblesse dans le caractère, et cruelle indifférence sur le sort des Indiens.

La nourriture des plus riches colons est simple et frugale : des poules au riz, des légumes au lard, des fruits, des confitures, voilà tout leur luxe de table à peu près. Ce pays a deux ressources inépuisables contre la disette : c'est le *cava*, sorte de pomme-de-terre, et le manioc, qui remplace au besoin le froment. Le bétail y est très-négligé. On ne connaît point les prairies artificielles, les pâturages enclos, ou fourrages mis en réserve pour les temps de

disette, et rien de plus mal entendu que tous les détails de l'économie rurale et domestique.

Depuis l'arrivée du prince régent en 1808, on a commencé à ouvrir des routes, à établir de nouvelles plantations et de nouveaux villages, soit dans l'intérieur du pays, soit sur le bord des fleuves. Depuis quelques années le thé est cultivé à *Rio Janeiro*, par une colonie de Chinois, qu'on a fait venir exprès pour introduire cette importante culture.

Olinda et Fernambuco.

L'auteur partit de Liverpool le 2 novembre 1819, sur le navire *la Lucy*, et après une heureuse traversée de trente-cinq jours, il entra le 7 décembre dans le port de Fernambuco. La côte est basse, et on ne peut l'apercevoir qu'à peu de distance. On distingue alors un peu au nord la colline sur laquelle est située la ville d'Olinda, à quelques lieues au sud le cap de San-Agoostenho; et presque devant soi

la ville de San-Antonio et les bâtimens mouillés sous ses murs, les terres stériles et désertes qui la séparent d'Olinda, qui en est à une lieue, et les bois de cocotiers au nord, aussi loin que la vue peut s'étendre. Au sud de la ville on découvre aussi un grand nombre de cocotiers, de bois et de chaumières éparses. La ville d'Olinda est bâtie sur une colline : sa situation vue du côté de la mer produit le plus agréable effet; ses églises et ses couvens s'élèvent sur les sommets et les flancs de la colline; ses jardins et ses arbres, semés çà et là parmi les maisons, donnent la plus haute idée de son étendue et de sa beauté. L'aspect monotone des sables qui s'étendent à une lieue au sud, est interrompu par les deux forts qu'on y a bâti, et par les navires mouillés dans le port inférieur. Ensuite on trouve la ville de *Récife*; elle s'élève sur un banc de sable très-bas, et paraît sortir des flots; les navires placés au-devant la cachent en partie, et la forte chaîne de rochers qui les sépare de la mer et contre lesquels les vagues se

brisent avec fureur, feraient croire que ces navires sont échoués, d'autant qu'on ne découvre aucune issue, et qu'ils paraissent enfermés de toutes parts. Toutes les maisons sont blanchies à la chaux, et le soleil en les frappant de ses rayons, leur donne un éclat éblouissant.

Ce qui étonna le plus l'auteur, fut de voir des jangadas voguant dans toutes les directions. Ce sont de simples radeaux, formés de six pièces de bois fort longues, liées ou chevillées ensemble; d'une grande voile, d'une pagaie qui sert de gouvernail, d'une quille que l'on fait passer entre les deux bois du centre; d'un siége pour le timonier, et d'un long bâton fourchu, auquel est suspendu le vase qui contient l'eau et les provisions. L'effet que produisent ces radeaux grossiers est d'autant plus singulier, qu'on n'aperçoit, même à peu de distance, que la voile et les deux hommes qui la gouvernent.

La ville de San-Antonio de Récife, communément appelée Fernambuco, quoique ce dernier nom soit, à proprement parler,

celui de la capitainerie, consiste en trois quartiers principaux, joints par deux ponts. Le premier quartier de la ville est composé de maisons bâties en briques, de trois, quatre et cinq étages. La plupart des rues sont étroites ; quelques-unes des plus vieilles maisons des petites rues n'ont qu'un étage, un grand nombre n a que le rez-de-chaussée. Toutes les rues de ce quartier, à l'exception d'une seule, sont pavées. Sur la place se trouve la douane, dans l'un des angles, édifice long, bas et mesquin; le bâtiment d'inspection des sucreries, qui n'a rien de remarquable; une grande église non achevée; un café où les négocians s'assemblent pour leurs affaires, et des maisons particulières. Au nord, est la résidence de l'amiral commandant du port. Le marché au coton, les magasins et les presses sont aussi dans cette partie de la ville (1). On y trouve le palais du gou-

(1) On ne sait peut-être pas que, pour diminuer le volume des balles de coton, afin que les navires puissent en porter une plus grande quantité, on les comprime et on les corde au moyen de machines établies à cet effet.

verneur, la trésorerie; c'est le quartier principal de la ville, et il offre jusqu'à un certain point une apparence de vie et de gaîté.

Un grand nombre des habitans de la ville vont s'établir l'été dans de petites chaumières à Olinda, et sur les bords des rivières, pour jouir d'un air plus pur. La chaleur n'est pourtant pas insupportable : toute l'année la brise de mer se lève vers neuf heures du matin, et dure jusqu'à minuit. Les maisons d'été des plus riches habitans de la ville, sont de petites chaumières très-propres, qui n'ont que le rez-de-chaussée; au-devant et à côté sont des jardins plantés d'orangers, de citronniers, de grenadiers et de plusieurs autres espèces d'arbres à fruit.

Cérémonies de la Semaine-Sainte.

Le Jeudi-Saint, les églises sont éclairées et bien décorées; toute la ville est en mouvement, les femmes de la plus haute classe ne se font aucun scrupule de courir les

rues à pied, ce qui est contraire à leurs usages; plusieurs, habillées en soie et couvertes de chaînes d'or, étalent tout ce qu'elles possèdent de plus beau. Dans quelques églises, le nombre des lumières est prodigieux, et l'on place des glaces derrière les bougies. Le milieu de la nef est complétement ouvert, il n'y a ni bancs, ni distinction de places. La principale chapelle est invariablement dans le bout opposé à la principale entrée; elle sort du corps de l'église, et elle est plus étroite : cette partie, destinée aux prêtres, est protégée par une grille. Les femmes blanches ou de couleur se placent, en entrant, aussi près des grilles qu'elles le peuvent, et s'accroupissent sur le carreau dans le grand espace au centre; les hommes se tiennent debout, de chaque côté de la nef, ou bien ils restent près de l'entrée, derrière les femmes, qui, de quelque rang qu'elles soient, doivent être placées les premières.

Le Vendredi-Saint, les décorations des églises, les vêtemens des femmes, et même les manières des deux sexes, prennent un

aspect de tristesse. Le matin, à l'église du Saint-Sacrement, on représente la descente de croix de notre Sauveur. Un énorme rideau, suspendu au plafond, cache à la vue toute la chapelle principale. Un moine du couvent de Penha, avec une longue barbe, et vêtu d'un habit de gros drap brun-foncé, monte dans la chaire pour improviser un sermon. Après un exorde assez long, dont le sujet a rapport à la fête du jour, il s'écrie: « Le voilà! » Le rideau tombant aussitôt, laisse voir une énorme croix, avec une image en bois, de grandeur naturelle, très-bien sculptée et très-bien peinte, représentant Notre-Seigneur. Tout autour de la croix sont des anges, représentés par de jeunes personnes, toutes fort bien costumées, chacune portant une paire de grandes ailes en gaze. Un homme, la tête couverte d'une perruque, et vêtu d'une robe verte, figure saint Jean, et une femme à genoux au pied de la croix, représente Madeleine. Le moine continue alors, avec beaucoup de véhémence, le récit de la passion, et quelques minutes après il s'écrie : « Voyez, ils le font des-

cendre. » Dans ce moment, quatre hommes, habillés en soldats romains, s'avancent; leur figure est en partie cachée par des crêpes noirs : deux d'entre eux montent sur les échelles placées de chaque côté de la croix; l'un enlève la planche sur laquelle sont écrites les lettres I. N. R. I., ensuite on ôte la couronne d'épines, et l'on pose sur la tête du Christ un linge blanc que l'on presse fortement; peu après on le retire, et on le montre au public teint de sang, et portant l'impression de la couronne; ensuite on arrache avec des tenailles les clous qui attachent les mains : à cet instant toutes les femmes de l'assemblée se frappent la poitrine à coups redoublés. Une longue bande de linge blanc est alors passée sous les bras de la statue; on ôte le clou qui retient les pieds, le corps glisse le long de la croix, et on l'enveloppe dans un drap blanc. Tout cela se fait au commandement du prédicateur.

Le samedi matin, on est étourdi par le bruit des bœufs, des cochons, et par les

cris des nègres esclaves, chargés de paniers de volaille qu'ils viennent vendre.

« Le dimanche de Pâques, dit l'auteur, » je fus invité par un médecin à dîner avec » lui, et à assister au baptême d'un de ses » petits-enfans. La société à table était peu » nombreuse; à quatre heures, nous nous » rendîmes à l'église, où plusieurs per- » sonnes, également invitées, nous atten- » daient. La cérémonie fut célébrée par un » moine : l'assemblée formait un demi- » cercle vers l'autel; chacun portait un » cierge à la main. Après le baptême, nous » retournâmes souper à la maison du doc- » teur. »

Le canton de Sertam; les Pâtres ou les Sertanejos.

Dans l'intérieur des terres, les habitations sont extrêmement rares, et l'on y voyage péniblement, parce qu'on y trouve difficilement de l'eau et des pâturages pour les chevaux : l'auteur pénétra cependant

jusqu'au district de *Sertam*, à peu près à deux cents milles de la côte; il trouva de temps en temps des fermes où l'on élevait du bétail. A chaque ferme à bétail est jointe une maison, résidence du propriétaire ou du pâtre; quelques habitations plus petites sont éparses dans la plaine, à laquelle sa sécheresse et son aridité donnent l'aspect d'un vrai désert. Ces pauvres habitans sont quelquefois pillés de la manière la plus odieuse par les voyageurs, qui disposent de leurs cabanes, mangent leurs volailles et partent sans les payer. Néanmoins, lorsqu'on pense qu'il n'existe aucune loi dans ces contrées, on s'étonne qu'il ne s'y commette pas de plus grands crimes. Il est vrai que chaque propriétaire sent qu'il est exposé à la chance commune; il sait qu'en s'éloignant de sa demeure, il laisse également sans défense sa maison et sa famille. Quoi qu'il en soit, les personnes et les propriétés de ces malheureux sont absolument à la merci des voyageurs; car si on les tuait, et que leur hutte vînt à tomber en ruines, les gens des environs suppose-

raient qu'ainsi que beaucoup d'autres, ils ont quitté leur demeure; aucune recherche ne serait faite pour découvrir leur sort. C'est une conséquence du penchant naturel de ces hommes à errer d'un lieu à un autre; en général, il n'y a ni aisance ni sécurité qui puissent les fixer : aussi voit-on fréquemment des cabanes désertes.

Dans ce pays où les habitations sont si éloignées les unes des autres, il existe un singulier usage : certains prêtres obtiennent une licence de l'évêque de Fernambuco, et parcourent ces contrées avec un petit autel fait exprès, qu'ils mettent sur le bât d'un cheval. Ils ont avec eux tout ce qu'il faut pour le service divin; le cheval est conduit par un garçon qui sert la messe. Le prêtre est monté sur un autre cheval, qui porte son modeste porte-manteau. Les ecclésiastiques qui voyagent ainsi ramassent, dans le cours d'une année, cent cinquante ou deux cents livres sterl., revenu considérable au Brésil; mais péniblement gagné, si l'on considère les souffrances et les privations qu'ils ont à supporter. Ils

s'arrêtent et dressent leur autel partout où il y a un nombre suffisant de personnes qui consentent à payer pour entendre la messe. Ils la disent quelquefois pour trois ou quatre schellings; mais lorsqu'un homme riche a envie d'avoir un prêtre, ou qu'il est très-dévot, il donne deux ou trois livres sterlings; on donne parfois un, deux ou trois bœufs, ou bien un même nombre de chevaux. Si cet usage n'existait pas, tout exercice du culte serait interdit aux habitans de beaucoup de districts, ou bien ils ne pourraient assister au service divin qu'une ou deux fois par an; car il y a des cantons qui sont à vingt ou trente lieues d'une église. Ces prêtres font les baptêmes et les mariages; ce qui prévient l'oubli total des règles établies dans les sociétés civilisées.

Un pâtre de Sertam se détourna de son chemin pour indiquer un puits à l'auteur; voici le portrait qu'en fait ce dernier, en assurant qu'il peut être regardé comme celui de tout Sertanejos en voyage. Il montait un cheval à tous crins; sa selle était un peu

élevée devant et derrière; le mors et les étriers étaient de fer rouillé, deux courroies étroites lui servaient de bride. Son costume consistait en un grand pantalon de cuir tanné, mais non apprêté, d'une couleur brune, et attaché autour du corps; sous ce pantalon il portait des caleçons de coton; il avait ensuite sur la poitrine une peau de chèvre, et par-dessus tout cela une espèce de manteau de cuir, qui se jette ordinairement sur une épaule. Son chapeau était aussi en cuir, avec une forme basse et de petits bords : il avait aux pieds des pantoufles; des éperons étaient fixés à ses talons nus, par des courroies qui, en passant par-dessous le pied, retenaient aussi les pantoufles. Il avait à la main droite un fouet, à son côté une épée suspendue à un baudrier passé par-dessus son épaule, un couteau à la ceinture, et une pipe courte et sale à la bouche. Sur le derrière de la selle était attachée une pièce d'étoffe rouge, roulée en forme de manteau, qui d'ordinaire contient un hamac, et du linge pour changer une fois, c'est-à-dire, une chemise, une paire de ca-

leçons, et quelquefois un pantalon de nankin. Dans les *boroacas*, espèces de paniers qui pendent à la selle, un Sertanejos met ordinairement, d'un côté, de la farine et de la viande fumée; de l'autre, un briquet, une pierre à feu (les feuilles sèches servent d'amadou), du tabac et une pipe de rechange. A tout cet équipage, le Sertanejos ajoute quelquefois un long pistolet, qui passe en partie par-dessous la cuisse gauche. Le teint du Sertanejos est très-brun; la couleur même de l'homme qui naît blanc devient bientôt aussi tannée que l'habit qu'il porte.

Manière adroite de prendre les bœufs sauvages dans le Sertam.

L'homme chargé de cette opération monte à cheval, et, armé d'une longue perche, au bout de laquelle est un aiguillon, il poursuit l'animal qu'il veut terrasser, jusqu'à ce qu'il le joigne; alors il lui perce le flanc entre les côtes et la hanche; et s'il frappe le bœuf juste à l'instant

où il lève les pieds de derrière, il le jette par terre avec tant de force, que souvent il le fait rouler sur le dos. Pendant que l'auteur était chez le commandant, quelques bœufs sauvages passèrent et repassèrent dans un champ de maïs voisin de la maison : un des fils du propriétaire ne put souffrir ces visites importunes; il monta sur un des chevaux de son père, il saisit une des perches en question, et partit à poil, en chemise et en pantalon, pour attaquer ces animaux. Il commença par les chasser du champ de maïs, puis il les poursuivit, et en atteignit un de sa lance au moment favorable : il le jeta par terre; mais avant qu'il pût tourner la bride, un autre bœuf l'attaqua par derrière, et enfonça ses cornes dans la cuisse du cheval. Le jeune homme avait heureusement eu la précaution de brider son cheval; s'il l'eût monté à la longe seulement, il aurait probablement couru plus de danger. Un de ses frères vint à son secours et parvint à le dégager. La facilité avec laquelle l'animal avait été renversé prouve qu'il faut

plus d'adresse et d'habitude que de force dans cet exercice.

La ville de Seara, et les Indiens.

Le voyageur, en poursuivant sa marche, arriva dans la capitainerie de Seara.

La ville de Seara est bâtie au milieu des sables, en forme de carré, avec quatre rues partant de la place. Les maisons n'ont que le rez-de-chaussée, les rues ne sont pas pavées; mais quelques maisons ont sur le devant des trottoirs de brique.

Dans le voisinage de Seara se trouvent Aronzas et Masangana, villages indiens : ils contiennent chacun environ trois cents habitans.

Il y a dans chaque village un magistrat directeur, qui exerce une grande autorité sur les personnes de la juridiction. Un propriétaire a-t-il besoin d'ouvriers, il s'adresse au directeur : celui-ci règle le prix du travail de la journée, et commande à un chef indien de prendre avec lui un certain nombre d'hommes, et de se rendre au domaine

où leur travail est nécessaire. Les ouvriers reçoivent eux-mêmes leur salaire, et le dépensent comme il leur plaît; toutefois, ces marchés sont faits au-dessous du prix courant. Il y a dans chaque village deux juges ordinaires, en fonctions pour un an: l'un est un blanc, l'autre un Indien; mais, par le fait, le premier a toute l'autorité.

Les Indiens sont, en général, paisibles et exempts de méchanceté : ils ne sont pas fort attachés à leurs maîtres; mais lorsqu'ils désertent ils ne leur causent aucun dommage. La vie qu'ils mènent sous les yeux d'un directeur sévère a peu d'attraits pour eux : aussi n'est-il pas étonnant de les voir abandonner leurs villages, et se débarrasser, par la fuite, d'un joug importun. Ils sont d'un caractère si inconstant, que lorsqu'ils se sont soustraits à la domination du directeur, ils ne se fixent jamais nulle part. L'Indien ne sème guère pour lui; quand, par hasard, il a semé, rarement il attend la récolte; il vend son maïs ou son manioc avant qu'ils soient mûrs, et se retire dans quelque autre canton. Ses

plus grands plaisirs sont la chasse et la pêche; un lac ou un ruisseau peuvent seuls le retenir quelque temps. Il possède un caractère indépendant qui lui fait détester tout ce qui tend à le priver de la liberté d'agir comme il lui plaît; il se soumet au directeur, parce qu'il n'a pas le pouvoir de résister. On ne peut déterminer un indien à donner à son maître le titre de *senhor* (seigneur), quoiqu'il soit employé par les blancs entre eux, et par toutes les personnes libres; les nègres sont moins fiers et moins scrupuleux à cet égard. Un Indien se sert des termes d'*awo* ou *patrane* (protecteur ou patron).

Le meurtre est rare parmi les Indiens; ils sont plutôt filous que voleurs. Lorsqu'ils le peuvent, ils mangent immodérément; mais, quand il le faut, ils se contentent de fort peu de nourriture. Ils aiment prodigieusement les liqueurs fortes, et boiraient volontiers jour et nuit, dansant en rond et chantant dans leur langue quelques chansons monotones. Les mulâtres se trouvent supérieurs aux Indiens, et les

nègres créoles les regardent meme avec dédain. *Misérable, gueux comme un Indien*, est un proverbe commun chez les gens de la basse classe du Brésil. Les Indiens sont indifférens sur la conduite de leurs femmes et de leurs filles. Le mensonge est commun chez eux. Ils paraissent dépourvus de toute espèce d'affection, et sont moins soigneux de la vie et du bien-être de leurs enfans que tous les autres habitans du pays. Les femmes néanmoins, chez ces hommes demi-barbares, ne sont point employées à des travaux pénibles : l'homme va chercher l'eau au ruisseau et le bois dans la forêt; il bâtit sa hutte; mais lorsqu'il faut voyager, la femme doit porter ses enfans, les pots, les paniers et les gourdes creusées : le mari prend son sac de peau de chèvre, son hamac roulé sur son dos, son filet, ses armes, et il marche derrière sa famille. Les enfans, le jour même de leur naissance, sont lavés au ruisseau ou au puits le plus voisin. Les hommes et les femmes sont propres, particulièrement sur leurs personnes; mais leurs ma-

nières ne répondent pas à cette propreté : ils ne dédaignent aucune nourriture, et mangent presque tous leurs alimens sans préparation ; les rats, les souris, les serpens, les alligators, tout leur est bon.

Les Indiens ont un talent tout particulier pour tracer leur route à travers un bois, et se rendre à un but désigné sans le secours d'aucun sentier ni marque apparente : ils découvrent la trace des pas sur les feuilles mortes tombées sous les arbres. Les messagers d'une province à une autre sont presque tous Indiens ; ils ont tellement l'habitude de supporter de grandes fatigues, qu'ils marcheraient des mois entiers sans prendre de repos : leur sac de peau de chèvre sur l'épaule, ils marchent d'un bon pas, sans que rien de ce qui peut embarrasser leur route retarde leur marche. Un cheval peut devancer un de ces hommes les premiers jours ; mais si le voyage se prolonge, l'Indien arrive avant le cavalier. Lorsqu'un criminel échappe aux recherches des officiers de police, pour der-

nière ressource, on envoie des Indiens à sa poursuite.

Les Indiens sont généralement poltrons, inconstans, dépourvus de délicatesse, aussi susceptibles d'oublier les bienfaits que les injures, entêtés, opiniâtres sur des bagatelles, insoucians sur des affaires importantes. Le caractère du nègre est plus prononcé : on peut faire des noirs les plus méchans hommes, et ils sont également capables de grandes et belles actions; l'Indien, sans énergie et sans activité, n'est pas plus apte au bien qu'au mal. Jamais on ne le voit exercer un métier dans les villes; il n'y a pas d'exemple qu'aucun d'eux devienne riche, tandis que des mulâtres et des nègres opulens ne sont pas rares. Les Indiens sont excellens guides et messagers, parce que leur inclination les porte à la vie errante qu'exigent ces deux emplois.

Comme la plupart des habitans primitifs de l'hémisphère occidental, ces Indiens sont de couleur cuivrée: ils sont courts et ramassés; mais leurs membres, quoique gros,

n'ont pas l'apparence de la force, leurs muscles ne sont pas prononcés : ils ont la figure d'une largeur énorme, la bouche grande, les yeux petits et enfoncés, les cheveux noirs, épais et plats; ils n'ont point de moustaches, et la barbe qui garnit leur menton est peu fournie. Les femmes, dans leur jeunesse, ne sont pas dépourvues de charmes; mais elles se flétrissent promptement, et leur taille manque d'élégance.

Quoique le magistrat-directeur puisse user de mauvais traitemens envers les Indiens, cette race n'est pas réduite à l'esclavage : on ne peut obliger l'Indien à travailler contre son gré; il ne peut être vendu. Un Indien confiera quelquefois son enfant en bas-âge à une personne riche, pour qu'on lui enseigne un métier, ou qu'il soit élevé comme serviteur dans la maison; mais aussitôt que l'enfant est en âge de pourvoir à sa subsistance, il devient indépendant, et il quitte la personne aux soins de laquelle il a été remis, si telle est sa volonté.

Deux Indiens se présentèrent un jour à la porte du couvent des Carmes, à Goïana,

et demandèrent à parler au prieur. Ils remirent entre ses mains une bourse remplie de pièces d'or, disant qu'ils l'avaient trouvée sur la route : ils le prièrent de faire dire pour eux un certain nombre de messes, dont il se paierait avec l'argent contenu dans la bourse. Le prieur, admirant leur conduite, demanda à l'un d'eux s'il voulait demeurer avec lui pour le servir; l'Indien y consentit. Le prieur avait l'habitude d'aller souvent chasser chez un de ses amis : peu de temps après avoir pris l'Indien à son service, il partit du couvent pour faire une de ses excursions, et l'emmena avec lui. A moitié chemin, il s'aperçut qu'il avait oublié sa poire à poudre : il donna ses clefs à l'Indien et lui dit d'aller chercher la poudre tandis qu'il allait continuer sa route; mais il l'attendit vainement, et le soir, en rentrant au couvent, il apprit que son domestique était parti. Il courut à sa cellule, se croyant volé, et, à sa grande joie, il vit que l'Indien n'avait soustrait que la poire à poudre, deux piastres, une vieille soutane et une paire de pantalons.

Les Émas (sorte d'autruche).

Les émas que l'on trouve au Brésil sont de couleur grisâtre, et de la hauteur d'un homme à cheval, dont elles ont un peu l'apparence à une distance très-éloignée. Elles devancent les chevaux les plus agiles, et fuient devant eux avec une grande rapidité, agitant leurs ailes, mais ne quittant jamais la terre. Les Sertanejos prétendent que lorsque l'émas est poursuivie, elle *s'éperonne* elle-même pour s'exciter à la course; que les éperons ou pointes osseuses sont sous ses ailes, et qu'en les agitant, ces pointes piquent les flancs. On assure généralement que lorsqu'on prend un émas après une longue chasse, on lui trouve les flancs déchirés et sanglans. Les œufs d'émas sont gros, et quoiqu'ils offrent une nourriture assez grossière, le goût n'en est pas désagréable. Ses plumes sont fort estimées.

Mœurs et usages des Sertanejos.

Les habitans des *fazendas* ou domaines à bétail, diffèrent des peuples qui habitent le pays voisin de la rivière de la Plata. Le Sertanejos se sépare rarement de sa famille, et si on le compare aux premiers, il vit dans un état d'aisance. Les cabanes sont petites et bâties en terre; on les couvre de tuiles lorsqu'on peut s'en procurer, sinon, ce qui est plus général, on emploie les feuilles du carnaûba. Les hamacs tiennent lieu de lits, et très-souvent ils servent aussi de siéges. Dans quelques cabanes, il y a des tables; mais l'usage ordinaire est de s'accroupir sur une natte, où toute la famille forme un cercle autour des gourdes creusées qui servent d'assiettes et de plats: c'est ainsi que les Sertanejos prennent leurs repas. On ne connaît guère dans cette contrée, ni les couteaux, ni les fourchettes, et la basse classe ne s'en sert jamais en mangeant. D'après un usage antique pratiqué dans toutes les parties du Brésil que l'auteur a visitées, on présente aux convives, avant

Sertanejo du Canton de Se



le repas, un bassin, soit d'argent, soit de terre, ou même une moitié de gourde, avec une serviette de batiste garnie de franges, ou un morceau de grosse toile de coton du pays, afin que chacun se lave les mains. La même cérémonie se renouvelle à la fin du repas. Les gourdes sont employées comme ustensiles de ménage : on les coupe en deux et on en ôte la pulpe; on les fait sécher et elles servent ensuite de poterie. Ce sont aussi les mesures usuelles de capacité : leur diamètre varie de deux pouces à un pied, et elles sont ordinairement de forme ovale. La gourde entière est nommée *cabaça*, et *cuia* lorsqu'elle est coupée en deux. C'est une plante rampante, qui croît spontanément en certains cantons, et qu'on sème dans d'autres parmi le manioc.

La conversation des Sertanejos roule ordinairement sur l'état de leur bétail et sur leurs femmes; parfois ils racontent des choses qui se sont passées à Récife ou dans une autre ville; ils discutent aussi sur le mérite des prêtres qui les visitent. Lorsque

les Sertanejos sont chez eux, leur costume se réduit à une chemise et des pantalons. Les femmes ont l'air encore plus négligé que les hommes : leur toilette consiste en une chemise et un jupon court; elles ne mettent point de bas, et souvent point de souliers. Lorsqu'elles quittent la maison, ce qui est très-rare, elles ajoutent à cette toilette une grande pièce de grosse toile de coton des manufactures du pays ou de celles d'Europe, qu'elles jettent sur leur tête et sur leurs épaules. Elles montent très-bien à cheval, et se servent de selles élevées à la portugaise, sur lesquelles elles s'asseyent de côté.

Dans le Sertam, les femmes s'occupent uniquement des détails du ménage (car ce sont les hommes qui vont traire les vaches et les chèvres); elles filent et travaillent à l'aiguille. Jamais une femme libre ne s'occupe au-dehors d'aucun travail, excepté pour aller accidentellement chercher de l'eau et du bois quand son mari est absent. On laisse généralement les enfans tout nus jusqu'à un certain âge. A Récife même, on

voit souvent de petits garçons de six à sept ans courir dans les rues sans aucune espèce de vêtement. Les femmes des Sertanejos paraissent rarement devant les étrangers, et quand elles se trouvent par hasard avec eux, elles ne prennent aucune part à la conversation; elles se tiennent accroupies du côté de la porte qui conduit dans l'intérieur de la maison, et se bornent à écouter. Les mœurs des hommes ne sont pas très-régulières, et ils sont d'une si grande jalousie, qu'elle est presque toujours la cause des meurtres qui se commettent; les Sertanejos sont vindicatifs, et, à défaut de loi, chacun se fait justice par ses propres mains. Le vol est presque inconnu dans le Sertam; la terre, dans les bonnes années, est trop fertile pour que le besoin pousse au larcin, et dans les années de disette, tout le monde souffre également. Les Sertanejos sont courageux, généreux, hospitaliers : ils ne savent pas refuser lorsqu'on leur demande quelque chose; mais si l'on trafique avec eux pour du bétail, leur caractère change; ils cherchent à

tromper, parce qu'ils regardent le succès en affaires comme la preuve d'une habileté dont ils aiment à se glorifier.

L'anecdote suivante offre un trait remarquable de leur caractère : un Sertanejos était venu de l'intérieur avec un grand troupeau de bœufs qu'il était chargé de vendre; il trouva un acquéreur qui s'engagea à le payer au bout de trois mois; le Sertanejos attendit dans la ville le moment de recevoir son paiement, parce qu'il demeurait trop loin pour revenir exprès. Avant l'expiration du terme, l'acquéreur trouva le moyen de faire emprisonner son créancier. Il alla le trouver dans sa prison, et feignant d'être extrêmement affligé de son malheur, il lui proposa d'essayer de le faire relâcher s'il voulait lui permettre de dépenser une partie de ce qu'il lui devait; le Sertanejos y consentit et recouvra bientôt sa liberté. Peu de temps après, il apprit comment l'acheteur s'y était pris pour se dispenser de payer la totalité d'une dette légitime; il fit part de cette aventure aux gens du Sertam qui l'avaient chargé de la vente : il en

reçut pour réponse, que la perte de l'argent était peu de chose; mais qu'il fallait, ou qu'il assassinât l'homme qui l'avait trompé, ou qu'il renonçât à retourner dans le pays, parce qu'il serait lui-même puni si l'outrage restait sans vengeance. Le Sertanejos fit sur-le-champ les préparatifs de son retour : il avait toujours feint une grande reconnaissance envers son débiteur pour le service qu'il lui avait rendu en le faisant sortir de prison, et une ignorance totale de sa coupable conduite. Le jour de son départ, il arrive à cheval, avec deux camarades, à la porte de la maison de l'homme dont il voulait se défaire; il met pied à terre, fait tenir son cheval par un de ses compagnons, et entre. Il s'approche du maître de la maison, et en lui donnant le baiser d'adieu, il lui plonge un couteau dans le flanc; il sort aussitôt, saute promptement sur son cheval, et tous trois s'enfuient au grand galop. Personne n'osa s'opposer à leur fuite, parce qu'ils étaient armés. Quoique cette scène se fût passée dans une grande ville, comme ils trouvèrent au-dehors un nombre considé-

rable de leurs compatriotes qui les attendaient, ils regagnèrent leur pays sans qu'on tentât de les poursuivre. Cet événement est arrivé depuis plusieurs années; néanmoins les parens du mort conservent toujours la résolution de venger ce meurtre sur celui qui l'a commis, s'ils parviennent à l'atteindre. Plusieurs témoins ont attesté à l'auteur la vérité de cette histoire.

La couleur de la peau des Sertanejos varie du blanc au brun-foncé, et ces variétés sont si nombreuses, qu'on voit très-rarement deux personnes exactement de la même couleur. Le Sertanejos est beau, en faisant abstraction de sa couleur : les femmes ont des formes agréables, et le plus grand nombre ont de beaux traits.

Les gens qui résident sur les domaines à bétail et qui en prennent soin, sont appelés *vaqueiros* (vachers). Ils ont une part des veaux et des poulains qu'ils élèvent; et ils ne rendent aucun compte au propriétaire des agneaux, des cochons et des chèvres. Le gros bétail est même compté avec très-peu d'exactitude, de sorte

que ces places sont fort lucratives; mais les devoirs en sont pénibles : ils demandent une extrême activité, beaucoup de courage, et une grande force physique. Quelques propriétaires vivent sur leurs domaines; les autres habitent les villes situées sur la côte, et sont planteurs de cannes à sucre en même temps qu'ils élèvent du bétail.

Rio-Grande, Paraïbé et Scaza, ne contiennent point, à proprement parler, de bétail sauvage. Deux fois par an les pâtres de plusieurs domaines se réunissent pour rassembler les bestiaux. Les vaches sont chassées de toutes parts vers le terrain qui est au-devant de la maison, et là, entourées de plusieurs hommes à cheval, elles sont poussées dans de grands parcs. Alors les hommes mettent pied à terre, et si quelques vaches deviennent inquiètes ou furieuses, comme cela arrive souvent, on leur jette un nœud coulant sur les cornes, afin de les contenir. Ils ont une autre méthode, qui consiste à passer le nœud coulant autour d'une des jambes de derrière de

l'animal, et à faire revenir la corde de manière à entourer son corps, et à pouvoir ainsi le terrasser. On prend ensuite les veaux, et on les marque sur la cuisse droite du signe adopté par le propriétaire. Lorsqu'il s'agit de rassembler les bœufs, l'opération est plus dangereuse, et fréquemment le cavalier est dans la nécessité de frapper quelques-uns de ces animaux d'une longue perche. Lorsque le *vaqueiro* s'approche du bœuf, celui-ci s'enfuit vers le bois le plus proche : on le suit d'aussi près que possible, afin de profiter de l'ouverture qu'il fait en écartant les branches ; quelquefois le bœuf passe sous une grosse branche peu élevée ; le cavalier s'élance dans la même direction, et pour passer, il se penche tellement sur la droite, qu'il peut saisir la sangle de sa main gauche ; en même temps il s'accroche du pied gauche au côté de la selle : dans cette position, traînant presque à terre, et la perche dans la main droite, il suit l'animal sans ralentir l'allure de son cheval, et il se remet en selle dès qu'il a franchi l'obstacle.

Lorsqu'il atteint le bœuf, il le frappe de sa lance dans le flanc, et s'il s'y prend avec adresse, il le renverse. Il descend alors de cheval, il lie ensemble les jambes de l'animal; on lui passe une des jambes de devant par-dessus les cordes, ce qui suffit pour s'assurer de lui. Les hommes qui se livrent à cet exercice reçoivent souvent des blessures, mais il est rare qu'elles soient mortelles.

Lorsqu'on veut dresser un cheval, après l'avoir mis dans un parc, on l'attache à un pieu. Le jour suivant, s'il paraît docile, on place sur son dos une petite selle basse; le cavalier s'élance sur le cheval et le contient par un double licou. L'animal s'enfuit de toute la vitesse de ses jambes; loin de l'en empêcher, on l'excite à courir: néanmoins on ne fait usage du fouet et de l'éperon que lorsqu'il est rétif et qu'il refuse d'avancer. Le cheval ainsi lancé, court jusqu'à ce qu'il soit rendu de fatigue. Le cavalier le ramène alors tout doucement; souvent il ne revient pas au logis le même jour. Le cavalier ne doit pas descendre

avant d'être rendu au lieu d'où il est parti, parce qu'il aurait une peine infinie à remettre son cheval en route. On continue le même manège aussi long-temps que l'animal n'est pas suffisamment dompté. Quelquefois, par un effort violent, le cheval se débarrasse à la fois de l'homme et de la selle, et on est alors long-temps sans le retrouver; toutefois, s'il ne rompt la sangle, il parvient rarement à jeter bas son cavalier, car les Sertanejos sont d'excéllens écuyers.

La nourriture des habitans du Sertam consiste principalement en viandes, qu'ils mangent à leurs trois repas : ils y ajoutent de la farine de manioc, réduite en pâte: quelquefois le riz la remplace. L'espèce de féves, appelées communément *haricots*, forme leur nourriture favorite : on les laisse monter en graine, et on ne les cueille que lorsqu'elles sont tout-à-fait sèches et dures. Les Sertanejos font peu d'usage du maïs : ils servent quelquefois la viande avec du lait caillé. Ils ne connaissent pas l'usage des légumes verts, et ils sourient à l'idée

de manger de la salade. Les fruits sauvages sont très-variés et croissent en abondance; mais ils en cultivent peu, si ce n'est le melon d'eau et le plantain. Le fromage du Sertam est excellent : quelques personnes font du beurre en battant le lait dans une bouteille ordinaire, ce qui n'est jamais qu'une expérience et point une pratique générale. Dans les villes même du Sertam, le beurre d'Irlande est le seul qu'on puisse se procurer.

La province de Maranham et les Indiens sauvages.

L'auteur, de retour à Fernambuco, s'embarqua peu de temps après pour se rendre à Maranham, où il arriva après sept jours d'une heureuse traversée.

La ville de San-Luiz, située sur l'île de Maranham, et capitale de l'*Estado do Maranham*, est la résidence d'un capitaine général. Les maisons sont très-écartées les unes des autres; elles n'ont qu'un seul étage, mais elles sont presque toutes

propres et jolies. Le rez-de-chaussée est destiné au logement des domestiques, ou bien il sert de boutique et de magasin, comme à Fernambuco. Les maîtres habitent l'étage supérieur, dont les fenêtres s'ouvrent au niveau du plancher, et sont ornées de balcons en fer.

L'île de Maranham est peu cultivée, et ne contient pas de plantations considérables; quelques-uns des négocians qui résident à la ville ont des maisons de campagne à une lieue de distance à peu près; le reste des terres est inculte, et cela tient, dit-on, à la mauvaise qualité du sol, qui le rend impropre à l'agriculture. Un sentier traverse l'île, et conduit à une maison située vis-à-vis de l'embouchure de la rivière Itapicura; là se trouve un canot pour transporter les habitans d'une rive à l'autre. Un second sentier pour les chevaux mène au village et à la chapelle de San-Jozé.

La province de Maranham ne peut entrer en comparaison avec celle de Fernambuco. C'est un état encore dans son enfance: on

y voit des Indiens sauvages, et les plantations situées dans l'intérieur sont toujours exposées à leurs attaques.

Lorsque les Indiens sauvages passent du continent dans l'île, ils mettent au pillage les maisons et les jardins dans le voisinage de San-Luiz. Souvent on leur fait des prisonniers, qu'on amène à la ville. On les dépeint comme des êtres effroyables; une chevelure noire et longue couvre leur visage et tombe sur leurs épaules. Ils sont d'une couleur cuivrée plus foncée que celle des Indiens assujétis à la vie domestique.

Les bords de la rivière Itapicura sont sauvages, et il y a un espace incalculable pour de nouveaux colons. Le bétail abonde dans l'état de Maranham, et ces cantons ne sont pas sujets à la sécheresse. Les propriétaires des biens situés dans des districts fort éloignés du gouvernement, sont parfois réfractaires aux lois.

Voici une anecdote que l'on raconta à l'auteur :

« Un esclave mulâtre s'échappa de la

maison de son maître. Au bout de quelques années devenu riche, il acheta une belle habitation couverte de bestiaux. Un jour qu'il rassemblait dans ses parcs un grand nombre de bœufs, et faisait ses dispositions pour les envoyer vendre à différens marchés, un étranger, seul, à cheval, s'approche de lui, et lui demande un entretien particulier. Ils se retirent à quelque distance, et le maître de l'habitation dit à l'étranger : — Je vous remercie de n'avoir pas fait connaître les rapports qui existent entre nous pendant que mes gens étaient présens. — Cet étranger, son ancien maître, réduit à une extrême misère, lui avait rendu cette visite dans l'espoir d'en obtenir quelques faibles secours : il savait bien qu'il ne devait pas songer à le réclamer comme esclave, et qu'il se mettait au pouvoir d'un homme qui aurait pu le faire assassiner sur-le-champ. Celui-ci donna à son maître plusieurs centaines de bœufs et quelques-uns de ses gens pour les conduire au marché, en leur disant qu'il venait d'acquitter une ancienne dette dont

il avait presque perdu le souvenir. Un homme capable d'une pareille action méritait bien la liberté qu'il avait su se procurer. »

L'Arbre à savon.

Le *sabociro*, ou l'arbre à savon, croît à quelque distance de la côte. C'est un grand arbrisseau qui pousse de nombreuses branches dans toutes les directions. Lorsqu'il est en pleine croissance, il ressemble beaucoup à ces arbres d'allées qu'on a taillés; et ce qui ajoute à la ressemblance, c'est que les feuilles sont très-petites et peu écartées les unes des autres. La capsule qui renferme la semence est à peu près de la grosseur d'une petite prune. Lorsqu'on la met dans l'eau et qu'on la frotte avec force, elle produit le même effet que le savon, et a la même propriété pour nettoyer le linge.

Les Fourmis rouges.

Dans plusieurs cantons du Brésil, on est infesté d'insectes, particulièrement de fourmis d'un rouge-brun : leur longueur

varie d'un quart de pouce à un pouce entier. Leur morsure est très-douloureuse; elles se cramponnent quelquefois si fortement avec leurs antennes, qu'elles en laissent les pointes dans la blessure qu'elles ont faite. Les fourmis rouges se nourrissent entièrement de végétaux. Elles se fraient souvent un chemin entre les briques qui pavent les maisons, et vont piller la farine ou les grains de maïs qu'on a laissés sur le carreau. Elles arrivent quelquefois en si grand nombre, qu'elles couvrent entièrement une partie du mur de la chambre ou du carreau : on ne parvient à se débarrasser de cet incommode ennemi qu'en allumant un grand feu sur le terrain qu'il envahit.

Les Serpens.

L'île d'Itamaraca est, dit-on, moins infestée de serpens que la terre ferme; néanmoins on y trouve encore beaucoup de ces reptiles, que l'on regarde généralement comme dangereux. Pendant le séjour de l'auteur à Amparo, on tua un serpent à

sonnette, et on lui fit voir un serpent antilope, gros comme le bras et long d'environ sept pieds. Le nom du serpent antilope vient du ravage qu'il fait parmi ces animaux : il guette souvent les antilopes et les autres animaux de la même grosseur ; il entortille sa queue autour d'un arbre, et attend patiemment que sa proie se trouve à sa portée ; alors il s'élance sur le malheureux animal, l'entoure de ses replis, et l'enchaîne ainsi à l'arbre. Il enlace quelquefois les hommes ; mais si l'on porte un couteau et qu'on ait la présence d'esprit de s'en servir, il est possible d'échapper, mais rarement sans quelques blessures. L'opinion générale, dans le pays, est que l'homme mordu par un de ces serpens n'a plus rien à craindre de la morsure de quelque autre serpent que ce soit.

Le serpent à corail, qu'on trouve aussi au Brésil, est un très-beau reptile : il a environ deux pieds de long, il est gros comme le pouce, et marqué de bandes transversales blanches, noires et rouges.

Le Cocotier.

Le cocotier se plaît dans les terres sablonneuses, qui ne seraient d'aucune valeur si on ne l'y plantait; mais le produit de ces beaux arbres donne du prix à une mauvaise terre, et ils assurent à leurs propriétaires un revenu fixe, sans occasionner beaucoup de soins. Il n'y a peut-être pas d'arbre de la dimension du cocotier qui devienne productif en aussi peu de temps; il produit du fruit au bout de cinq ou de sept ans. C'est un arbre précieux, et dont chaque partie s'emploie à quelque chose d'utile. Les Brésiliens disent que le cocotier leur procure de l'ombre et de la nourriture : de son tronc et de ses feuilles ils bâtissent des huttes, de ses racines fibreuses ils tressent des paniers, et ils font des cordes avec les filamens de la première enveloppe de la noix. Ce fruit leur fournit nourriture et boisson : on en obtient une huile excellente en épurant le jus qu'on exprime de sa pulpe; la noix sert d'aliment à toutes les classes du peuple, et c'est un

des principaux articles du commerce intérieur. Lorsqu'on établit une plantation de cocotiers, les noix de cocos que l'on prend pour graines sont enterrées à environ un pied de profondeur, et on en forme des rangs serrés entre eux, pour la plus grande commodité de l'arrosement: on les plante souvent aussi le long des murs des maisons, afin que l'eau qui tombe des toits les arrose; cela suffit ordinairement, et le propriétaire se trouve soulagé d'un grand travail. Cinq mois après, les pousses commencent à percer la terre, et un an après en avoir mis les noix en terre, les jeunes arbres peuvent être transplantés. On les plante alors, à la distance de huit ou dix pas les uns des autres, dans la terre qu'on a défrichée pour les recevoir; aussitôt qu'ils ont pris racine, et il en est peu qui périssent, on est presque dispensé de toute culture ultérieure.

Le Bois du Brésil.

L'arbre qui fournit cette belle teinture rouge si estimée en Europe, est regardé

comme une production particulière du pays auquel il a donné son nom. On n'en fait point de plantation : aussi est-il rare d'en trouver près de la côte, et ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on le fait venir de l'intérieur, parce que la pesanteur de ce bois rend le transport difficile à dos de cheval, seul moyen cependant de l'amener à Fernambuco et à Récife. Cet arbre ne s'élève qu'à une médiocre hauteur; à peu de distance de terre, un grand nombre de branches s'étendent en tous sens très-irrégulièrement; ce qui ne lui donne pas un aspect agréable. Il faut avoir de l'habitude pour reconnaître cet arbre, parce que c'est le cœur seul qui est précieux : les couches extérieures du bois ne présentent rien de particulier; les feuilles sont petites et ne garnissent pas les branches.

Population du Brésil.

La population libre du Brésil se compose aujourd'hui des Européens, des Brésiliens, c'est-à-dire, des blancs nés au

Brésil; des mulâtres, ou race mêlée des blancs et des nègres; des *Mamalucos*, ou race mêlée des blancs et des Indiens, dans toutes ses variétés; des Indiens civilisés, qu'on nomme généralement *Cabortos;* de ceux qui mènent encore une vie sauvage, et qu'on appèlle *Tapuyas;* des nègres nés au Brésil et d'Africains affranchis; enfin, des *Mestizoz*, ou race mêlée des Indiens et des nègres.

Les différentes classes se distinguent par le caractère comme par la couleur. Les Européens qui n'occupent point d'emplois ou qui ne sont pas militaires, sont, généralement parlant, des aventuriers arrivés dans le pays avec peu ou point de fortune. Ils commencent par exercer quelques professions; ils parviennent souvent à faire fortune, et finissent leurs jours dans l'opulence. Ils méprisent les Brésiliens, ou plutôt ils se regardent comme fort supérieurs à eux.

Le Brésilien riche, qui descend des premiers concessionnaires, ou dont les ancêtres ont obtenu quelques distinctions,

a de lui-même une haute idée, qui parfois le rend ridicule, mais qui, le plus souvent, lui inspire des sentimens généreux, de belles actions et une conduite honorable. S'il a été bien élevé, un jeune Brésilien déploie un caractère digne d'éloges à beaucoup d'égards. Entouré d'une foule de parens, d'un grand nombre de personnes subordonnées, habitant d'un pays vaste et à demi civilisé, il montre une grande indépendance de langage et de conduite, modérée toutefois par l'esprit de soumission qu'on lui a inculqué pendant le cours de son éducation.

Les femmes ont, en général, moins d'humanité pour leurs esclaves que les hommes; cela vient probablement de l'état d'ignorance dans lequel on les élève : elles ne reçoivent presque aucune éducation, et n'ont pas l'avantage de pouvoir s'instruire en communiquant avec des personnes étrangères à leur manière de vivre, ni d'acquérir de nouvelles idées dans la conversation générale. Elles naissent, sont élevées, et continuent de vivre entourées

d'esclaves, sans éprouver la moindre contradiction; elles conçoivent une opinion exaltée de leur supériorité sur les autres créatures humaines, et ne pensent jamais qu'elles puissent avoir tort. Si on les instruisait, si on leur apprenait à traiter leurs semblables comme des êtres doués de sentiment et de raison, elles ne seraient, sous aucun rapport, inférieures aux hommes. La faute n'en est pas à leur sexe, mais à l'état des mœurs : à peine un enfant est-il sorti du berceau, qu'on lui donne pour camarade, ou plutôt pour jouet, un esclave de son sexe, et à peu près de son âge : ils grandissent ensemble, et l'esclave devient l'objet sur lequel l'enfant exerce tous ses caprices; on l'emploie à tout, et il encourt toujours le blâme et la punition de tout ce qui a été fait de mal; enfin, la tendresse ridicule des parens encourage l'insupportable despotisme de leurs enfans. Dans le cours de la vie, ces premières impressions s'effacent chez les hommes, parce que le commerce du monde les plie et les réprime; mais les filles ne quittent pas la mai-

son paternelle, et n'ont aucune occasion de perdre leurs mauvaises habitudes.

Les Nègres créoles.

La race du nègre créole, rejeton originaire d'Afrique, a été transplantée, cultivée et beaucoup améliorée dans cette partie du Nouveau-Monde. La race des nègres créoles ne tient à aucune autre; elle est pure, et cette circonstance seule suffirait pour entretenir l'union qu'on remarque entre eux. Les mulâtres et autres races mêlées cherchent à se rapprocher des blancs et à établir entre eux des relations de parenté; le *mestizo* lui-même cherche à passer pour mulâtre, et à persuader aux autres, ainsi qu'à lui-même, qu'une certaine portion de sang européen coule dans ses veines, quoiqu'il ne puisse se dissimuler son origine nègre et indienne. Ceux-là seuls qui ne peuvent prétendre à aucun mélange de sang s'appellent nègres, et l'impossibilité d'être pris pour des membres d'une autre race, forme entre eux des liens

réciproques très-forts. Ce sont des hommes bien faits, braves, vigoureux, soumis, qui obéissent aux blancs et cherchent à leur plaire; mais ils sont faciles à irriter, et la moindre allusion à leur couleur ne manque jamais d'exciter leur colère. On les distingue de leurs frères esclaves à cause de leur condition d'hommes libres, qui les rend supérieurs à eux.

Les nègres créoles de Récife sont, généralement, des artisans de toutes les professions; ils ne sont point encore parvenus aux rangs élevés de bourgeois, de planteurs et de négocians. Quelques-uns d'entre eux ont amassé beaucoup d'argent et ont acheté des esclaves, auxquels ils ont enseigné leur métier, et qu'ils font travailler. Ces esclaves rapportent de grands bénéfices à leurs maîtres; car la main-d'œuvre est fort chère; et les ouvrages qui demandent une certaine adresse sont infiniment plus payés que les autres. Le meilleur peintre d'église, à Fernambuco, lors du séjour de l'auteur, était un noir d'assez bonne mine, qui avait tout-à-fait l'air d'un homme

important, sans paraître néanmoins trop vain de ses avantages.

Les Esclaves.

La vie des esclaves, au Brésil, est moins dure et moins pénible que celle de ces êtres dégradés qui traînent une misérable existence sous le joug des autres nations : l'esclave brésilien est instruit dans la religion de son maître, et on lui permet d'espérer son affranchissement de ses propres efforts.

L'esclavage des Indiens est aboli au Brésil depuis longues années ; tous les individus aujourd'hui esclaves dans ce pays sont des Africains. Ils jouissent de beaucoup d'avantages dont leurs frères sont privés dans les colonies anglaises ; les nombreuses fêtes dont la religion catholique prescrit l'observation donnent à l'esclave grand nombre de jours pour se reposer ou pour travailler à son profit, et peu de maîtres empêchent leurs esclaves de disposer de ces jours comme ils le jugent à propos. Ce

temps donne à l'esclave qui en a le désir, les moyens d'amasser quelque argent. A la vérité, cet argent devrait appartenir au maître, d'après le terme de la loi, qui déclare un esclave inhabile à posséder rien en propre; mais il n'y a pas d'exemple qu'un propriétaire ait jamais voulu priver son esclave de ce salaire péniblement gagné. Un esclave peut obliger son maître à l'affranchir, en lui donnant la somme qu'il a coûté, ou le prix auquel il pourrait le vendre, si ce prix est plus fort que celui primitivement payé. Ce réglement, comme tous ceux faits en faveur des esclaves, s'élude facilement. Si le maître refuse d'affranchir un bon esclave, celui-ci n'appelle point de cette décision, parce que, d'après la législation du pays, il lui est presque impossible d'obtenir une audience : d'ailleurs, il se soumet à l'injustice de son maître, dans la crainte, s'il ne réussissait pas à se faire affranchir, d'être puni avec sévérité, et d'éprouver un sort plus misérable que celui qu'il subissait auparavant.

Un grand nombre d'esclaves deviennent

libres à la mort de leurs maîtres, et il se trouve aussi des personnes riches qui en affranchissent quelques-uns.

Lorsqu'une cargaison de nègres arrive à Récife, les réglemens du port veulent que tous les hommes soient débarqués et conduits à Saint-Amaro, lieu situé en bon air et suffisamment éloigné de la ville, pour prévenir les effets de toute maladie contagieuse, s'il en existait parmi les nègres importés; mais cet excellent réglement n'est pas suivi : on laisse les esclaves dans les rues devant la porte de leurs maîtres, sans égard pour la décence, l'humanité, et la salubrité de la ville.

Dans le jour, les rues de Récife sont en partie bordées de ces misérables créatures, couchées ou assises pêle-mêle le long des maisons, jusqu'au nombre de deux ou trois cents. Les hommes portent autour du corps une petite pièce d'étoffe bleue, qu'ils passent entre leurs cuisses et qu'ils attachent par derrière; les femmes ont un morceau d'étoffe plus grand, qu'elles portent en manière de jupon; quelquefois on

Esclaves au moment d'être vendus.

leur en donne un second pour se couvrir la partie supérieure du corps. La puanteur qu'exhalent ces groupes d'hommes et de femmes est presque insupportable pour celui qui n'y est pas accoutumé, et leur aspect est horrible au-delà de toute expression : ils ne paraissent néanmoins rien sentir de leur position, sinon qu'elle est incommode. Leur nourriture se compose de viande salée, de farine de manioc, de haricots, et parfois de quelques bananes. On fait cuire les vivres de la journée au milieu de la rue, dans un énorme chaudron. Le soir, on pousse les esclaves dans un ou deux magasins; on les compte à mesure qu'ils passent, on les enferme, et le lendemain, au point du jour, on leur ouvre la porte. Le désir qu'ont ces malheureux de sortir de cet état d'inaction et de mal-aise, se manifeste aussitôt qu'il se présente un acheteur : ils se lèvent spontanément pour être mis en rangs, regardés et tâtés comme des bestiaux; et quand le sort est tombé sur un, il donne des signes de joie. L'auteur prétend qu'il a souvent vu acheter

des nègres, et qu'il n'a jamais remarqué qu'ils témoignassent aucun chagrin en se séparant les uns des autres. Peut-être une résignation absolue et un désespoir muet les rendent indifférens à leur destinée : d'ailleurs, il arrive rarement qu'une famille entière soit amenée au Brésil, et la séparation des parens et des amis a lieu en Afrique.

La terrible maladie à laquelle les nègres sont plus particulièrement sujets que les autres hommes, porte au Brésil le nom de *bobas*. Rien de plus dégoûtant que l'aspect des malheureux affligés de ce mal : leurs corps se couvrent de larges ulcères, et ils deviennent semblables à des squelettes : ils restent ordinairement perclus pendant un certain temps. La facilité avec laquelle cette maladie se communique, augmente encore la triste position du malade, parce qu'on prend toutes les précautions possibles pour l'isoler des autres esclaves. Les adultes qui en échappent jouissent rarement d'une aussi parfaite santé qu'auparavant. Les nègres prétendent que

cette maladie se fixe dans les os. Tout changement de température cause des douleurs à ceux qui en ont été attaqués, même lorsqu'on les croit entièrement rétablis, et quelquefois ils perdent momentanément l'usage d'un membre. On doit observer un régime sévère plusieurs mois après que la maladie a disparu, pour prévenir une rechute; et souvent un excès fait plusieurs années après, cause de vives douleurs dans les articulations.

Cet horrible mal se prend si l'on habite la même chambre qu'une personne qui en est atteinte, et par une espèce d'inoculation fort singulière. Elle s'opère par une petite mouche dont il est presque impossible de se préserver. Le matin, de bonne heure, il paraît un nombre infini de ces insectes, ils sont moins nombreux quand le soleil a de la force; si l'un d'eux, après avoir touché quelqu'un infecté des *bobus*, s'attache au coin de l'œil, sur la bouche, ou sur la plus petite écorchure qu'une personne ait à la peau, cela suffit pour inoculer la maladie. On ne peut avoir les

bobas qu'une fois : les cicatrices que ce mal laisse sur la peau des nègres, leur donne le plus affreux aspect, parce que les plaies pénètrent assez pour changer la couleur de leur peau, et elle devient d'un blanc sale et dégoûtant.

EXTRAIT

D'UN VOYAGE

DE BUÉNOS-AYRES A St.-IAGO DE CHILI;

Fait en 1817 par M. Provost, Juge aux États-Unis, et leur commissaire dans l'Amérique méridionale. Traduit de l'anglais.

Les Créoles.

Les créoles, d'un caractère doux, aimable et gai, se réunissent fréquemment les uns chez les autres pour passer la soirée à jouer aux cartes, à faire de la musique et à danser. Doués d'un esprit vif et d'une imagination ardente, mais n'ayant autour d'eux aucun objet digne de les émouvoir ou de les intéresser, les créoles sont tous joueurs : les femmes ont en général de jolis yeux noirs, une physionomie expressive; elles sont spirituelles, animées du

désir de s'instruire, et elles soutiennent la conversation avec un agrément infini. Il règne dans leurs assemblées, qu'elles nomment *tertulias*, un air de gaîté et d'enjouement qui les rend extrêmement agréables; elles se mettent avec beaucoup d'élégance, et suivent les modes françaises.

On célèbre le carnaval par les mêmes divertissemens qu'en Espagne, et dans la salle de spectacle, qui est petite et mal construite, on s'inonde mutuellement de flots d'eau de senteur; les rues sont bordées de dames, les unes aux portes et aux fenêtres, les autres sur les toits plats, toutes armées de cuvettes pleines d'eau, ou de boules en cire remplies d'eau parfumée.

L'amphithéâtre des taureaux est d'une magnificence frappante. C'est une vaste enceinte circulaire, entourée de siéges qui s'élèvent les uns au-dessus des autres. Ces siéges sont surmontés d'un rang de loges, destinées aux personnes de haut rang. Un détachement de soldats d'une très-bonne tenue entoure le cabildo; un corps de mu-

sique militaire est placé en avant. Les fréquentes représentations de ce spectacle sanguinaire, familiarisent le peuple avec la vue du carnage.

La condition du peuple est généralement heureuse; le prix du travail est très-haut dans la capitale, et les propriétés sont très-divisées dans la campagne. La classe laborieuse est composée, soit de petits propriétaires, soit de fermiers, qui tiennent les terres à des conditions douces et à un prix modéré.

Rives du Rio-de-la-Plata.

Le pays qui s'étend le long des bords du fleuve de la Plata, offre une plaine ondulée, variée, et généralement bien cultivée, notamment au village de San-Isidro: les habitans de Buénos-Ayres y possèdent des métairies où ils vont passer l'été. Le village de la Conchas, à quelques milles au-dessus de San-Isidro, est bâti si près du fleuve, qu'à l'époque de la crue des eaux les habitans se rendent visite en pi-

rogues. Dans une promenade qu'y fit l'auteur à cheval, il fut témoin d'une singulière manière de pêcher. Les pêcheurs à cheval font aller leur monture à la nage à une distance considérable; les uns placent le filet, et en tiennent une partie au-dessus de l'eau, tandis que les autres retournant vers le rivage, avec les extrémités attachées à la selle de leur cheval, les tirent à terre. Par ce moyen, ils prennent en une fois une quantité prodigieuse de poisson.

En franchissant la chaîne de collines basses qui sont sur les bords du fleuve, l'œil se promène sur une plaine immense, parsemée d'habitations et d'enclos isolés, entourés de cactus cylindrique, qui atteint à une hauteur considérable. Les pêchers sont à peu près le seul arbre que l'on y rencontre : l'on en cultive des vergers entiers pour bois de chauffage. On les plante très-serrés et on les tient très-bas. Ils résistent très-bien aux vents violens qui balaient ces plaines, et arrachent les grands arbres lorsqu'ils ne sont pas protégés par

des bâtimens. Les plaines incultes des environs sont couvertes d'artichaux sauvages, qui croissent très-haut, et deviennent si forts et si gros, qu'on en coupe les tiges pour chauffer les fours des boulangers. Le sol offre généralement une terre végétale noire, très-fertile; malgré l'état imparfait de l'agriculture, les récoltes de froment rendent trente à quarante grains pour un. On brise la terre avec une charrue de bois faite très-grossièrement, on y sème le grain, et puis on la herse avec une peau de bœuf remplie de pierres, après quoi on ne s'en occupe plus jusqu'à la moisson.

Le peuple préfère le maïs à toute autre espèce de grain. On pile les épis dans un mortier, et on les fait ensuite bouillir dans du lait, jusqu'à ce que le tout soit bien épaissi.

Plaines des Pampas, et bétail.

Quand on est à peu près à dix lieues de Buénos-Ayres, dans l'intérieur du conti-

nent, l'œil cherche en vain un objet sur lequel il puisse se reposer. La plaine unie, sans aucune interruption, forme, comme la mer, un horizon parfait; et, lorsque l'herbe est desséchée par la chaleur excessive de l'été, elle présente une perspective triste; c'est l'image de la désolation. Durant la saison des pluies, cette plaine se couvre d'une jolie espèce de trèfle, dont la fleur est d'un blanc-jaunâtre. D'innombrables troupeaux de bœufs errent dans ces plaines: ils ne sont pas sauvages, comme on l'a supposé à tort; ils sont au contraire gardés et surveillés avec un soin extrême. Chaque propriétaire tient son bétail dans les limites de sa propriété, qui sont marquées par des bornes. A certaines époques de l'année, généralement en automne, on va chercher le bétail, et l'on marque les veaux qu'il est défendu de tuer, sous peine d'une très-forte amende. Pour prendre les bœufs, on se sert du lacet; chaque paysan en est muni, et le tient attaché à la selle de son cheval : il consiste en une longue courroie avec un anneau de fer à l'extré-

mité, ce qui sert à former un nœud coulant. Les paysans s'en servent avec beaucoup de dextérité, et tout en courant au galop, ils lancent, sans jamais manquer leur coup, le nœud coulant autour des cornes ou des jambes de l'animal. Les chevaux sont dressés à cet exercice; et lorsqu'ils sentent que le lacet est fixé, ils s'arrêtent tout-à-coup, puis ils courent de toutes leurs forces dans une direction opposée, de manière à entraver la marche de l'animal le plus vigoureux. Quelquefois les paysans se servent, comme les indiens Pampas, de trois boules de fer d'environ un pouce de diamètre, recouvertes de peau, et attachées à un centre commun par des courroies longues de trois à quatre pieds. Après les avoir fait tourner avec force autour de la tête, on les lance aux jambes de l'animal, autour desquelles elles s'entortillent et l'empêchent de les remuer. Les bergers à cheval forment un cercle autour des taureaux bons à tuer : après avoir séparé et chassé le reste du troupeau, on laisse sortir les premiers de l'enceinte un à un.

Un cavalier poursuit l'animal au grand galop, et, avec un croissant d'acier fixé à l'extrémité d'une longue gaule, il lui coupe les jarrets. Le taureau se débat et tombe; alors le berger en poursuit un autre. Quand la campagne est couverte de taureaux mutilés, on les tue, on les écorche, et on retire le suif. Près du bord du fleuve on fait sécher la viande; mais ordinairement on laisse les carcasses au milieu des champs, où elles servent de pâture aux oiseaux, et à un grand nombre d'animaux dont le naturel est perverti par l'abondance de la nourriture animale et la rareté des végétaux. Toutes les charognes sont principalement dévorées par des troupes de chiens sauvages, qui errent dans la plaine comme les loups dans les pays du nord. On se sert de matières animales pour chauffer toutes sortes de fournaises; les combustibles végétaux et minéraux étant extrêmement rares.

Cuirs.

L'on a depuis peu de temps commencé à saler les cuirs, méthode qui les conserve beaucoup mieux que celle de les faire sécher. Dans ce dernier cas, on étend la peau à deux pieds au-dessus de terre, on la tient assujétie avec des chevilles, et on la laisse dans cet état pendant plusieurs jours exposée, au risque d'être gâtée par la pluie. L'alternative de la chaleur et de l'humidité pourrit le poil et le fait tomber. Les cuirs ne sont plus propres à être livrés au commerce; on ne peut plus les employer qu'à des usages domestiques, que l'on a, au reste, étendus à l'infini : ils servent à faire des chapeaux, à couvrir les maisons, faire des portes, des lits, des chaises, des cordes; ils remplacent les clous. Dans les maisons peu considérables, les chevrons sont liés ensemble avec des courroies; enfin les canots, dans lesquels on passe les ruisseaux rapides, sont en cuir.

Lorsque sur la rive orientale du Rio-de-la-Plata, un voyageur arrive à l'embou-

chure d'une rivière qui n'est pas navigable, on étend à terre un cuir, l'on pose autour de ses bords un lacet solide, on l'y assujétit et on le serre fortement, jusqu'à ce que les côtés se rapprochent, et que le cuir ait à peu près la forme d'une barrique. On le traîne alors sur la plage; le voyageur se place dans l'intérieur, le batelier le pousse à l'eau; il s'y jette lui-même en tenant l'extrémité du lacet dans sa bouche, et il nage ainsi en remorquant ce singulier bateau jusqu'à la rive opposée. Les souliers des paysans sont faits de peaux fraîches, taillées de la forme du pied, et fixées au bout de la cheville avec des courroies : on laisse ces sandales se sécher sur le pied. Enfin les malles, les sacs, et un grand nombre d'autres objets usuels, sont en cuir.

Buénos-Ayres, et départ.

Les principales rues de cette ville sont pavées en pierres, et bordées de trottoirs en briques; celles qui ne le sont pas, surtout celles qui traversent les faubourgs,

deviennent impraticables pendant l'hiver. La rareté des pierres et du bois est cause que, pour les réparer, les habitans jettent les os et les carcasses des animaux dans les trous. On se figure aisément l'effet qui résulte de cet arrangement : ces rues sont si mauvaises, et les bourbiers si profonds, que l'on a une peine extrême à y faire passer les voitures. Quelquefois les chevaux s'enfoncent dans ces cloaques, en essayant de les franchir, et ils y périssent.

L'auteur ayant appris au commencement de novembre, que le passage de la Cordillière des Andes était praticable, se prépara à traverser le continent. Informé que les routes étaient passables jusqu'au pied de la Cordillière, il acheta un carrosse espagnol, et prit un guide pour l'accompagner jusqu'à Mendoça. Le carrosse était grand et lourd, les roues étaient enveloppées de bandes de peaux crues; des courroies s'entrelaçaient du moyeu aux jantes, comme pour former des raies supplémentaires. Les harnais des chevaux étaient de longues courroies qui allaient du train de

la voiture à la sangle de la selle. Chaque cheval avait son postillon; ceux-ci étaient vêtus d'un poncho flottant. (Le poncho est une espèce de manteau très-ample, qui couvre tout le corps. On s'en revêt en passant la tête dans une ouverture pratiquée au milieu de l'étoffe.) Il vient originairement des Indiens. Ils avaient la tête couverte d'un chapeau de paille; les extrémités de plusieurs paires de caleçons leur pendaient au-dessous de la genouillère de la culotte qui reste toujours ouverte. Ils avaient les jambes nues; leurs pieds étaient revêtus de sandales de peaux fraîches, à travers lesquelles passaient leurs orteils pour saisir les petits triangles de bois qui tenaient lieu d'étriers. Ce fut dans cet équipage extraordinaire que l'auteur quitta Buénos-Ayres, accompagné de deux domestiques et de deux dragons, que le directeur suprême lui envoya quelques heures avant son départ, pour lui servir d'escorte jusqu'à San-Iago.

Manière de voyager.

L'auteur, après avoir passé la rivière de Luxau sur un pont de bois, entra dans la vaste Pampas de Buénos-Ayres. Rien de plus lugubre que la vue de ces immenses plaines dans le mois de novembre. On ne découvre pas un arbrisseau, pas une herbe; tout est inculte et nu. Un espace désert s'étend à perte de vue devant le voyageur, et semble s'accroître à mesure que l'on avance. Les chevaux et les bœufs se tiennent debout près des flaques d'eau pour s'y rafraîchir; les bêtes fauves, haletantes de chaleur, se couchent à terre. Le naudu, vulgairement appelé l'*autruche de Magellan*, parcourt seul l'espace, en dévorant des insectes.

La route, à travers ces plaines à perte de vue, est marquée par le passage des charrettes couvertes, qui portent à la capitale les productions des provinces de l'intérieur. Elles marchent en caravane au nombre de quinze à vingt, traînées chacune par trois paires de bœufs attelés à des jougs à la

suite les uns des autres par des courroies. Une longue perche ornée de plumes, est suspendue à la couverture de la charrette, de manière à mettre le conducteur, assis au-dessus de la charge de la voiture, en état d'atteindre le bœuf le plus éloigné. Un aiguillon attaché à la perche pend directement au-dessus de la seconde paire de bœufs, et avec un petit aiguillon qu'il tient à la main pour la paire la plus voisine de la charrette, le conducteur les dirige toutes, et les mène très-adroitement, même à travers les rues de Buénos-Ayres. Les caravanes sont accompagnées d'un troupeau de bœufs, pour changer sur la route ceux qui seraient fatigués, et pour servir à la nourriture des conducteurs; chaque charrette est chargée sur le derrière d'une grande jarre pleine d'eau, et sur la couverture, qui est en peau, de bois de chauffage. On ne l'emploie qu'avec la plus stricte économie. On rencontre souvent des groupes de ces conducteurs, assis autour d'un feu fait avec un peu de bois et les os et la graisse d'un bœuf, dont une portion rôtit

à une broche fichée perpendiculairement en terre. Les charretiers coupent des tranches de viande à mesure qu'elle cuit, et la mangent sans pain ni sel. Ces hommes voyagent principalement la nuit, et parcourent en cinq ou six semaines la distance de Buénos-Ayres à Mendoça, qui est de trois cents lieues. Les principales marchandises que ces charrettes apportent de l'intérieur, sont du vin et de l'eau-de-vie, des fruits secs, des cornes, du suif, des plumes, des cuirs, du quinquina, du cuivre, de l'argent et de l'or. Elles remportent du fer, des toiles et des étoffes, de la quincaillerie et de l'herbe du Paraguay. C'est un petit arbuste qui ressemble un peu au thé : on le trouve sauvage dans la province du Paraguay; on prépare les feuilles en les faisant sécher au feu, et ensuite on les emballe dans des cuirs trempés pour les expédier au loin. La consommation de cette herbe, qui se prend en infusion sous le nom de *maté*, est très-considérable dans l'Amérique méridionale, surtout au Chili

et au Pérou, où elle est en usage dans toutes les classes.

Les relais de poste sont placés à des distances convenables, rarement à plus de huit lieues les uns des autres. Quand l'éloignement est plus grand, on fait marcher avec le voyageur deux à trois attelages de chevaux, pour en changer sur la route. Les maisons de poste sont de petites fermes avec un enclos circulaire où l'on tient les chevaux, et une hutte séparée pour les voyageurs. Celle-ci est composée d'une chambre d'environ douze pieds carrés; l'on y voit deux châlits, consistant en quatre pieux fichés en terre, et sur lesquels est étendu un cuir; une table et deux chaises en cuir; la porte est tout simplement un châssis de bois, sur lequel est cloué un cuir; les murs blanchis sont barbouillés des noms des voyageurs, écrits avec du charbon. On est sûr de trouver dans ces hôtelleries un très-bon repas en viande rôtie; on sert ensuite des pommes de terre, et l'on finit par apporter la soupe.

Ces maisons sont infestées par un insecte, nommé *benchuca*, un peu plus gros qu'une punaise, et beaucoup plus incommode. Il est tout noir, et laisse sur les draps des taches de la couleur de l'encre la plus foncée, que le lavage ne peut faire disparaître.

San-Luiz.

Après dix jours de marche, l'auteur arriva à la Punta-de-san-Luiz, une des plus anciennes villes de la vice-royauté. Quoique ceinte d'un mur en terre, elle est dans un état de décadence qui fait pitié : cependant le pays d'alentour, arrosé par un ruisseau qui prend sa source dans les montagnes voisines, est fertile et assez bien cultivé en prairies artificielles, principalement semées en luzernes. Une chaîne de collines qui se prolonge jusqu'aux montagnes de Cordova, se termine brusquement à une lieue au-dessous de San-Luiz. Au milieu de la ville est une place, de laquelle partent les rues, qui se coupent à angles droits. Les maisons sont basses, bâties en

terre ou en briques séchées au soleil. L'ensemble a un air triste : cependant l'extrême pauvreté est inconnue dans cette ville; les objets de première nécessité y sont abondans et à bon marché : en revanche, les objets de luxe y sont très-chers, à cause du grand éloignement du lieu d'où on les tire. C'est pourquoi des personnes qui, dans d'autres pays, passeraient pour riches, ne sont pas à même de se les procurer. L'auteur vit dans les Pampas le propriétaire d'un terrain d'une lieue carrée, sur lequel il possédait mille têtes de gros bétail, environ six cents chevaux et autant de moutons, qui vivait lui-même dans une hutte, et se contentait des choses de première nécessité.

Mendoça.

Après avoir passé le Mendoça, l'auteur traversa un pays très-bien cultivé en prairies artificielles couvertes de trèfle et de luzerne. Les champs sont clos par des murs, que l'on fait en pétrissant de la terre et de la paille dans des moules larges et hauts

de dix-huit pouces, et longs de quatre pieds. On pousse le moule en avant, à mesure qu'une portion du mur est achevée, et l'on continue ainsi jusqu'à ce que tout l'enclos soit terminé. Quand cet ouvrage a été exposé quelque temps à la chaleur, il durcit, et dure ensuite très-long-temps. Les maisons des champs sont enduites de cette composition : on l'applique même sur les toits; et telle est la sécheresse de l'atmosphère, que ce genre de couverture dure plusieurs années.

La ville de Mendoça est très-agréablement située dans une vaste plaine, qui s'étend jusqu'au pied des Andes. Elle est la capitale de la province de Cuejo.

De même que dans toutes les villes de l'Amérique méridionale, les rues de Mendoça se coupent à angle droit. Les maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée, mais elles sont grandes et bien bâties. L'architecture des édifices publics y est d'un style supérieur à tout ce qu'on voit dans cette partie de l'Amérique, où les églises sont surchargées d'ornemens et de dorures.

Celles de Mendoça, notamment l'église du couvent des Augustins, unissent un certain air de grandeur à la simplicité. Cette ville est redevable de cette pureté de goût dans ses monumens publics à deux architectes italiens, qui y vécurent plusieurs années ; une belle promenade publique, plantée de peupliers d'Italie, est de date plus moderne : on en doit le plan et l'exécution au général Saint-Martin et à ses officiers.

On estime à vingt mille âmes la population de Mendoça : les nègres et les mulâtres en forment la moitié. Cette ville est l'entrepôt du commerce entre le Chili et Buénos-Ayres. Le pays autour de Mendoça est cultivé comme un jardin; tous les fruits d'Europe y sont abondans et excellens. Les orages, très-fréquens, tempèrent la chaleur excessive de l'été ; mais les orages, accompagnés de tonnerre et d'éclairs, ne se font sentir que sur le revers de la Cordillière. Les rosées ne sont pas fortes, et les habitans passent généralement la nuit dans leurs cours. Durant les mois d'hiver, c'est-

à-dire de mai en octobre, Mendoça jouit de la température la plus agréable du monde ; les pluies ne sont pas fréquentes, et ne durent que peu de temps : l'atmosphère est sereine et sèche, et le froid à peine sensible.

Les habitans de Mendoça ont ces manières vives et aimables qui distinguent les créoles de l'Amérique espagnole ; ils sont très-hospitaliers.

Le Guanaco.

L'auteur, en quittant Mendoça, loua un muletier, qui s'engagea à le conduire avec son bagage à San-Iago, et qui lui fit prendre les vivres nécessaires pour huit jours, temps que l'on met ordinairement à traverser les montagnes.

Pendant la route, en passant dans un pays inculte où la terre était en grande partie couverte de petits buissons, le voyageur tua un guanaco, qui fournit à tous un repas splendide. Cet animal très-commun dans les plaines qui sont au pied des Andes, et dans les montagnes de cette

Cordillière, ressemble au chameau, sinon qu'il est plus petit et qu'il n'a pas de bosse sur le dos. Les pieds de derrière sont plus courts que ceux de devant; de sorte que lorsqu'on le poursuit, il descend toujours les montagnes. En hiver, il se fatigue promptement en courant dans la neige; mais en été les chasseurs ont beaucoup de peine à s'en approcher : c'est pourquoi dans cette saison ils le poursuivent jusqu'aux défilés, que les guanacos atteignent en courant le long des rebords étroits des rochers suspendus au-dessus des précipices. Le chasseur reste dans la vallée, et envoie ses chiens après l'animal. Les guanacos vont toujours en troupes, les plus jeunes en avant; dès qu'ils aperçoivent les chiens, ils se précipitent dans la vallée, où le chasseur qui les attend en prend deux ou trois avec ses lacets, ses balles et ses cordes, avant qu'ils puissent s'échapper. On les apprivoise très-aisément, et ce sont des animaux fort doux. Quand on les irrite, leur seul moyen de défense est de lancer une salive fétide.

Muletier passant les Cordillières.



Les Mulets.

Après trois jours de marche, l'auteur entra dans le passage nommé *las Galeras.* C'est un sentier étroit sur le bord d'un précipice, haut de cinq cents pieds, et au fond duquel roule un torrent. Les mulets en passant frottent d'un côté les parois des rochers ; ils marchent sur du gravier qui roule sans cesse sous leurs pas. Il serait presque impossible à un homme de s'y tenir ferme. Les accidens sont néanmoins très-rares, mais les muletiers en conservent soigneusement la mémoire; et, pendant que le voyageur est sur ce dangereux sentier, ils lui font de longs récits d'événemens arrivés à des mulets qui, ayant glissé, ont été precipités dans l'abîme. Ils racontent comment le reste de la troupe, saisi d'étonnement, s'est arrêté, et comment les conducteurs ont craint que quelqu'un de ces animaux ne voulût essayer de se retourner, ce qui eût entraîné la perte de toute la bande. Avant de s'engager dans ces passages, il est bon de s'assurer s'ils

sont entièrement libres d'obstacles ; car si deux troupes de mulets se rencontraient, il faudrait nécessairement que l'une fût sacrifiée à l'autre. Il est impossible de faire tourner un mulet et de le faire passer à côté d'un autre. Les muletiers s'avertissent mutuellement par de grands cris, ou envoient en avant quelqu'un de leur troupe pour se placer à l'extrémité opposée du sentier.

Les mulets dérangent fréquemment leur charge, en heurtant contre les saillies des rochers; alors les muletiers leur arrêtent les jambes avec le lacet, et leur couvrent les yeux avec leur poncho, puis rajustent le fardeau.

Casuchas.

On trouve sur ces montagnes plusieurs casuchas : ce sont de petits bâtimens en pierre, élevés à des distances convenables pour que les courriers puissent y loger pendant l'hiver; car la poste aux lettres fait son service toute l'année entre Buénos-Ayres et San-Iago. Un casucha est composé

d'une pièce de quinze pieds carrés; l'on y entre par une porte élevée au-dessus de la hauteur de la neige.

Passage de la Cordillière.

Pendant l'hiver, on n'essaie de passer la Cordillière que lorsque les premières tourmentes sont passées, et que les ravines sont remplies de neige. Le voyageur enveloppe ses jambes et ses cuisses de peaux de mouton, et emmaillote ses pieds de larges bandes, afin que la neige ne pénètre pas. Armé d'une longue perche pour sonder son chemin, et accompagné de ses guides, qui portent du charbon et des provisions, il commence cette course fatigante et périlleuse. Il faut qu'à tout hasard il arrive tous les soirs à un casucha; quiconque veut passer dans cette saison attend l'occasion d'un courrier, ou se joint à un autre voyageur, qui est bien accompagné. Après s'être fatigué toute la journée à marcher, tantôt glissant sur de la neige durcie, et obligé d'y creuser des marches pour monter; tantôt s'enfonçant jusqu'à la ceinture

dans des trous profonds, on s'enferme le soir dans le casucha, et l'on y reste assis, car il y a rarement assez de place pour que l'on puisse s'y coucher. C'est ainsi que l'on passe la nuit en se chauffant à un feu de charbon. Le passage de la Cordillière en hiver n'est pas aussi dangereux que celui des Alpes. Les avalanches y sont inconnues, mais il y a des glaciers. Ils offrent généralement la forme de pyramides: on leur donne le nom de *Pénitentes*; c'est dans le mois d'août que l'on en voit le plus. Ces masses informes de neige gelée et de glaces sont quelquefois dangereuses. On rencontre aussi au-dessus des torrens des ponts de glace qui durent toute l'année. Le soleil ne peut jamais fondre, à cause de leur forme, la plupart des pyramides gelées. Leur nom de *Pénitentes* leur vient de leur apparence, qui rappelle celle de personnes vêtues de draps blancs, et se tenant debout dans les églises.

Après avoir passé la quatrième nuit au pied de la montée escarpée par laquelle on franchit la crête de la Cordillière, on se

mit en route au point du jour, afin d'effectuer le trajet avant que le vent se levât. A cette immense hauteur, il souffle avec une grande violence depuis dix heures du matin jusqu'au soir. Les bourrasques soudaines, qui sont fréquentes et impétueuses, font en général beaucoup souffrir le voyageur dans le passage des Andes.

Le Condor.

On voit planer le condor au-dessus des sommités les plus hautes. Cet oiseau, sur lequel on a fait tant de récits exagérés, a la tête et la figure d'un aigle, les plumes du cou, du corps et des ailes, noires; une raie blanche, large de quatre pouces, s'étend le long du bout des ailes, et quand l'oiseau est en repos, semble faire le tour du corps; une frange de plumes blanches orne le cou du mâle. Le condor est très-hardi: on peut s'en approcher de très-près. Nos voyageurs en tuèrent deux : l'un avait neuf pieds trois quarts, d'un bout d'une aile à l'autre, l'autre dix pieds et demi. Ces oiseaux vont généralement deux à deux,

à moins qu'une charogne ne les attire en grand nombre. Ils ont l'odorat très-fin ; on les voit accourir de toutes parts pour se repaître du cadavre des bœufs. Ils enlèvent souvent des moutons avec leurs serres ; et, quand ils sont pressés de la faim, ils descendent en troupes dans les plaines, où ils détruisent les veaux et les poulains. A cet effet, ils forment un cercle autour de la victime qu'ils ont choisie, et, pour empêcher qu'elle ne s'échappe, agitent vivement leurs ailes ; un de la troupe attaque alors l'animal, enfonce ses serres dans son dos, et le tue en lui arrachant les yeux avec son bec.

Les habitans de la campagne prennent ces oiseaux en plaçant une charogne dans un parc à moutons. Le condor dévore d'abord les yeux, ensuite les entrailles. Quand il est bien repu, il veut s'en aller ; mais comme il ne peut s'envoler sans avoir un espace suffisant pour prendre son essor et s'élever peu à peu, il reste à la merci des paysans, qui le tuent à coups de massue.

Chevaux du Chili.

Nos voyageurs arrivés au bas de la montagne, furent très-joyeux d'échanger leurs mulets, au pas lent et lourd, contre des chevaux du Chili, aussi remarquables par leur vivacité que par leur riche encolure: c'est la plus belle race de l'Amérique méridionale. On envoie des chevaux du Chili au Pérou, et même à travers le continent, à Buénos-Ayres, et de là au Brésil. Ils joignent la vigueur à la vivacité, et sont capables de supporter de grandes fatigues. Ils ont la tête bien proportionnée, aplatie et sèche, les oreilles petites et pointues, le cou gros et court, le corps robuste et les jambes très-fines. Les plus estimés ne remuent pas la queue, soit pour chasser les mouches, soit lorsque le cavalier leur fait sentir l'éperon. Ces chevaux ont généralement de soixante à soixante-quatre pouces de hauteur (mesure anglaise); on les dresse à partir tout d'un coup, au grand galop, à s'arrêter subitement et à tourner sur leurs pieds de

derrière; enfin, à ne pas bouger quand le cavalier descend. Ils restent quelquefois quatre heures à la même place à ronger leur frein. Les paysans sont tous bons cavaliers; il y en a qui descendent à cheval, au grand galop, une montagne escarpée et couverte de bois.

Arrivée à San-Iago.

L'auteur, après avoir franchi deux hautes montagnes, et marché pendant six heures, arriva au village de Colina, où il y a des eaux minérales très-fréquentées par les habitans de San-Iago. L'après-midi, il parcourut un pays de plaines bien cultivées, et au bout de quatre heures de route il était dans le faubourg de San-Iago, nommé *Canadilla*. Les maisons sont basses, mais bien bâties. Il entra par un pont magnifique dans San-Iago, où tout annonçait une ville considérable et florissante.

EXTRAIT

DU VOYAGE

DANS LE LEVANT,

Fait en 1817 et 1818 par M. le comte de Forbin.

M. le comte de Forbin s'embarqua à Toulon, le 21 août 1817, sur la frégate *la Cléopâtre*, et le 6 septembre il entra dans le port du Pirée.

Athènes et Constantinople.

« Nous marchions rapidement, dit l'auteur, vers une hauteur d'où l'on peut apercevoir Athènes; nous en approchions; le cœur me battait avec une violence extraordinaire. Je la vis enfin, cette ville sacrée, ce temple de la liberté, de la gloire, des arts. L'*Acropolis* se détachait sur un nuage sombre; le soleil frappait vivement ces masses de marbre blanc, dont la couleur est demeurée si pure au milieu de toutes

les constructions des âges barbares. Ces vieilles murailles qui entourent les Propylées semblent se confondre entre elles pour augmenter l'éclat du peu qui reste des chefs-d'œuvres d'Ictinus et de Phidias. Le temple de Thésée se découvrit ensuite à nous; plus loin, sur la droite, paraissaient le Puyx, la colline du Musée, l'Aréopage, le monument de Philopape, et sur la gauche, le mont Anchesme. Pour achever ce tableau, arrêté sans pouvoir proférer une parole, chacun de nous cherchait l'Athènes moderne; ses minarets nous la firent découvrir. Elle est enfermée par de petites murailles, dont les portes peuvent être comparées à celles des plus mauvaises fermes des environs de Paris. On la trouve modestement assise au bas de l'Acropolis, silencieuse comme l'esclavage, honteuse de ses fers et de sa misère. »

M. de Forbin logea à Athènes chez le consul de France. Sa maison est placée entre les ruines de la bibliothèque des Ptolémées et le temple de Thésée. Elle est entourée de débris : on s'assied chez lui

sur des tronçons de colonnes, sur des chapiteaux; on est abrité par des tuiles antiques.

Après avoir passé dix-neuf jours à parcourir les ruines d'Athènes, l'auteur mit à la voile pour Constantinople. « J'ai vu, dit-il, dans cette ville singulière, des palais d'une admirable élégance, des fontaines enchantées, des rues sales et étroites. J'ai visité Sandal-Bézestan, Culchilar-Bézestan, où se vendent les fourrures; partout le Turc me coudoyait, le Juif se prosternait devant moi, le Grec me souriait, l'Arménien voulait me tromper, les chiens me poursuivaient, et les tourterelles venaient avec confiance se poser sur mon épaule; partout enfin on dansait et on mourait autour de nous. J'ai entrevu les mosquées les plus célèbres, leurs parvis, leurs portiques de marbre soutenus par des forêts de colonnes et rafraîchis par des eaux jaillissantes. Quelques monumens mystérieux, restes de la ville de Constantin, noircis, rougis par les incendies, sont cachées par des maisons peintes, bariolées,

et souvent à demi-brûlées. Les figures, le costume, les usages, offrent partout le spectacle le plus pittoresque, le plus varié : c'est Tyr, c'est Bagdad, c'est le grand marché de l'Orient.

» Le sultan Mahmoud, suivi d'un cortége immense, traverse cette foule pour se rendre à la prière du vendredi. Je le vis, monté sur un cheval blanc, caparaçonné d'un tissu d'or et de perles, et dont les harnais sont chargés de diamans. Le grand-seigneur me parut avoir trente ans à peine; sa figure est pâle, noble et régulière : il promenait sur son peuple de grands yeux noirs, dont les regards étaient accueillis par le silence le plus profond. Le sultan était déjà loin, des cris de réjouissance annonçaient son entrée dans la mosquée, et le front des fidèles osmanlis touchait encore la poussière. »

Smyrne, Saint-Jean-d'Acre et Césarée.

Après avoir quitté Constantinople, l'auteur s'arrêta quelques jours à Smyrne, chez les Pères de la Mission. La tranquil-

lité dont jouissent ces bons religieux est une preuve de la tolérance qui distingue les Turcs de Smyrne. L'église catholique est très-grande, très-ornée; les portes en sont toujours ouvertes, et les vrais croyans des bazars entendent sans indignation les chants des chrétiens. « Souvent, dit M. de Forbin, des enterremens précédés par une croix rencontrent les obsèques d'un musulman; des baptêmes, des mariages chez les Grecs et les Latins, se croisent avec le cortége de la circoncision; la chape dorée du prêtre s'engage paisiblement dans la rue avec le bénishe d'un osmanli ou le voile d'une femme turque. »

De Smyrne notre voyageur alla visiter Éphèse. Il pense que le fameux temple de Diane pouvait, dans son ensemble, être de la grandeur du Louvre et des Tuileries, en y comprenant le jardin. La masse des constructions sur laquelle était élevé l'édifice principal, subsiste encore; mais on ne retrouve plus de colonnes, une grande partie a été enlevée et transportée à Constantinople.

L'auteur s'éloigna à regret de ces ruines majestueuses, il s'embarqua pour la Palestine; bientôt il perdit de vue les côtes de la Caramanie, et il débarqua à Saint-Jean-d'Acre.

Cette ville offre un mélange confus de ruines gothiques et de constructions modernes ; ici est une église entièrement détruite; là, des cloîtres, un palais, un hôpital également abandonnés; plus loin, une mosquée nouvelle, riche et élégante; des minarets dont la base sort du milieu des décombres; enfin, le Sérail, que des jardins en terrasses séparent des remparts. Les rues sont étroites et fangeuses; les maisons, construites en pierres de taille, basses, écrasées, avec des toits plats et de petites portes, ressemblent à des prisons. Les consuls européens sont logés dans des kans, grands bâtimens carrés qui renferment une cour, et deviennent une forteresse au besoin. On monte dans l'intérieur par un escalier rapide, mais si étroit qu'un homme a de la peine à y passer.

Huit ou dix mille Turcs, Arabes, Juifs

et Chrétiens, promènent dans les rues de Saint-Jean-d'Acre, dans ses bazars infects, une tristesse sombre et farouche. Tous les sens sont désagréablement affectés par les difformités les plus hideuses; des êtres qui semblent sortir du tombeau se traînent à demi-nus, enveloppés dans de grandes couvertures d'un blanc sale, bariolées de noir; leur tête est affublée de haillons qui leur servent de turbans, et l'on rencontre à chaque pas, à côté des victimes de l'ophtalmie, les victimes de la férocité de Gezzar-Pacha, des aveugles ou des malheureux sans nez et sans oreilles. Cette masse d'hommes, inerte, misérable, dégoûtante, demeure sans cesse couchée au soleil sous les murs du jardin du Sérail.

Notre voyageur quitta Saint-Jean-d'Acre avec une caravane assez nombreuse. Après avoir traversé Caïfa et passé sous le Mont-Carmel, on trouve une plage blanche, sabloneuse, et des collines incultes qui bordent partout le rivage de la mer. Les ruines d'une ville importante, de la dernière forteresse des Croisés, s'élèvent au-dessus des

bouquets de lentistes et de caroubiers. Athlit montre ses tours, abandonnées depuis long-temps; son port où les sables s'amoncèlent; ses remparts, jadis le noble refuge des chrétiens de la Palestine; ses jardins, qui sont devenus des marais infects et impraticables.

Le lendemain, M. de Forbin arriva à Césarée. « Cette ville, dit-il, dans une position semblable à celle d'Athlit, est entièrement déserte, et la conservation de ses remparts; de son port, de ses monumens, inspire une surprise indéfinissable. On y trouve des rues, des places; et en rétablissant les portes de ses hautes et terribles murailles, il serait facile d'habiter et de défendre encore Césarée. Un événement désastreux semble avoir fait périr ou avoir mis en fuite ses nombreux habitans depuis peu d'années, depuis peu de mois; les murs de l'église sont empreints de la fumée de l'encens des chrétiens; on retrouve même jusqu'à la chaire illustrée par tant d'évêques savans et courageux. Les tombes sont ouvertes, et des ossemens attestent seuls

le séjour passé de l'homme au milieu de cette solitude effrayante. Le silence qui règne à Césarée n'est troublé que par le bruit régulier et monotone de la mer; les vagues s'indignent de rencontrer des obstacles inutiles, d'obéir à ceux qui ne sont plus; elles brisent avec furie, elles couvrent d'écume la jetée et les quais du port; leurs efforts redoublés ont ébranlé des masses énormes de granit; la tour du phare s'est entr'ouverte. Cette ville renferme encore des colonnes superbes, et en grand nombre, dont quelques-unes sont parfaitement entières. »

Jérusalem, Bethléem et Jéricho.

La caravane arriva à Jaffa. M. de Forbin alla descendre, avec ses compagnons de voyage, au couvent des Pères de la Terre-Sainte. Ces religieux le reçurent d'abord avec une sorte de froideur, qui fit place ensuite à la plus prévenante bonté. Leur hospice est très-pauvre, les aumônes diminuent, les pélerinages sont difficiles, et le sort des chrétiens de la Syrie est plus

déplorable que jamais. « Ils viennent timidement, dit l'auteur, entendre la messe dans une petite chapelle voûtée, souterraine, mystérieuse, qui rappelle le culte des premiers chrétiens dans les catacombes. Persécutés sans cesse, ces malheureux oublient au pied de l'autel, et leurs sacrifices, et leur profonde misère. »

De Jaffa il se rendit au couvent de Rama, bâtiment vaste, voûté, qui a l'air d'une forteresse. Pour se rendre de ce lieu à Jérusalem, il faut traverser, pendant deux ou trois milles, des plaines assez bien cultivées, celle de l'ancienne Arimathie et de Lydda. Le soleil allait se coucher, quand, du haut d'une montagne où il suivait un chemin pierreux que deux murailles séparaient de champs tout couverts aussi de cailloux, l'auteur aperçut enfin de longs remparts, des tours, de vastes édifices environnés d'une terre aride et de pointes de rochers noircis et comme brûlées par la foudre : c'était Jérusalem. « Émus, pénétrés d'une terreur involontaire, dit l'auteur, nous saluâmes la ville sainte, dont

la première vue fait autant d'effet sur les sens, que l'existence et la dispersion du peuple juif peuvent en produire sur l'esprit. Tout est silencieux autour de cette ville, tout est muet ; le dernier cri de l'Homme-Dieu semble avoir été le dernier bruit répété par les échos de Siloé et de Gehennon. Des sommets d'Abarim, de Phasga, d'Achor, la nature désolée se présente à vous comme un témoin encore frappé d'épouvante de la scène qui vient de se passer.

M. de Forbin alla loger chez les Pères de la Terre-Sainte, qui le reçurent avec la charité la plus soigneuse. Ils habitent une maison immense, dont la porte basse, écrasée, garnie de fer, est toujours ouverte aux pélerins, à tout ce qui souffre, et toujours insultée par les musulmans. Après avoir passé sous des voûtes et traversé une cour intérieure, des escaliers sombres et détournés conduisent à l'église : c'est là que de courageux solitaires combattent chaque jour contre les persécutions des

Turcs, la haine des Grecs et les souvenirs de la patrie.

M. de Forbin, le jour même de son arrivée, vit toute la population juive de Jérusalem réunie dans la vallée de Josaphat : le gouvernement avait vendu aux Hébreux la permission de célébrer la fête des Tombeaux.

Le quartier des Juifs fut la première chose que l'auteur voulut visiter. Huit à neuf mille fils des anciens maîtres de Jérusalem habitent encore cette capitale du passé : à peine peut-on appeler du nom de rue un espace étroit, montueux, couvert de boue, qui sépare les maisons à demi-renversées du quartier des Hébreux. « Descendu, dit le voyageur, par un escalier ruiné, dans des caves dont les voûtes étaient ébranlées, ou soutenues par des piliers qui furent jadis sculptés et dorés, j'appris avec surprise que c'était la grande synagogue. Des enfans couverts de haillons y apprenaient d'un vieillard aveugle l'histoire de cette ville, où leurs pères ado-

raient le dieu d'Israël et de Juda sous des portiques de marbre, sous des voûtes appuyées sur les cèdres du Liban.

Les rues de Jérusalem sont tortueuses et mal pavées; les maisons qui les bordent ne reçoivent de jour que par une petite porte et une ou deux fenêtres grillées en bois. On vend, dans quelques chétives boutiques, des olives, des fruits apportés de Damas, du riz, du blé et quelques légumes desséchés. Le couvent des Pères de la Terre-Sainte étant situé dans la partie la plus élevée de la ville, on descend par des escaliers abrités sous les voûtes en ruines de Soug-el-Nassâra jusqu'à la place du Saint-Sépulcre. La façade de ce monument est un mélange du style moresque et de l'architecture gothique : une tour carrée, privée de ses cloches, et rasée à la hauteur de l'église, est ainsi mutilée depuis l'époque où les Turcs se sont emparés de Jérusalem. Le plan de cet édifice est très-irrégulier. Le dôme de l'église circulaire, au milieu de laquelle se trouve placée la chapelle du Saint-Sépulcre, avait

été brûlé le 12 octobre 1807, et fut rebâti, six mois après, sur les dessins d'un architecte grec de Constantinople. Cette coupole en pierre enduite de stuc, ouverte comme celle du Panthéon, est appuyée sur trente-six pilastres séparés chacun par une arcade qui forme une tribune circulaire, laquelle est partagée entre les diverses communions admises dans cette basilique.

Le Saint-Sépulcre est un autel de marbre, assez bas, de sept pieds de long sur deux et demi de large, renfermé dans une petite chapelle carrée, construite en marbre, éclairée par des lampes d'une grande richesse, et recouverte en entier par une tenture de velours. Un tableau placé au-dessus de la pierre sainte, représente Jésus-Christ vainqueur de la mort.

Il est impossible de n'être pas profondément ému, de n'être pas saisi d'un respect religieux, à la vue de cet humble tombeau dont la possession a été plus disputée que celle des plus beaux trônes de la terre, de ce tombeau dont la puissance survit aux empires, qui fut couvert tant

de fois des larmes du repentir et de l'espérance, et d'où, chaque jour, s'élève vers le ciel l'expression la plus ardente de la prière. On est dans ce tabernacle mystérieux, devant cet autel des parfums, dont on vous entretient dans l'enfance; voilà la pierre promise par les prophètes, gardée par les anges, devant laquelle s'inclinèrent, et le front couronné de Constantin, et le casque brillant de Tancrède: il semble, enfin, que les regards de l'Éternel soient plus spécialement attachés sur ce monument, gage sacré du pardon et de la rédemption des hommes. »

En sortant de la chapelle, l'auteur marcha pendant une heure, visitant toutes les stations, qui lui étaient expliquées par des religieux italiens. Passant ensuite par des nefs latérales sous des voûtes élevées, soutenues par des colonnes groupées qui n'appartenaient à aucun ordre connu, il rencontrait des arcades à demi fermées, éclairées, tantôt par des milliers de lampes, tantôt par la lumière incertaine des vitraux. « Ici, dit l'auteur, Jésus-Christ avait

été battu de verges; plus loin, une couronne d'épines avait été enfoncée sur son front; plus loin encore, ses vêtemens avaient été tirés au sort. Montant par un escalier qui tournait autour d'un énorme pilier, nous entrons dans une autre église, dont chacun baisait respectueusement le pavé : c'était Golgotha. Un religieux, tout en récitant des prières, me montrait, à travers des grilles, la fente du rocher où fut placé l'instrument du supplice de Jésus. Des chrétiens de Coptos, de l'Yémen, de l'Abyssinie, y étaient prosternés avec le pélerin de Tobolsk, de Nowogorod et de Téflis. En quittant le Saint-Sépulcre et suivant la voie Douloureuse, les pélerins se rendent à ce qu'on nomme le Palais de Pilate: c'est une grande fabrique, dominée par une tour, et qui porte évidemment, dans son ensemble comme dans ses détails, le caractère de l'architecture sarrazine. On me permit de monter sur une terrasse élevée, d'où je découvris la place immense jadis occupée par le temple de Salomon. Deux de ses côtés sont entourés

de bâtimens soutenus par des arcades. Lorsque je dessinai la vue de ce lieu, j'avais derrière moi la piscine Probatique; sur ma gauche, les longues murailles de Jérusalem qui ferment la porte orientale de cette enceinte; au midi, cette enceinte est terminée par un autre temple appuyé sur les murailles crénelées de Jérusalem, qui dominent, ainsi que le mur oriental, la vallée de Josaphat : c'est au milieu des murmures que j'ai achevé mon dessin, quoique je ne fusse entouré que des officiers de la garde du gouverneur; mais quelques-uns d'entre eux étaient pélerins de la Mecque, et ils pensaient faire éclater leur zèle en blâmant hautement la tolérance du gouverneur. Les Musulmans en sont venus au point de maltraiter tous les individus des autres religions, dont les regards indiscrets cherchent à pénétrer, même de très-loin, à travers les portiques de *l'Ecce-Homo*.»

De Jérusalem, M. de Forbin fit une excursion à Bethléem, pour y visiter l'église spacieuse construite par ordre de sainte

Hélène. Sa forme et son architecture rappellent celle de Saint-Paul hors des murs, à Rome. Quarante-huit colonnes de marbre rouge soutiennent une charpente qui est en bois de cèdre; les mosaïques, les peintures dont les murailles sont ornées, portent tout le caractère de la barbarie du moyen âge. Les religieux le conduisirent en procession dans l'église souterraine; ils lui montrèrent le lieu où s'arrêtèrent les mages, et celui où Jésus-Christ reçut le jour. Toutes ces chapelles sont incrustées de marbre, de jaspe, de lames de bronze doré, et éclairées par une innombrable quantité de lampes d'or et d'argent. Le couvent est vaste, enfermé par de hautes murailles, et ressemble à un château-fort. La porte principale est très-basse et très-étroite, afin d'empêcher les Arabes de pénétrer dans le couvent à cheval et en grand nombre.

Les habitans de Bethléem sont réduits à faire des chapelets, des croix de bois et des imitations de la crèche : tout cela se bénit au Saint-Sépulcre, se vend aux pèlerins et se paie aux Turcs. Les filles de

Bethléem ont généralement de la grâce et de la régularité dans les traits; un voile enveloppe leur visage sans le cacher; leurs bras sont nus, et souvent de la plus belle forme. Les maisons, basses et carrées comme celles de Jérusalem, sont couvertes d'une terrasse ou d'un petit dôme, et presque tous les escaliers sont extérieurs. En sortant de la ville, la vue s'étend, à droite, sur les montagnes d'Hébron, où l'on montre encore le tombeau d'Abraham; plus loin, se voient les monts d'Engaddi, le rocher aigu qui protège la caverne où David se cacha pour se soustraire à la fureur de Saül, les vestiges du fort d'Hérode, Béthulie et les sommets de Sennachérib.

Jéricho, où M. de Forbin se rendit ensuite, est assise dans une plaine; la mer Morte paraît sur la droite, cachée en partie par le promontoire de Ségor; le Jourdain se montre de loin, sur la gauche. Les femmes de Jéricho sont vêtues d'une chemise bleue, attachée par une ceinture; leur tête est couverte d'un voile, elles ont les jambes

et les pieds nus, ainsi que les bras, qui sont ornés de bracelets d'argent, d'étain ou de verre. Elles sont, presque toutes, grandes, élancées; mais leurs formes sont ordinairement appauvries, et l'on remarque chez les plus jeunes une lutte continuelle de la beauté contre la misère.

Le Désert et le Caire.

M. de Forbin quitta Jérusalem pour se rendre à Damiette par la Palestine et le Désert. L'aga de Jaffa lui donna un guide sûr et deux cavaliers. Il s'écarta d'environ deux milles de sa route pour aller voir les ruines d'Ascalon, célèbres par la victoire que les Croisés y remportèrent sur le soudan d'Égypte.

Cette ville, qui ne compte plus un seul habitant, est située sur un côteau immense, formant demi-cercle, dont la pente est insensible du côté de la terre, mais très-escarpée du côté de la mer. « Les remparts, dit l'auteur, les portes sont debout; la tourelle attend la sentinelle vigilante; les rues vous conduisent à des places, et

la gazelle franchit l'escalier intérieur d'un palais; l'écho des vastes églises n'entend plus que le cri du chacal; des bandes entières de ces animaux se réunissent sur la place publique, et sont à présent les seuls maîtres d'Ascalon.

» Les Arabes, frappés sans doute de sa tristesse imposante, en font le séjour des esprits malfaisans; ils assurent que, pendant la nuit, cette ville est souvent éclairée; qu'on y entend le bruit de voix innombrables, le hennissement des chevaux, le cliquetis des armes et le tumulte des combats.

» Non loin de ces monumens gothiques se trouvent les grands débris d'un temple de Vénus : quarante colonnes d'un granit rose, de la plus haute proportion, des chapiteaux, des frises, s'élèvent au-dessus d'une voûte profonde et entr'ouverte; un puits d'un orifice immense descend dans les entrailles de la terre; des figuiers, des palmiers, des sycomores, voilent en partie ce grand désastre. Quel contraste pittoresque et philosophique que celui de ces ruines grecques disputant d'élégance avec

l'ogive et les colonnes accouplées qui supportent le dôme d'une chapelle de la Vierge! Elle dominait ce rivage, et fut sans doute invoquée plus d'une fois au milieu des périls de cette côte orageuse. »

Gaza, où notre voyageur passa la nuit, domine une plaine riche et féconde. Cette ville contient à peine maintenant huit mille habitans, Turcs, Arabes et chrétiens grecs. L'aga habite un palais de marbre, construit dans le temps des califes, et dont les murs sont encore incrustés d'or et d'azur; d'autres palais tout-à-fait déserts sont appuyés contre les remparts. La mosquée principale est ornée de quatre rangs de colonnes de marbre africain, couronnées de chapiteaux corynthiens, le tout évidemment apporté d'Ascalon. »

M. de Forbin quitta Gaza et alla coucher le soir à El-Arych, qui n'a qu'un petit fort entouré de chaumières enfoncées dans le sable; mais sa forêt de palmiers est de la plus grande magnificence. Les Arabes de cette contrée sont encore occupés du souvenir des Français; ils indiquaient aux

voyageurs les différentes positions qu'à vaient occupées nos troupes, les lieux où l'on s'était battu, et livraient au vent des poignées de sable, pour indiquer le nombre des morts. C'est à quelque distance d'El-Arych que commence le grand Désert; on ne traverse plus dès-lors que des sables coupés de collines très-basses, ou des plaines à perte de vue, couvertes d'une croûte saline d'une blancheur éblouissante. L'horizon ne présente que des dunes mouvantes, à la surface desquelles les diverses directions des vents impriment des formes très-variées : elles offrent des canelures, des festons, et le plus souvent des ondes comme celles que la mer dessine sur le rivage. On ne trouve que de loin en loin quelques petits bouquets d'une bruyère noirâtre ; des troupeaux de gazelles se laissent à peine apercevoir à l'horizon; jamais le chant d'un oiseau n'égaie ce paysage triste et monotone, le silence le plus profond n'est interrompu que par l'éclat du tonnerre ou le bruit sourd de l'ouragan.

Nous ne rencontrâmes que deux caravanes, dit l'auteur ; des femmes arabes suivaient à pied la dernière, portant leurs enfans sur leurs hanches et un vase sur leur tête; les maris avaient le corps entièrement nu, à l'exception des reins, que couvrait une ceinture de cuir, à laquelle était attaché un petit morceau d'étoffe.

» L'Arabe du Désert vaut bien mieux que celui qui habite les villes : hospitalier, fidèle à sa parole, il sent tout le prix de son indépendance. Le Bédoin traverse sans envie les bazars du Caire et de la riche Damas; on ne le voit, dans aucune circonstance, se débattre contre sa destinée. Tous ceux que nous trouvâmes sur notre route nous abordèrent avec la plus confiante bienveillance, leur main droite était appuyée sur leur poitrine, et ils nous offraient des vœux religieux. *Dieu est grand, il protégera votre voyage et le nôtre :* telle est la formule ordinaire de leurs souhaits, et la conversation se terminait par des *salem* multipliés, les saluts de paix.

» Le soir, mes gens dressaient notre tente :

le repos était très-court ; on se couchait à neuf heures pour partir le lendemain à trois heures du matin. La chaleur qui régnait pendant le jour était encore augmentée de toute l'action de la réverbération du soleil sur ces plaines de sel, la température ne pouvait être comparée qu'à celle d'une journée très-chaude dans le midi de la France (et l'on était au mois de décembre). L'humidité des nuits fait éprouver ensuite le froid le plus pénétrant : ces rosées sont parfois si abondantes, qu'il devient très-difficile d'allumer du feu; notre tente était aussi mouillée le matin que si on l'avait trempée dans l'eau. Après leur repos, nos Arabes s'asseyaient en rond, et chacun à son tour racontait une histoire dont l'intérêt se jugeait aisément par l'expression des physionomies de ceux qui écoutaient. »

M. de Forbin, après avoir traversé le lac Menzalès, atteignit Damiette, où il se reposa quelques jours, et il en partit le 22 décembre, pour se rendre au Caire, où il arriva le 26.

Cette ville est placée à une demi-lieue du Nil, sur la rive orientale de ce fleuve, sous un immense château dominé lui-même par le mont Mokatam. Ses rues ne sont point pavées; elles sont tortueuses, et souvent si étroites, que les corps avancés des maisons, de chaque côté, se touchent, et forment une sorte de voûte qui met à l'abri du soleil et du peu de pluie qui peut tomber. La population se compose de Turcs, d'Arabes, de Cophtes, d'Arméniens et de Juifs. Les Grecs aisés parcourent la ville sur des ânes qui sont très-forts et très-vites. Des femmes voilées et des Arméniens montés sur des mulets, des Turcs à cheval, précédés de leurs esclaves, qui crient incessamment à la multitude : *Range-toi, gare ton pied, etc.;* des files de chameaux ou de dromadaires obstruant les passages; le Bédoin se prosternant devant le mufti, dont le cortége écrase tout le monde; la populace maltraitant un Juif; enfin, un grand nombre de chiens affamés suivant, en hurlant, les processions des pèlerins qui reviennent de la

Mecque : telle est l'image bien faible du spectacle que présente la ville du Caire.

M. de Forbin alla, le même jour, à Matarieh, l'ancienne Héliopolis; un obélisque debout est presque le seul vestige qui en reste. Placé dans un bas-fond, il était, lorsqu'il le vit, au milieu d'un lac formé par l'inondation du Nil. « Cette aiguille de granit, dit-il, ne paraît plus dominer à présent les sables de Matarieh que pour rappeler à la mémoire des hommes la gloire de Kléber et la valeur de cette armée française qui, forte à peine de quinze mille hommes, défit cent mille Turcs commandés par le grand-visir. »

Lougsor.

M. de Forbin partit du Caire pour la Haute-Égypte le 12 janvier, et le 16 au soir il atteignit Beny-Soueyf, petite ville triste et ruinée servant de lieu d'exil pour les officiers et soldats albanais du Caire, et dont, par ce motif, la garnison est toujours fort nombreuse. Il continua sa route; mais, fatigué de sa navigation monotone sur le Nil, il se

rendit par terre à Syout. Cette ville, capitale de la Basse-Thébaïde, est située à trois quarts de lieue du Nil, au pied de la chaîne Lybique, et contient à peine quinze mille âmes. L'auteur y visita la montagne des Tombeaux et les grottes de Sabinatte, qui furent habitées par des solitaires dans le premier âge du christianisme. Ce sont d'anciennes catacombes, dans la profondeur desquelles les Arabes trouvent parfois des sarcophages assez précieux.

De Syout il alla coucher le soir à Tanla, l'ancienne Aphroditopolis, dans un couvent latin des Pères de la Propagande, dont la misère et le dénuement sont déplorables. Il quitta ce lieu pendant la nuit, pour atteindre Mankié. « Cette route, dit l'auteur, est semée de villages très-rapprochés les uns des autres : on appelle ainsi quelques chaumières placées sur un monticule artificiel. De ces maisons, construites avec de la boue, s'élancent des palmiers, dont ces pauvres édifices semblent être le vase. Des enfans entièrement nus, des femmes couvertes de haillons,

des hommes enveloppés dans un reste de manteau brun, des chiens qui vous poursuivent, des habitans qui s'enfuient à votre approche; voilà ce que j'ai rencontré constamment depuis le Caire jusqu'à Lougsor; mais quel soleil! quelle végétation! quels prestiges que ceux de cette lumière qui colore les lointains d'une façon si pure et si brillante! »

M. de Forbin et ses compagnons passèrent la nuit enveloppés dans leurs manteaux et couchés sur le sable, sous le portique du temple de Lougsor. «J'étais enfin, dit-il, arrivé dans ce lieu dont mon imagination fut si souvent occupée, je touchais ces colonnes que ma pensée mesurait depuis si long-temps; j'étais dans la ville aux cent portes!

» Le jour, que j'attendais avec impatience, vint me montrer, du sommet du portique où nous étions montés, Lougsor, Karnak, Med-Amoud, les restes des quais qui bordaient le Nil; de l'autre côté de ce fleuve, j'apercevais Quournals, Medinet-

Abou, et ces montagnes consacrées à la mort, dont les flancs, creusés de toutes parts, renferment tant de générations; et cette vallée de Biban-el-Molouk (vallée des rois), que les rois s'étaient réservés pour leur dernière demeure.

» Des plaines immenses, continue l'auteur, sont couvertes d'avenues de sphynx, qui dirigent encore le voyageur vers des temples qui semblent être l'ouvrage des génies de l'ordre le plus élevé : des portes de quatre-vingt pieds de haut, couvertes d'hiéroglyphes, précèdent ces temples, dont le temps est venu révéler les sanctuaires mystérieux, fermés jadis à tous les regards. Des cours entourées de portiques, des milliers de colonnes sculptées, défient les sables du désert de pouvoir jamais les ensevelir: elles soutiennent encore ces pierres, d'une inconcevable grandeur, couvertes de tous les signes de la religion qui les éleva. Une foule d'obélisques, d'une admirable conservation, paraissent vouloir remonter jusqu'au soleil, et semblent être un de ses

rayons, dont ils étaient l'image. Partout la grandeur vous impose, partout le fini vous étonne.

» Le temple de Lougsor est bâti sur un quai qui lui sert de base. Chacun fouille à l'envi les parvis de ces lieux jadis sacrés; on cherche ce qui a pu échapper à la fureur de Cambyse, au fanatisme des chrétiens. Les premières églises du vrai Dieu sont tombées. On reconnaît à la forme des colonnes, aux ornemens grossiers de l'architecture, le style bâtard du Bas-Empire. Les mosquées de Mahomet, qui remplacèrent l'autel de Jésus-Christ, s'écroulent aussi, l'obélisque seul échappe aux ravages des révolutions et du temps, et semble être un immuable pilier de la voûte céleste. »

Retour du voyageur.

Après avoir séjourné plusieurs semaines au milieu de ces ruines imposantes, M. de Forbin s'embarqua sur le Nil pour retourner au Caire. Quoiqu'il descendît le fleuve, sa navigation, contrariée par les vents,

était lente et embarrassée. « Le rays de Ma-Kanji, dit-il, qui me voyait lire, appuyé contre le mât, vint doucement me faire observer que le vent n'était faible et incertain, que parce qu'il s'amusait à lire avec moi, au lieu de faire son métier, et de souffler dans nos voiles. Il me parut pénétré de l'idée que j'étais cause de ce retard : aussi mon livre fut-il fermé sur-le-champ. » Ce simple trait peint, d'une manière décisive, le caractère des Égyptiens modernes.

Avant de quitter le Caire, M. de Forbin trace un tableau hideux des mœurs de cette ville. « Je ne crois pas, dit-il, que la dépravation ait jamais été portée nulle part à un degré aussi honteux; les grands donnent l'exemple, et sont imités sur ce point d'une manière aussi dégoûtante que générale. »

En descendant le Nil pour se rendre à Rosette, l'auteur passa vis-à-vis des ruines de Terraneh, qui conduisent au désert de Saint-Macaire. Plusieurs monastères, entre autres ceux du Syrien et de Saint-Georges,

sont habités par des cophtes. Ces religieux, qui sont dans une profonde misère, possèdent, à ce qu'il assure, des manuscrits précieux écrits sur de la peau de gazelle.

Les deux rives du Nil, jusqu'à Rosette, sont chargées de villages toujours environnés de palmiers. « Je ne vis nulle part, observe l'auteur, la nature plus riante, et l'homme plus morne, plus silencieux qu'à Rosette. C'est le paysage le plus frais, le plus animé de toute l'Égypte; mais tout ce charme disparaissait pour les malheureux habitans courbés sous le cimeterre d'Hali-Effendi, gouverneur de Rosette. »

L'auteur traversa le désert pendant une très-longue journée pour se rendre à Alexandrie. Cette ville est entourée d'une muraille crénelée, percée de portes assez imposantes, et autour de laquelle règne un fossé large et profond. La terre est couverte de décombres une demi-lieue avant d'arriver aux murailles. « Ces ruines, dit le voyageur, sont assises sur d'autres ruines. Deux ou trois villes d'Alexandrie dorment ainsi brisées, mutilées, couchées les unes

sur les autres. Tous les édifices sont tombés, la place qu'ils occupaient est marquée par des monticules recouverts de colonnes et de morceaux de marbre précieux. Un obélisque essaie d'élever sa tête au-dessus de cette destruction, un autre est renversé sur des voûtes entr'ouvertes, où un grand nombre de chiens errans cherchent leur retraite. La colonne de Dioclétien, placée sur une hauteur, règne sur ce paysage mélancolique comme un monument du triomphe des hommes sur le domaine de la mer..... Ce lieu qui vit la faiblesse d'Antoine, le luxe de Cléopâtre; cette ville qui retentit des disputes des premiers chrétiens, Alexandrie, où deux millions d'habitans se disputaient le commerce du monde, n'est plus qu'une misérable bourgade assise sur un âmas de cendres et de débris.

Le premier spectacle qui frappa les regards de l'auteur en arrivant à Alexandrie, fut une exécution. Le mohteceb, officier de police, chargé de la vérification des poids et mesures, fait couper journelle-

ment des nez et des oreilles. Il punissait cette fois un marchand d'huile convaincu d'avoir vendu à fausse mesure : on saignait ce malheureux pour ajouter son sang au poids fautif qu'il venait de faire.

Le fameux Mohamed-Aly, pacha d'Égypte, habitait alors Alexandrie, entouré d'une cour nombreuse et brillante. Il accueillit M. de Forbin de la manière la plus gracieuse, en lui exprimant le regret de ne pas s'être trouvé au Caire pendant son séjour dans cette ville. Sa physionomie est animée et son regard plein d'expression. Il se montre très-juste envers l'armée française, et parle avec admiration des batailles d'Aboukir, des Pyramides et d'Héliopolis.

M. de Forbin dit adieu à l'Égypte, et, quelques jours après, il se retrouva sur les côtes de la Provence.

FAITS DÉTACHÉS.

Source d'huile naturelle aux Etats-Unis.

Une des plus grandes curiosités qu'il y ait peut-être aux États-Unis, c'est une source d'huile naturelle, qu'un voyageur découvrit en 1818, après avoir traversé un désert de trente milles de long. L'huile sort d'une espèce de puits de quarante-deux pieds de profondeur, et de trois de diamètre au bord de la crique. Elle s'élève en bouillonnant, et coule par une rigole dans la petite baie : elle est aussi bonne et aussi pure que l'huile de baleine, et la source en peut fournir cinq barils par semaine. L'eau de la crique est couverte de cette huile jusqu'à trois milles de la source. Dans le puits elle paraît occuper une profondeur de trois pieds, et être portée par de l'eau salée. Un enfant du voisinage, voulant essayer, par

curiosité, si l'huile de la crique prenait feu, en approcha un tison ardent; en un clin d'œil toute la surface de l'eau fut en feu, et les flammes s'élevèrent jusqu'à la hauteur de deux cents pieds. Le voyageur qui a rapporté ce fait vit sur le bord, des arbres d'environ cent pieds de haut, qui avaient été brûlés jusqu'à la cime par cet affreux incendie.

Nouveau Zoophite découvert à Sainte-Lucie.

Dans une caverne de l'île de Sainte-Lucie, au bord de la mer, on voit un vaste bassin de douze à quinze pieds de profondeur, dont l'eau est fort saumâtre, et dont le lit est formé par des rochers. Il s'élève, en tous temps, de ces rochers, certaines substances qui, au premier coup-d'œil, semblent de fort belles fleurs, d'une couleur brillante, et semblables à peu près à notre souci; la teinte en est seulement plus éclatante. Ces prétendues fleurs, à l'approche de la main ou d'un corps quelcon-

que, se retirent et disparaissent, comme les limaçons. En les examinant intérieurement, on voit au milieu de leur disque quatre filamens blancs, semblables à des pattes d'araignées, qui se meuvent avec promptitude au milieu d'espèces de pétales. Ces pattes ont des pinces pour saisir leur proie, et, au moment où elles la saisissent, les pétales jaunes se ferment immédiatement, en sorte qu'elle ne peut échapper. Sous cette fleur apparente se trouve une tige brune, de la grosseur d'une plume de corbeau, qui paraît être le corps d'un animal. Il est probable que cette étrange créature vit des œufs de poisson et des insectes marins que la mer porte dans ce bassin.

Pétrifications de chiramyn, en Perse.

Cette curiosité naturelle consiste en plusieurs lacs ou marais extraordinaires, dont les eaux paresseuses, par une marche lente et régulière, se croupissent, réunissent leurs molécules et se pétrifient. Leur concrétion produit une pierre d'une belle

transparence, connue sous le nom de *marbre de Tauriz*, dont sont composés une partie des plus beaux tombeaux de la Perse, et qui forme le principal ornement de tous les édifices remarquables de ce pays. Ces marais sont situés l'un à côté de l'autre, et occupent une superficie d'environ un demi-mille.

Aux environs de ce lieu, la terre rend un son sourd; tout est sec et calciné; et quand on parvient à l'endroit même, on voit sourdre des marécages une source minérale considérable. L'œil peut suivre toute la marche de la pétrification, depuis le commencement jusqu'à la fin : ici l'eau est limpide; là, elle est déjà épaisse et comme stagnante; plus loin, elle est noire; et, au terme de ses changemens, elle paraît comme une gelée blanche. La surface de ces marécages, dans leur état de pétrification, ressemble à une couche de glace; et avant que l'opération ne soit entièrement terminée, une pierre lancée sur cette croûte la brise et fait ressortir l'eau qu'elle recouvre; mais quand la transformation

est complète, une pierre ne fait plus aucune impression, et l'on peut même marcher dessus sans craindre de mouiller ses souliers.

En taillant ces pétrifications on peut suivre facilement les progrès curieux de la concrétion, et on reconnait les différentes couches disposées, comme autant de feuilles de papier, les unes sur les autres. Telle est la tendance constante de cette eau à se pétrifier, que, dans les endroits ou elle transsude par bulles, la pétrification prend la forme d'un globule, comme si un enchantement les arrêtait dans leurs cours et les métamorphosait en marbre. Les bulles de pierre qui forment les échantillons les plus curieux de cette carrière extraordinaire, contiennent souvent des particules de la terre par laquelle l'eau a passé. Cette substance est très-friable, transparente, et quelquefois richement veinée de diverses couleurs, telles que le vert, le rouge et le jaune de cuivre; elle se laisse tailler en pièces d'une dimension prodigieuse, et est susceptible

de recevoir un très-beau poli. Excepté le jonc, il ne croît aucune plante dans ces marais, qui sont, sans contredit, une des merveilles les plus extraordinaires et les plus dignes de l'attention des naturalistes, et que, jusqu'à présent, aucun Européen n'avait encore eu occasion de visiter.

Particularités sur la cour du pacha de Tripoli.

Si l'on excepte le trône du Paon et les joyaux que Nadir-Shals enleva de Dehli, rien ne peut être comparé à l'étalage d'or, d'argent et de bijoux qu'on voit dans les appartemens du palais de Tripoli; ces tyrans barbaresques sont continuellement occupés à entasser, et ne dépensent rien. La paie du soldat n'est que ce qu'il peut voler, et l'apanage des princes et princesses se fait par les mêmes moyens.

Au milieu de la splendeur de la cour du pacha, ses femmes et ses filles ne sont point étrangères aux objets du ménage et aux ouvrages de leur sexe. Elles s'occupent

de tricoter, de tisser, de broder, et elles filent de la laine. Elles surveillent la cuisine, et les femmes servent leur mari à table. Malgré l'esclavage où elles sont réduites, elles jouissent d'un singulier privilége, c'est celui d'empêcher leur mari d'entrer dans leur appartement, et cela avec la simple précaution de déposer leurs pantoufles en dehors de la porte. On ne permet guères aux princesses de sortir du palais; elles ne sortent que de nuit, au milieu d'une garde nombreuse de soldats et d'esclâves. Des flambeaux les précèdent, de grands cris les annoncent, et un nuage de parfums aromatiques les accompagne. Tout homme qui oserait tourner ses regards vers une princesse dans la rue, même depuis la fenêtre, serait mis à mort.

Tripoli est la seule ville Maure dont les maisons aient des croisées sur la rue. La vie d'une femme est de si peu d'importance dans ce pays-là, qu'avec un permis du pacha ou du bey, un père, un mari ou un frère, peut mettre à mort sa fille, sa femme ou sa sœur. On en peut citer plu-

sieurs exemples, et entre autres celui d'une jeune personne soupçonnée d'une conduite légère, et à laquelle son cousin tira un coup de pistolet, parce que le père était absent. Le coup ne fut pas mortel; et lorsque la jeune fille fut convalescente, elle se promenait quelquefois dans un jardin; un jour on l'y trouva étranglée. On fit quelques perquisitions, et on ne découvrit point le coupable : personne ne douta qu'elle n'eût été mise à mort par des esprits malins.

L'embonpoint est un des caractères de la beauté chez les Maures comme chez les Turcs. Il arrive souvent qu'on engraisse les jeunes filles avant de les marier. Une fiancée, qui est destinée à remplacer une femme d'une certaine corpulence, met les anneaux et les bracelets de la défunte, et avale des bols d'une pâte nourrissante, qu'on nomme *drouph*, ainsi que du *couscosou*, jusqu'à ce que son embonpoint ait atteint sa juste mesure. Il n'est pas rare que de malheureuses filles soient étouffées par ce traitement barbare.

Le colosse mammouth.

Un Allemand établi à Francisville sur le Mississipi, écrit dans une lettre datée du 25 août 1819, que le mammouth existe encore dans les contrées occidentales de l'Amérique du nord : deux de ses fils et trois de ses amis en avaient vu plusieurs dans une excursion qu'ils venaient de faire. Ce colosse du règne animal est frugivore; sa nourriture favorite est un certain arbre dont il mange les feuilles, l'écorce, et même le bois. Sa forme n'est pas belle; car il ressemble plutôt à un sanglier, haut de quinze pieds, qu'à un éléphant; il n'a point de trompe.

Arbre extraordinaire.

A Fortingall, en Ecosse, on montre aux voyageurs un if qui a cinquante-trois pieds de circonférence, et qui date de sept à huit cents ans environ; il est maintenant ouvert et en assez mauvais état. Un cimetière est à côté; les processions funèbres passent

par l'ouverture du tronc. Quelques-unes de ses branches sont encore vertes, et beaucoup de voyageurs en emportent des morceaux comme des reliques.

Pont remarquable dans le Haut-Canada.

Sur la rivière de Génessée, au-dessous des cataractes, on construit maintenant un pont d'une seule arche, qui unira deux rives escarpées de deux cents pieds de haut. La corde de cette arche aura trois cent cinquante pieds de long; il a fallu des échafaudages énormes pour les travaux de la construction. Ce monument hardi sera plutôt un ouvrage de luxe que de nécessité, car il existe un pont commode sur le Génessée, à trois milles au-dessous des cataractes; ce nouveau pont prouvera du moins aux étrangers ce que les Américains sont capables de faire. Les cataractes sont à six milles au-dessus de l'embouchure du Génessée; l'une a quatre-vingt-dix pieds de haut, et l'autre soixante-dix; elles sont

produites par la même chaîne de rochers qui forme celle du Niagara; les bords du Génessée sont extrêmement fertiles. Le voisinage du lac Erié et des grands lacs du haut pays engage beaucoup de colons à s'établir sur cette rivière, et la contrée se peuple rapidement : là où est maintenant le bourg de Rochester, on ne voyait, il y a quelques années, qu'un désert; on y a déjà bâti une centaine de maisons; on voit encore dans les rues les souches des arbres qu'on a abattus.

Buveurs Indiens.

Les montagnards de Pâchit, dans l'intérieur de l'Indostan, ont une mauvaise liqueur faite avec du riz, sans sucre; elle est aigrelette, blanchâtre, et très-différente de l'arak. Celui qui veut s'en régaler s'assied par terre, la tête penchée en arrière et la bouche ouverte; un aide debout à son côté y fait couler, au moyen d'un pot d'une forme particulière, un filet continu de cette liqueur, jusqu'à ce que le buveur ayant sa mesure se laisse tomber sur le dos

et reste étendu. Ce genre d'ivresse est une des plus grandes jouissances des Pachitains.

Cruauté des Malais.

Le 8 février 1818, un navire de l'île du prince de Galles jeta l'ancre devant Sabinas, où il fut visité par le sultan et par d'autres Malais. Un d'eux, appelé Datoo, s'offrit d'être otage pour la sûreté de l'équipage; cet Indien dit qu'il était frère du roi de Sarazan, et que, si l'on voulait diriger le navire sur ce point, il était sûr qu'on y trouverait un chargement complet; il promit d'accompagner le navire. On le prit à bord avec douze Malais, et le bâtiment arriva à Sarazan dans cinq jours. Datoo alla à terre, et revint à bord à minuit, en disant qu'il avait trouvé neuf cents picols de béchu de mer et vingt picols de nids d'oiseaux. Au point du jour il invita le capitaine à se rendre promptement à terre pour venir peser ces marchandises : le subrécargue s'y rendit avec quatre matelots et quatre Indiens; le capi-

taine s'y rendit aussi dans une chaloupe avec deux matelots ; peu de temps après, huit bateaux pleins de Malais vinrent à bord, et massacrèrent l'équipage, à la réserve de quelques hommes qui sont restés prisonniers chez ce peuple barbare.

Trait remarquable d'hospitalité de la part d'un Arabe.

L'auteur d'un voyage à Tripoli rapporte le fait suivant.

Un officier commandant un détachement de troupes du bey de Tripoli, poursuivi par les Arabes, perdit son chemin, et se trouva, à la nuit tombante, près du camp ennemi. En passant devant une tente dont la porte était ouverte, il arrêta son cheval, et, exténué de fatigue et de soif, il implora du secours. L'Arabe invita son ennemi à entrer en toute confiance, et le reçut avec toute l'hospitalité et les égards qui ont acquis une si grande célébrité à ce peuple. Parmi eux, comme chez les héros de l'antiquité, c'est toujours le chef de la famille qui sert les étrangers. Quand

quelque personne d'un rang distingué leur fait une visite, on le voit aussitôt aller chercher un agneau choisi dans son troupeau; il le tue, et sa femme veille à ce que ses suivantes l'accommodent aussi bien que possible. On conserve encore dans quelques tribus arabes l'ancienne habitude de laver les pieds; et c'est aussi le chef de la famille qui s'en charge.

Leur souper se composait des meilleures parties de l'agneau, et leur dessert de dattes et de fruits secs. Pour honorer encore plus particulièrement l'hôte de son mari, la femme de l'Arabe lui servit un plat de bosine, qu'elle-même avait préparé; il consistait en farine et en eau, pétrie de manière à former une pâte, que l'on mit devant le feu pour la faire lever. Après avoir ensuite posé cette pâte sur la braise, et l'avoir tournée souvent, on la retira à moitié cuite; on la coupa en plusieurs morceaux, on la pétrit une seconde fois avec du lait nouveau, de l'huile et du sel, et on lui donna la forme d'un poudding, que

l'on garnit de kaddide ou petits morceaux de mouton séchés et très-salés.

Quoiqu'ennemis l'un de l'autre, ces deux chefs s'entretenaient avec franchise et amitié de leurs hauts faits et de ceux de leurs ancêtres, quand tout-à-coup la figure de l'Arable se couvrit d'une grande pâleur. Il se leva précipitamment de son siége, et fit dire quelques instans après à son hôte que son lit était prêt à le recevoir; qu'il ne se trouvait pas bien, et ne pouvait assister au reste du repas; qu'il avait examiné le cheval du Maure, et avait pensé qu'il était hors d'état de faire une longue et pénible route le lendemain, mais qu'il en trouverait un autre tout frais à la porte de la tente, où il le verrait, et d'où il espérait qu'il s'éloignerait avec vitesse. L'étranger ne sachant comment expliquer cette conduite de son hôte, se retira pour se livrer au repos.

Un Arabe le réveilla à temps pour prendre, avant son départ, quelque nourriture préparée d'avance; mais il ne vit personne

de la famille, jusqu'à ce que, parvenu à la porte de la tente, il aperçut le chef Arabe qui tenait la bride du cheval et soutenait les étriers; ce qui, chez ces peuples, est la dernière marque d'amitié. Le Maure ne fut pas plutôt monté, que son hôte lui annonça que le plus grand ennemi qu'il eût dans le camp ennemi, était lui.

Hier au soir, lui dit-il, vous m'avez découvert, en me racontant les exploits de vos ancêtres, le meurtrier de mon père. Voilà les habits (qu'on apporta dans cet instant à la porte de la tente) dont il était vêtu au moment où il fut tué. J'ai souvent juré sur eux, en présence de ma famille, de tirer vengeance de sa mort, et, pour y parvenir, de chercher son meurtrier depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Le soleil n'est pas encore levé; il le sera à peine quand je vous poursuivrai, et alors vous aurez quitté ma tente en sûreté, où, heureusement pour vous, notre religion me défend de vous attaquer, puisque vous y avez cherché un refuge, et que vous vous êtes mis sous ma protection. Mais toutes

mes obligations cessent à l'instant où nous nous quittons, et de ce moment vous devez me considérer comme quelqu'un qui a juré votre mort, quelque part et à quelque distance que nous puissions nous rencontrer à l'avenir. Vous montez un cheval qui ne le cède en rien à celui qui m'attend : de sa vitesse sur le mien dépend la vie de l'un ou de l'autre de nous, ou même de tous les deux.

Après ces mots il serra la main de son adversaire et le quitta. Le Maure, profitant du court espace de temps qu'il avait d'avance, arriva au camp du bey avant d'être atteint par l'Arabe, qui le suivit aussi près du camp que sa sûreté put le lui permettre.

Christophe et l'île de Saint-Domingue.

Christophe est d'un caractère farouche: né sous le brûlant climat de l'Afrique, il était esclave à la Jamaïque, d'où il s'échappa à Saint-Domingue, lors de la révolution. Il ne fut cependant point remarqué avant l'arrivée du général Leclerc;

mais, depuis cette époque, il se montra un des plus ardens dans l'insurrection des noirs; il suivait les armées et achetait le butin des soldats : il a acquis par ce moyen une fortune considérable. Il se distingua sous Toussaint-Louverture, qui le fit général; il se joignit ensuite à Dessalines contre l'armée française, et finalement, en 1805, il succéda à cet aventurier dans le royaume de Haïti.

Un capucin allemand, nommé *Cornélius Brett*, couronna Christophe dans l'église du Cap, et l'on se servit d'huile de coco pour cette cérémonie.

Christophe paraît ne pas manquer d'un certain talent dans l'art de gouverner, il récompense généreusement ses partisans, et déploie une grande fermeté contre les ennemis de son pouvoir. On le dit taillé en Hercule : il a une bravoure de désespéré, et il ne fait que s'embraser à la vue du danger. On l'a vu, au milieu de l'action, écumer comme un tigre, et animer ses soldats par ses hurlemens. Il est vindicatif au-delà de toute expression, et paraît

à une maison de campagne appelée le *Hors-du-Cap*, à environ deux lieues de distance; mais il faut bien se garder de s'éloigner de la route en y allant, ni de faire un pas plus loin; on serait aussitôt arrêté, et on encourrait le déplaisir du roi, dont la méfiance et la crainte sont extrêmes.

Sa résidence est à environ trois lieues du Cap, au château de Sans-Souci, près d'un village du même nom, où aucun étranger n'est admis, à moins qu'il ne soit très-connu. Le village est situé sous le fort Ferrière, qui est armé de plusieurs centaines de pièces de canon, constamment approvisionné de vivres et de munitions de guerre pour sept ans; vingt mille hommes, dit-on, peuvent facilement y être enfermés et logés. Aucun blanc n'a la permission d'entrer dans la forteresse, si ce n'est l'officier du génie (un allemand) qui en a conçu le plan et dirigé les travaux, et dont la récompense est d'y vivre et d'y mourir.

Le Cap offre un spectacle de désolation. Cette ville, qui contenait autrefois soixante-

dix mille habitans, était régulièrement bâtie au milieu d'une plaine. Toutes les rues se coupaient à angles droits, et les maisons étaient d'une construction très-élégante. Aujourd'hui l'herbe couvre les rues, et les maisons saccagées, dont le tiers au plus est habité, n'ont plus que les murs extérieurs. Ajoutez à ces contrastes un ciel constamment serein, la végétation la plus vigoureuse et la plus animée, et le soleil le plus radieux. L'église, qui du temps des Français, était la plus magnifique des Indes occidentales, n'offre plus que des murailles nues et découvertes. Près de cette église, Christophe a un palais donnant sur quatre rues, dans lesquelles il n'est permis à aucun étranger de passer; cet édifice est très-bas, et n'a rien extérieurement qui le distingue des maisons ordinaires. Les habitans ont beaucoup d'égards pour les étrangers; mais ils restent dans leurs maisons la plupart du temps, et l'activité n'est pas leur qualité dominante.

L'uniforme des officiers de l'armée de

Christophe se compose : d'un grand surtout bleu, à paremens rouges; d'un large pantalon, avec des bottines; d'un chapeau retroussé, avec un panache rouge de deux pieds de longueur, et d'un énorme sabre à leur ceinture.

Depuis que cette notice est écrite, Christophe s'est brûlé la cervelle en apprenant l'insurrection de ses troupes; et ce pays est maintenant déchiré par les factions.

Naufrage du brick la Jeune Sophie, *incendié par du vitriol, en* 1817.

Le brick *la Jeune Sophie*, fut expédié du Hâvre, le 28 mai 1817, pour les îles de France et de Bourbon. Les vents presque toujours contraires à ce navire, retardèrent sa marche, et l'écartèrent tellement de la route ordinaire, qu'il ne put passer la ligne que le 24 juillet. Il était chargé d'une riche cargaison: il portait quinze hommes d'équipage, y compris les trois officiers, et en outre l'armateur avec onze

passagers, au nombre desquels étaient deux dames : en tout vingt-sept personnes.

Le 6 août, à trois heures de l'après-midi, un des gens ayant ouvert le panneau du milieu de l'entrepont, pour prendre de l'eau-de-vie, on sentit une odeur extraordinaire. Ayant laissé ce panneau ouvert quelques instans, c'est-à-dire, le temps seulement de descendre dans l'office le baril qui contenait l'eau-de-vie, on le referma.

Vers quatre heures, au moment de mettre le couvert, on commença à s'apercevoir de la fumée qui pénétrait dans la chambre des passagers; mais pensant qu'elle provenait de la cuisine, ce qui arrivait quelquefois, on y fit peu d'attention. Cependant, comme elle augmentait toujours, et qu'elle portait avec elle une odeur de brûlé, on se mit à faire des recherches dans une office attenante à la dernière cabane de babord, où la fumée était aussi épaisse, et l'on en retira promptement le baril de poudre qu'on monta sur le pont.

Ne pouvant découvrir le foyer de l'incendie, on s'empressa de débarrasser le panneau de la cale, et de monter sur le pont les ballots de marchandises qui le bouchaient. Il était tellement calfeutré, que la fumée ne paraissait pas venir de cet endroit. On ne vit aucun inconvénient à l'ouvrir avec promptitude; mais au même instant elle sortit par tourbillon, et si épaisse, que plusieurs des assistans tombèrent asphyxiés par la force et l'odeur de cette vapeur léthifère. On s'empressa de jeter de l'eau, sans discontinuer, pendant plus de deux heures, ce qui n'empêchait pas la fumée d'augmenter. Cependant, comme elle paraissait porter avec elle une odeur de vitriol, quoique l'on crût avoir la certitude qu'il n'y en avait point à bord (1), les plus courageux essayèrent de descendre dans l'entre-pont pour tâcher de fermer le panneau de la cale, seul

(1) On sut depuis, què l'incendie avait été causé par deux caisses d'huile de vitriol, annoncées et embarquées sur le bâtiment comme caisses de liqueurs.

moyen, en interceptant l'air, d'arrêter les progrès du feu; mais ils ne purent y parvenir; on ne pouvait même pas tenir sur le pont, par l'épaisseur de la fumée qui coupait la respiration : on se hâta donc de mettre les caliornes (assemblages de grosses poulies et de cordages) pour hisser la chaloupe à la mer.

« Sans vivres, à plus de cent lieues de terre, et par une mer terrible, nous ne pouvions nous dissimuler, dit l'auteur, que nous allions immanquablement, ou être engloutis dans les flots, ou périr de besoin. Ainsi nous nous disposions à descendre dans cette chaloupe, avec la ferme persuasion que c'était entrer dans notre cercueil, lorsque nous réfléchîmes qu'il était impossible que nous pussions tenir vingt-sept personnes dans une aussi petite embarcation, qui pouvait tout au plus en contenir douze; encore ce nombre eût-il gêné la manœuvre. Quant au petit canot, on ne pouvait en faire usage, car l'extrême grosseur de la mer l'eût fait chavirer sur-le-champ. On conclut donc, mal-

gré le danger imminent qu'il y avait de rester sur ce bâtiment; que le seul parti à prendre était de fermer toutes les issues par où l'air pouvait s'introduire, et de voguer ainsi tant qu'il serait possible, pour parvenir à la terre la plus voisine, qui se trouvait être l'île déserte de la Trinité. Ayant fermé aussitôt toutes les issues, on les couvrit de toiles, de voiles, de couvertures et de matelas qui étaient à sécher sur le pont, ayant été mouillés la nuit d'avant par les coups de mer; et pour s'assurer si réellement le vitriol était la cause du feu, on se mit à pomper. L'eau qui sortit ne laissa plus aucun doute; car elle bouillait sur le pont.

» Quelques hommes, au risque de périr, se précipitèrent dans la cambuse (1), et parvinrent à en tirer un petit sac de biscuit, qui, avec quatre barils de galère pleins d'eau, et quelques poules, forma toutes nos provisions, ce qui nous obligea à établir de suite la ration d'un quart

(1) Lieu où se fait la distribution des vivres aux matelots.

d'eau par jour, avec une galette de biscuit, pour chaque personne. Mais ce qui était non moins malheureux, c'est que l'on n'avait pu sauver aucun livre, aucune carte qui pût guider les officiers dans leur marche; et l'on ne possédait, pour tout instrument de navigation, qu'un octan et deux boussoles. »

On ne s'occupa nuit et jour, et sans interruption, qu'à arroser tous les matelas, couvertures et voiles qu'on avait étendus sur les écoutilles; le 8 août, à minuit, l'on aperçut l'île de la Trinité, et on mit en travers jusqu'au lendemain matin six heures.

Alors on délibéra sur le parti à prendre. Le feu n'ayant fait que peu de progrès apparens, le désir de sauver le navire ainsi que la cargaison, et la presque certitude de périr de misère sur ces rochers stériles, décidèrent à continuer la route jusqu'à Rio-Janeiro, en se dirigeant toutefois sur l'île de l'Ascension, en cas d'événement. Le même jour, sur les onze heures du matin, étant environ à qua-

torze lieues de la Trinité, on s'aperçut que les chevilles des haubans (1) de l'arrière babord étaient presque rouges, et que la fumée sortait entre les préceintes : on jugea dès-lors, que le feu avait fait beaucoup plus de progrès qu'on ne l'avait cru, et que tenter d'aller plus loin, c'était se résoudre à périr dans les flammes. On vira de bord aussitôt et l'on se dirigea vers l'île de la Trinité, malgré les vents contraires.

Depuis le 7 au matin, lendemain du feu, la pluie ne cessa presque pas de tomber à flots jusqu'au 15; il est difficile de peindre une aussi pénible position. Ces malheureux n'avaient point de vêtemens pour changer, parce que toutes les malles étaient restées en bas dans la chambre. Ils n'avaient point de retraite pour la nuit, tout étant fermé; la seule chaloupe, qui était sur le pont, continuellement inondée par la pluie, servait de lieu de repos à la moitié d'entre eux, tandis que les autres

(1) Cordages qui assurent les mâts dans le sens latéral.

travaillaient à arroser jusqu'à ce qu'ils fussent relevés par leurs compagnons d'infortune.

Enfin, le 9, à midi, on aperçut pour la seconde fois l'île de la Trinité: la journée se passa à chercher une baie qui offrit un mouillage convenable; mais peu de temps après que l'on eût jeté l'ancre, les roches coupèrent le cable.

Le 10, à quatre heures après midi, on mit le navire à la côte, et à 10 heures du soir, l'eau remplissant l'entrepont, on reconnut que le feu était éteint. Les deux jours suivans, après avoir construit un vat-et-vient (1), on s'empressa de sauver le peu de vivres que l'on pût avoir. Le 12 au soir, treize personnes, tant officiers que matelots et passagers, restés encore sur le vaisseau, ne purent aller joindre leurs camarades parce que la mer grossit extrêmement et que les vagues se succédaient

(1) Cordage tendu d'un point à un autre au-dessus du niveau de la mer, et qui sert d'appui pour faire glisser et diriger un bateau de l'un à l'autre point.

sans interruption : ils n'eurent que le temps de se jeter dans la chaloupe et de gagner le large; n'ayant d'autres vivres que quelques morceaux de biscuit, reste de ce qu'avaient apporté pour eux les deux matelots qui la gardaient depuis le jour qu'on l'avait mise à la mer. La même nuit, sur les trois heures, le bâtiment s'ouvrit et le reste des vivres et la cargaison, repoussés au large par les vagues, furent perdus.

Les quatorze naufragés, qui étaient passés à terre pour recevoir les vivres que l'on envoyait du bâtiment, n'entendirent pas sans frémir l'ouverture du navire; ils attendirent le jour avec la plus vive impatience, afin de savoir ce qu'étaient devenus ceux qui étaient restés sur le navire; mais dès que les premiers rayons de lumière leur eurent permis de distinguer quelques objets, ne voyant pas la chaloupe, ils ne doutèrent plus qu'ils n'eussent péri victimes de leur zèle. Ils parcoururent aussitôt le rivage pour chercher les cadavres de leurs malheureux compa-

gnons d'infortune, et n'en trouvant aucuns, ils crurent qu'ils avaient été engloutis au fond de la mer; ce ne fut que vers midi qu'ils aperçurent la chaloupe qui avait pris le large pour n'être pas brisée par les débris du navire et qu'un très-grand rocher leur avait dérobé jusqu'alors. Mais leur joie fut de courte durée, parce que tous ceux qui étaient dans la chaloupe ne cessaient de faire des signaux de détresse; ils n'avaient pour toute nourriture qu'un baril de beurre salé, infecté et fondu par le vitriol. Vainement on tenta de leur porter secours, la force des lames ne permit pas même aux meilleurs nageurs, d'établir des communications entre la terre et la chaloupe.

Enfin, le 15 août, dit le narrateur qui se trouvait sur la chaloupe, la mer étant un peu moins forte, nous nous décidâmes à aller à terre, quelqu'imminent que fût le danger, n'ayant d'ailleurs que la mort à attendre en restant plus long-temps dans la chaloupe, où nous allions périr de besoin; nous fîmes connaître nos intentions

à ceux de terre, qui employèrent tous leurs efforts à nous seconder; nous nous jetâmes tous treize à la mer l'un après l'autre, à plus de cent brasses du rivage, en bravant les lames qui nous poussaient contre les rochers. Ceux de terre, à force de travail, avaient trouvé moyen de nous faire parvenir un bout de corde sur le canot amarré jusques-là derrière la chaloupe. Chacun, dans la plus cruelle perplexité, considérait attentivement celui d'entre nous qui se jetait à la mer, craignant toujours qu'épuisé de besoin, il n'eût pas la force de supporter un si long et si dangereux trajet. Mais la Providence veilla sur nous, et aucun ne périt dans cette circonstance, l'une des plus critiques de toutes celles où nous nous étions trouvés.

Après les premiers transports de joie si naturels de se trouver tous réunis à la suite de dangers aussi grands, nous réfléchîmes sur notre sort présent, et nous éprouvâmes une vive douleur en envisageant l'avenir. En effet, cette île, connue des marins pour être déserte et écartée des pas-

sages ordinaires des bâtimens, est aperçue seulement de ceux que les vents ont éloignés de leur route, et toujours de si loin, qu'elle ne leur paraît que comme un point dans l'horizon. N'ayant d'ailleurs ni canon ni poudre, car au moment de l'incendie on les avait jetés à la mer, nous ne pouvions espérer de les attirer vers nous par des signaux que l'éloignement les eût empêchés d'apercevoir. Ne pouvant néanmoins se dissimuler jusqu'où pourrait nous pousser le désespoir, si nous étions obligés de passer le reste de nos jours dans cette affreuse retraite, qui ne nous offrait qu'un amas de rochers stériles, M. Devaux, capitaine; le comte d'Amerval, armateur; et M. Girette, lieutenant, se décidèrent, par un généreux dévouement, à aller à Rio-Janeiro solliciter les secours du consul de France pour leurs compagnons d'infortune. Ayant fait clouer quelques planches sur la chaloupe en forme de pont, et poser une petite lisse, ils partirent le 20 août avec cinq des plus courageux matelots, sans considérer le danger qu'il y avait de

faire plus de trois cents lieues sur une aussi frêle embarcation.

Nous restâmes donc encore dans l'île dix-neuf personnes, presque sans vivres, sans armes pour s'en procurer, et sans vêtement, car la plupart d'entre nous n'en avaient pas même de rechange, n'ayant pu sauver que quelques malles; nous devions bientôt éprouver toutes les horreurs de la misère et de la famine, pour peu que la chaloupe, si elle parvenait jusqu'à Rio-Janeiro, éprouvât de retard dans le secours qu'elle devait envoyer; mais familiarisés avec les plus grands dangers, la crainte de périr ne nous inspirait plus de terreur. La nécessité nous donnant des forces, les plus agiles d'entre nous parvinrent à gravir, non sans des peines infinies, les rochers à pic qui nous entouraient; et, armés d'un simple bâton qu'on avait ferré par le bout, en y adaptant une lame de couteau, ils allaient à la chasse de sangliers énormes, et ils parvenaient jusque sur les plus hauts rochers, d'où le moindre faux-pas les eût précipités sur le bord de la

mer. C'est ainsi qu'en s'exposant journellement, ils parvinrent à augmenter et à prolonger nos vivres, et se préparèrent des vêtemens pour l'avenir avec la peau de ces animaux, qu'ils faisaient sécher.

Le mardi 14 septembre, les premiers d'entre nous qui, à leur réveil, sortirent de leur cabane, furent très-étonnés de voir un superbe chien épagneul, sur le haut des rochers qui entouraient la baie que nous habitions. Dès qu'il aperçut du monde, il descendit avec une rapidité incroyable par le chemin où l'on allait à la chasse, et vint se coucher aux pieds de ceux qui l'avaient appelé; il leur fit beaucoup de caresses, ainsi qu'à nous tous, qu'un événement aussi extraordinaire rassembla promptement. L'arrivée de ce chien fit présumer qu'un bâtiment éloigné de sa route, et pressé par le besoin d'eau, était dans quelqu'autre baie de l'île; cet espoir nous fit éprouver des transports de joie.

Six des plus agiles allèrent aussitôt à la découverte avec le chien, pensant qu'il les aiderait à leur faire connaître d'où il ve-

nait : de l'autre côté de l'île, ils reconnurent les vestiges d'un ancien naufrage, tels que des pièces de bâtiment, de la vaisselle, des bouteilles, etc., etc. Ils virent aussi les débris de deux habitations dont il n'existait plus que le bas des murs, et autour de ses habitations de vastes plaines, où ils trouvèrent des concombres en grande quantité, de la graine de moutarde, beaucoup d'arbres de palma-christi et des lianes, des citronniers en fleurs, des plants de tabac, des fougères de hautes tiges, un petit champ de gérofliers, et sur beaucoup de rochers des breides, qui croissent par la fiente des cabris dont il y a une grande quantité, mais qu'il était impossible d'attraper, à cause de la vitesse de leur course. Ils trouvèrent aussi des oiseaux gros comme des poules, et d'autres comme des tourterelles.

D'après le récit qu'ils nous firent de tout ce qu'ils avaient vu, nous décidâmes que, lorsque le peu de provisions qui nous restaient serait consommé, et qu'il se serait écoulé assez de temps pour ne plus per-

mettre de compter sur le retour de la chaloupe, nous irions habiter cette partie de l'île qui nous offrirait au moins quelques ressources, jusqu'à ce que la Providence eût décidé de notre sort.

Le manque d'eau allait nous forcer d'exécuter ce projet, lorsque, le dimanche 21 septembre, quarante-un jours après notre arrivée dans l'île, et trente-un après le départ de la chaloupe, nous aperçûmes à midi un navire au large. Sa direction précise sur notre île semblait nous donner la certitude qu'il venait pour nous. Notre joie fut telle que, chez quelques-uns de nous, elle alla jusqu'au délire. On s'empressa de lui faire des signaux : mais quelle fut notre douleur, lorsque nous le vîmes continuer sa route en longeant la côte. Dans le premier élan de joie, on avait mis le canot à la mer pour courir au-devant de notre capitaine; quatre hommes y sautèrent promptement, et parvinrent, à force de rames, à accoster le navire qui, ayant aperçu le canot venir à lui, avait diminué de voile pour l'attendre. Notre canot revint bientôt, apportant une

lettre du capitaine Joseph Bealde, qui nous marquait que ce brick était la *Marie Eliza*, de Salem, qui se rendait à Sumatra; qu'il nous prendrait avec plaisir à son bord, et qu'il se détournerait de sa route pour nous déposer au cap de Bonne-Espérance. La nuit étant survenue, il fallut remettre au lendemain à s'embarquer.

On ne compta plus sur le retour de la chaloupe, présumant, d'après l'espace de temps écoulé depuis son départ, qu'elle avait péri en route; cependant pour que, dans le cas où elle reviendrait, elle pût apprendre ce que nous étions devenus, nous prîmes la précaution d'écrire une lettre que l'on mit dans une bouteille, qui fut attachée à la cabane la plus élevée; et afin de la rendre plus apparente, on adapta un mouchoir blanc au bout d'un bâton que l'on mit dans le gouleau de la bouteille.

Le capitaine Bealde ayant peine à ajouter foi à l'incendie du bâtiment, envoya, pour s'assurer de la vérité, un officier qui entra même dans les deux parties du na-

vire qui étaient sur le bord du rivage. Il vit que sans le cuivre dont heureusement il avait été doublé, nous n'aurions pu arriver jusqu'à la Trinité, et que nous aurions coulé bas. Sur la réponse affirmative qu'il fit au capitaine, celui-ci envoya ses deux embarcations pour nous prendre. Nous fûmes obligés de nous jeter à la mer pour sortir de cette île, comme il avait fallu faire pour y aborder.

Nous apprîmes par le capitaine de la *Marie Eliza* que le hasard seul nous avait favorisés; de mauvais vents l'ayant poussé, malgré lui, du côté de notre île, il avait aperçu notre pavillon blanc, nos tentes, nos cabanes, qui lui avaient fait croire que nous étions des Portugais venus en ce lieu, ou pour coloniser, ou pour pêcher la baleine; il ajouta qu'il ne serait point venu à notre secours sans le canot qu'il vit heureusement se diriger vers lui au moment où il allait s'éloigner. Ainsi, un instant plus tard nous perdions une occasion que nous n'eussions peut-être jamais retrouvée.

Nous arrivâmes au cap de Bonne-Espérance, le 16 octobre. Nous y apprîmes qu'un bâtiment français venant de l'île Bourbon, devait mettre à la voile le surlendemain pour la France, et neuf d'entre nous se décidèrent à retourner dans leur patrie. Les autres naufragés voulant suivre leur destination primitive, attendirent un navire qui devait partir, sous huit jours, pour l'Ile-de-France.

Pendant qu'on imprimait cette relation, on apprit, avec la plus grande satisfaction, le retour en France du capitaine et de l'armateur du brick, qui avaient eu le courage d'entreprendre, dans une petite chaloupe, une traversée de trois cents lieues, pour aller chercher du secours au Brésil. Ils eurent le bonheur, après trois jours de navigation, de rencontrer un bâtiment anglais qui leur donna de l'eau et du biscuit en suffisante quantité pour se rendre à leur destination, et après treize jours de navigation, ils débarquèrent à Rio-Janeiro.

Le roi de Portugal envoya un bâtiment au secours des naufragés de l'île de la Tri-

nité; mais il arriva six jours après le départ des naufragés.

Récit des malheurs éprouvés par cinq soldats, déserteurs de la garnison de Sainte-Hélène.

Dans le mois de juin 1820, j'étais soldat dans la première compagnie d'artillerie de la garnison de Sainte-Hélène. Le 10 de ce même mois, le nommé M'Kannon, canonnier de la deuxième compagnie, me proposa de déserter avec lui, et de me rendre à bord du vaisseau américain *la Columbia*, le seul qui se trouvait en rade. J'acceptai malheureusement, et je trouvai au rendez-vous donné pour exécuter notre projet, quatre autres soldats du régiment; savoir, M'Quinam, Brighouse, Parr et Conway. Parr, qui était un bon marin, nous promit de nous conduire dans un simple bateau à l'île de l'Ascension, ou de croiser devant le port, jusqu'à ce que *la Columbia* levât l'ancre et sortît. A huit heures du soir nous nous rendîmes sur

un rocher à l'ouest de l'île, trois hommes nous reçurent dans une chaloupe de *la Columbia*, et nous conduisirent à bord de leur bâtiment. Une demi-heure après y être entrés, tourmentés de la crainte qu'on ne vînt faire des recherches dans le vaisseau, nous prîmes la résolution de nous emparer d'un bateau de baleinier qui était sur la côte, et de nous sauver en pleine mer. Le bateau était attaché à une grosse pierre, il s'y trouvait cinq rames et un câble. Nous hissâmes la pierre dans le bateau, et nous arrivâmes à côté de *la Columbia*; il était onze heures du soir. Tout-à-coup nous voyons beaucoup de lanternes passer le long des fortifications du côté de la mer. Persuadés qu'on nous cherchait, nous sautons aussitôt à bord du baleinier, emportant avec nous vingt-cinq livres de pain, une pièce contenant treize gallons d'eau, une boussole et un cadran, que le capitaine de *la Columbia* nous donna. Le bateau était à moitié plein d'eau, et nous n'avions rien qui pût servir à le vider. Nous nous mîmes en mer dans cet état, et nous

nous éloignâmes de l'île à une distance considérable, espérant que l'Américain viendrait nous prendre à son bord, comme il avait promis de le faire sous peu d'heures. Le deuxième jour après notre départ, nous l'attendions encore au même point; mais ne le voyant point paraître, nous nous abandonnâmes à la conduite de Parr, qui promit de nous faire aborder dans l'île de l'Ascension. Une rame surmontée de nos mouchoirs nous servit de mât. Pendant deux jours le vent souffla avec force; il fit beau le troisième; le quatrième nous vîmes beaucoup d'oiseaux, mais point d'île. Parr reconnut alors qu'il s'était égaré; nous changeâmes de route aussitôt, et nous nous dirigeâmes vers la côte du Brésil. Nous déchirâmes nos chemises pour agrandir nos voiles. Mais bientôt la faim nous assaillit. En vain, pour nous préserver de ses tourmens, avions-nous réduit nos rations de chaque jour à une once de pain et à deux cuillerées d'eau; le 28 juin, il ne nous restait plus rien que la perspective d'une mort affreuse. L'un de nous ayant trouvé une

canne de bambou, nous la dévorâmes en un moment. J'essayai de manger mes souliers; mais ils étaient tellement pénétrés d'eau salée, qu'il me fut impossible d'en avaler la moindre partie. Enfin, le 1er juillet, Parr prit un dauphin que nous eûmes beaucoup de peine à tirer dans le bateau. Nous rendîmes grâces à Dieu de ce secours inespéré. Nous bûmes le sang de cet animal, et sa chair séchée nous servit de nourriture jusqu'au 4 juillet. Mais, au bout de ce temps, les mêmes angoisses nous assaillirent; et le désespoir s'emparant de plusieurs d'entre nous, ils proposèrent de percer le bateau, afin de mettre un terme à nos souffrances. M'Kannon et M'Quinam repoussèrent cette proposition, et la remplacèrent par celle de tirer au sort pour savoir lequel d'entre nous servirait de nourriture aux autres. Le sort tomba sur M'Kannon. Aussitôt il se fit trois coupures aux artères des bras et des pieds, et il se laissa mourir, en recommandant son âme à Dieu. A peine eut-il rendu le dernier soupir, qu'un de nous le dépeça. Le corps,

souvent lavé dans l'eau de la mer, pour éviter la putréfaction, nous servit de nourriture jusqu'au 8 juillet. C'était alors mon tour de veille. A l'aube du jour, je remarquai que la couleur de l'eau changeait, et le lever du soleil nous fit voir la terre devant nous. Nous approchâmes du rivage où de nouveaux malheurs nous attendaient. Notre bateau trop faible pour résister à la violence des vagues, tourna de côté et chavira. Parr, Conway et moi, fûmes jetés sur le rivage, après beaucoup d'efforts; mais nos deux infortunés compagnons, moins heureux, se noyèrent. Nous apprîmes bientôt que nous étions sur la côte du Brésil, près de Rio-Janeiro. Arrivés dans cette ville, nous y reçûmes tous les secours de la pitié et de l'humanité. Je m'engageai ensuite comme marin, et je fus envoyé à bord du *Foudroyant*.

Veuve brûlée vive dans l'Inde.

Le récit suivant a été fait par un témoin oculaire.

« Revenant de Chitpour, dimanche 1er

Veuve brulée vive dans l'inde.



août 1819, vers six heures du soir, je vis une foule d'Indiens rassemblés sur le bord de la rivière, et j'appris qu'on allait célébrer une *suttée* (grande fête). N'ayant jamais été témoin d'un aussi horrible spectacle, je dirigeai mon bateau vers le lieu du rassemblement, non dans la vue de satisfaire une barbare curiosité, mais afin d'empêcher, s'il était possible, la malheureuse femme de s'immoler sur le bûcher de son mari. Je m'informai aussitôt de ce que je pourrais faire en faveur de la victime; mais on me dissuada de rien entreprendre, attendu que la veuve avait manifestement exprimé le désir d'être brûlée avec le corps de son mari, et que l'autorité avait sanctionné ce vœu, conforme d'ailleurs à l'usage. Bientôt je vis paraître une vieille femme, plus morte que vive, portée par une autre femme, et entourée de deux ou trois hommes qu'on me dit être de ses parens. Le cortége arrivé au bord de la rivière, on jeta quelques cruches d'eau sur la tête de la victime, et on lui mit dans la main un paquet de feuilles

qu'elle pouvait à peine porter; ensuite, après l'avoir dépouillée de quelques ornemens, on soutint ses cheveux avec des peignes de bois, et on l'approcha du bûcher sur lequel était étendu le corps de son mari. Alors, excitée par la foule qui poussait les plus horribles cris, elle monta sur le bûcher, on l'attacha avec une corde au corps du défunt, et en un instant elle disparut sous une quantité considérable de paille et de bambous secs. La flamme s'éleva alors au milieu d'un tourbillon de fumée, et en moins de deux minutes l'œuvre de la destruction fut achevé. »

HAUTEUR

DU MONT-BLANC,

Et Liste des principales ascensions qui y ont été faites jusqu'à ce jour.

La hauteur absolue du Mont-Blanc, d'après M. de Saussure, est de quatorze mille sept cents pieds. Deluc l'a estimée de quatorze mille trois cent quarante-six; le professeur Pictet, de quatorze mille cinq cent cinquante-six. M. de Tralles, qui l'a mesurée trois fois avec des résultats toujours concordans, lui donne quatorze mille sept cent quatre-vingt-treize pieds; c'est-à dire, que son élévation absolue est moindre de cinq mille trois cent cinquante-cinq pieds que celle du Chimborazo. Mais sa hauteur, à partir de sa base, est plus grande, car il est élevé de onze mille cinq cent trente-deux pieds au-dessus de la

vallée de Chamouny, tandis que le Chimborazo ne dépasse que de onze mille deux cent trente-deux la vallée de Tépia. Il y a donc trois cents pieds de supériorité dans la hauteur relative du Mont-Blanc.

Ce fut en 1760 que M. de Saussure, alors âgé de 20 ans, conçut pour la première fois le projet de mesurer le Mont-Blanc. Il offrit une récompense à celui qui y monterait le premier; personne n'y réussit pendant vingt-cinq ans.

La première tentative eut lieu en 1762; mais l'habitant de Chamouny qui la fit, ne dépassa guères le haut du glacier des Bossons.

En 1775, quatre hommes montèrent la montagne de la côte, parallèle au glacier des Bossons.

En 1785, trois autres habitans de Chamouny prirent la même route; mais ils furent forcés de s'arrêter à une certaine hauteur, surpris par un accès presqu'invincible de sommeil, qui leur aurait été fatal, s'ils y eussent cédé sur la neige.

Dans la même année, M. Bourrit, de

Genève, cherchant à monter aussi, fut arrêté par une bourrasque de neige; il échoua l'année suivante dans une nouvelle tentative, à cause du froid et de la fatigue.

En 1785, MM. Bourrit et de Saussure firent l'essai d'une autre route avec quinze guides. Ils arrivèrent le soir du second jour, vers l'aiguille du Goûté, à une hauteur de onze mille quatre cent quarante-deux pieds au-dessus du niveau de la mer. La neige et la fatigue les empêchèrent d'aller plus loin.

En 1786, six hommes n'eurent pas plus de succès. L'un d'eux, Jacques Balmat, s'étant séparé de ses compagnons, les perdit de vue et passa la nuit dans le glacier. Le matin il arriva fort près de la sommité et eut beaucoup à souffrir au visage et aux yeux. Il fut soigné à son retour par le docteur Paccard, et lui offrit, en reconnaissance, de le conduire au sommet du Mont-Blanc. Ils éprouvèrent un froid perçant, leurs provisions gelèrent dans leurs poches, et l'encre dans l'encrier: ils ne res-

tèrent au sommet que quelques minutes, et ils redescendirent dans un état pitoyable. Le docteur eut les mains et les pieds gelés, et son compagnon en fut défiguré pendant huit jours.

La même année, M. de Saussure recommença, sans succès, une seconde tentative; mais l'année suivante, il fut plus heureux : le troisième jour de l'expédition, il atteignit, avec dix-sept guides, le sommet si désiré. Il y resta cinq heures, occupé de ces observations et de ces expériences qui lui ont fait une réputation si brillante et si bien méritée. Il était de retour à Chamouny le cinquième jour.

Le lendemain, M. Bourrit fit sa quatrième tentative d'ascension, mais sans plus de succès que les précédentes.

En 1788, il essaya de nouveau avec MM. Woodley, anglais, et Camper, hollandais. Une tempête dispersa les voyageurs ; mais M. Bourrit atteignit le sommet avec trois guides : il en redescendit de suite. M. Woodley eut les mains et les pieds gelés; M. Bourrit fut forcé à des applica-

tions de neige pendant treize jours, et quelques guides eurent des articulations gelées.

En 1790, le colonel anglais Beaufoy, atteignit le sommet et craignit au retour de perdre la vue. Il eut le bonheur de se rétablir.

En 1792, quatre Anglais firent une tentative, ils échouèrent à cause du mauvais temps, ayant tous plus ou moins souffert. Un des guides se cassa la jambe, un autre eut le crâne entamé.

En 1802, MM. Forneret et d'Ostern, avec sept guides, atteignirent le sommet et déclarèrent à leur retour que rien ne pourrait les engager à recommencer.

En 1806, un gentilhomme russe, le comte de Lusy, passa de quelque chose le Petit-Mulet; mais il fut obligé de redescendre presqu'aussitôt; ses pieds étaient si gelés, que la peau s'en allait avec ses bas; il marcha depuis, très-long-temps, avec des béquilles; et deux de ses guides souffrirent presqu'au même degré.

En 1818, le comte Malasesky, polonais,

atteignit le sommet avec sept guides; son nez et ses oreilles furent gelés.

En 1819, MM. de la Bêche et d'Houdetot attaquèrent le Mont-Blanc par l'aiguille du Goûté; mais ils rencontrèrent dans cette ascension des difficultés et des dangers auxquels ils durent céder.

La même année, le 11 juillet, deux Américains des Etats-Unis, le docteur Van Rensselaer, de New-Yorck, et M. Howard, de Baltimore, accompagnés de guides, entreprirent un nouveau voyage par les Bossons. Après avoir marché toute la journée, ils arrivèrent le soir au Petit-Mulet, où ils passèrent la nuit sous une tente, et le lendemain à midi et demi, ils eurent le bonheur d'atteindre le sommet du Mont-Blanc. Il présente une arête qui court du nord-est au sud-ouest, et qui est élevée d'environ douze pieds au-dessus d'un petit plateau au midi; c'est le point le plus élevé de l'Europe. Au soleil, le thermomètre y était au terme de la glace; et à l'ombre, à — 3° *R*. Ils furent de retour le 13, à dix heures du matin, sans avoir

éprouvé d'autres accidens qu'une douleur cuisante au visage et une grande inflammation aux yeux. La peau du visage se couvrit d'ampoules, et ils furent obligés de se laver avec de la crême : chacun des voyageurs était attaché à deux guides par une corde. Les autres guides étaient munis d'échelles, de haches, de pieux, de cordes, etc.

Enfin, le 17 août 1820, une société de naturalistes français et étrangers, MM. Hamel, conseiller de l'empereur de Russie; Sikique, physicien; Castau fils, pharmacien; Bourdet, naturaliste; Dornford, capitaine anglais; et Henderson, gentleman; entreprit de gravir le sommet du Mont-Blanc.

Le 18, les voyageurs, après avoir franchi des pas bien dangereux, étaient parvenus au haut de la montagne appelée *le Grand-Mulet*, où le mauvais temps les retint trente-six heures; mais le dimanche matin 20, le jour s'annonçant très-beau, ils se mirent en marche à cinq heures; ils touchaient presqu'au sommet, quand trois

de leurs guides qui les précédaient, glissèrent, furent entraînés par les neiges au fond d'une crevasse et couverts par l'avalanche. Ce n'est que par le plus heureux hasard que les voyageurs échappèrent au même malheur. Ils cherchèrent pendant plus de quatre heures des moyens pour sauver ces infortunés; mais obligés d'y renoncer, ils revinrent sur leurs pas, consternés de cet événement, et après avoir perdu la plupart de leurs instrumens.

Outre ces diverses tentatives, il en a encore été fait d'autres qui toutes ont été infructueuses. Ceux qui les ont entreprises ont été arrêtés, ou par des obstacles naturels, ou par la faiblesse de leur constitution, ou par le manque de courage nécessaire dans ces sortes d'entreprises.

NAUFRAGE

DU BRICK AMÉRICAIN,

LE COMMERCE,

SUR LA CÔTE DE SAHARA, EN 1815.

Je partis de la Nouvelle-Orléans le 24 juin 1815, avec une cargaison de farine et de tabac destinée pour Gibraltar, où j'arrivai le 9 août. Mon équipage était de dix hommes. Williams, second capitaine; Savage, lieutenant; Porter, Robbins, Burns, Clark, Barret, Hogau, matelots; Horace Savage, mousse, et Richard, cuisinier (nègre.) Ayant débarqué des marchandises, et pris à bord du vin, de l'eau-de-vie et des piastres, je fis voile le 23 août pour les îles du Cap-Vert, afin d'y compléter mon chargement en sel. J'embarquai aussi, comme passager, un vieillard espagnol, nommé Antonio, qui retournait à la Nouvelle-Orléans.

Après que nous eûmes doublé le cap Spartel, le temps devint très-brumeux; en conséquence, nous ne vîmes pas la côte d'Afrique, et nous ne pûmes compter sur aucune de nos observations. J'avais le dessein de reconnaître les Canaries, et de passer entre Palma et Ténériffe: le 28, nous découvrîmes que la force des courans nous avait portés bien au-delà de notre route estimée, et d'après le degré de latitude, que nous avions dépassé les Canaries sans en apercevoir aucune. A peine eûmes-nous fait notre observation, que le temps se déchargea, et l'obscurité devint profonde. Le soir, après avoir bien repassé mes calculs, et en avoir fait faire autant à mes deux officiers, je reconnus que tous étaient exacts. Alors je fis changer de route et porter au sud-ouest sur celles des îles du Cap-Vert, le plus à l'est. A l'approche de la nuit, le temps était si obscur, que l'on pouvait à peine apercevoir l'extrémité du beaupré. Je fis mettre en travers; on sonda sans trouver fond, avec une ligne de cent brasses; on continua la route. Inquiet,

néanmoins, je donnai ordre de gouverner au nord-ouest, et de tout préparer pour tel événement qui pourrait survenir. Il était dix heures du soir, nous n'appréhendions aucun danger, on allait changer de bordée; nous filions neuf à dix nœuds avec une bonne brise et la mer très-forte. Dans cet instant, un mugissement de vagues frappa mes oreilles; on hissa les vergues; tout le monde monta sur le pont. Pensant que c'était l'approche d'un grain, j'ordonnai de carguer les voiles quand je vis des brisans terribles sous le vent à nous; on se disposait à parer les ancres pour éviter le danger de ce côté, puisque l'on n'apercevait rien à l'avant: mais le navire, emporté par les courans et la lame, toucha avec tant de violence, que tous ceux qui se trouvaient sur le pont furent renversés. Tout ce que nous pûmes faire fut inutile, le bâtiment fut jeté sur les rochers; il fallut renoncer à l'espoir de le sauver. Je dois rendre justice à mon équipage; chacun obéit avec ardeur et en silence aux ordres que je donnai de sauver des provisions de

tout genre. On mit le canot à la mer; je pris avec moi Porter, et nous descendîmes tous deux à l'abri de la carcasse du bâtiment qui était échoué à cinq cents pieds de la côte. Nous poussâmes au large; mais à peine eûmes-nous dépassé l'avant du navire, qu'une lame remplit le canot. Après avoir été long-temps ballottés par les vagues, nous fûmes jetés sur la plage avec notre embarcation. Nous la vidâmes aussitôt, et, prenant une corde que j'y avais attachée, je l'amarrai à des morceaux de bois qui provenaient de nos débris, et que j'enfonçai dans le sable. Avec cette corde, on amena une aussière du bord à terre, et l'on voulut, par ce moyen, faire aborder la chaloupe remplie de provisions, mais elle fut défoncée par la violence de la lame; deux hommes qui la montaient furent portés à terre par une vague épouvantable; on sauva quelques provisions; ensuite j'eus le bonheur de voir arriver heureusement les hommes qui restaient à bord; ils se glissèrent le long de l'aussière qu'ils empoignaient fortement; j'allais au-

devant d'eux, ayant de l'eau jusqu'au cou, et malgré des difficultés inouies, je réussis à les réunir tous.

Nous déposâmes nos provisions et l'eau sous une espèce de tente que nous avions construite avec nos avirons et deux petites voiles. Nous espérions n'être aperçus par aucun habitant de ce rivage inhospitalier, et avoir le loisir de réparer nos embarcations, puis de mettre en mer dès que le temps deviendrait plus calme. Nous pensions qu'il nous serait possible d'apercevoir un navire qui nous sauverait la vie, ou de gagner un établissement européen.

Tandis que nos vêtemens séchaient, je vis un homme s'approcher de nos débris. Je m'avançai vers lui en faisant toutes les démonstrations de paix et d'amitié que je pus imaginer : il me fit signe de rester où j'étais, et se mit à piller nos effets. Il n'était pas armé; j'allai vers lui jusqu'à la distance de dix pas.

Il faisait peur à voir; il paraissait très-vieux, et cependant il était hardi et vigoureux. Il fut bientôt joint par deux femmes

d'un aspect un peu moins horrible, une fille de dix-huit à vingt ans, d'une figure passable, et six enfans de six à seize ans; ceux-ci étaient absolument nus. Ces gens avaient un gros marteau, une hache et de longs couteaux qui pendaient à leurs côtés dans des gaines. Ils forcèrent et vidèrent nos coffres et nos malles, et portèrent leur butin sur leur dos jusqu'au haut des dunes. Ils fendirent nos matelas pour en prendre l'enveloppe, et s'amusèrent beaucoup à voir les plumes de mon lit enlevées par le vent. Ils enveloppèrent un instant leurs têtes de voiles de dentelles et leurs jambes de mouchoirs de soie, puis les ôtèrent et les placèrent avec le reste du pillage.

Quoique nous n'eussions aucune espèce d'armes, nous étions néanmoins assez forts pour chasser ces sauvages avec des barres d'aspect; mais je réfléchis qu'il ne nous restait aucun moyen d'échapper ni par terre, ni par mer; que sans doute ils en appelleraient d'autres à leur secours, et que nous serions infailliblement tous mis à mort. Je me résignai à laisser les bar-

bares prendre tout ce qu'ils voudraient, à l'exception de nos vivres, que je résolus de défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Dans l'après-midi, le vent se calma un peu. Porter alla jusqu'au bâtiment, et en rapporta des clous et un épissoir. On travailla ensuite jusqu'à la nuit à réparer le canot; pendant ce temps, des sentinelles armées de barres d'aspect se promenaient autour de la tente. Les Arabes volèrent cependant une des voiles qui la couvrait: ils essayèrent d'emporter l'autre; je m'y opposai. Alors ils nous menacèrent de leurs haches et s'en allèrent. Un enfant nous avait procuré du feu; nous nous en servîmes pour faire cuire nos alimens; nous mîmes deux hommes de garde pour tenir le feu allumé et donner l'alarme; puis nous nous étendîmes sur le sable pour dormir: de bien tristes réflexions m'empêchèrent de fermer l'œil.

Dès le point du jour, le vieil Arabe descendit sur le rivage, accompagné de ses deux femmes et de deux jeunes gens; armé d'une lance, il la brandissait de la main

droite en l'élevant au-dessus de sa tête, comme pour nous la lancer : il nous commanda de nous en aller vers notre bâtiment, et nous montra une troupe de chameaux qui venaient du côté de l'est. Ses femmes couraient en poussant des hurlemens horribles, et jetant du sable en l'air, comme pour faire signe aux conducteurs de chameaux d'approcher. Je m'élançai au bord de la mer, et je me saisis d'une petite espare pour parer les coups de la lance. Le vieux sauvage marcha comme un furieux vers la tente. Il fit prendre la fuite à nos gens en les piquant légèrement, et leur indiquant du doigt les chameaux : c'était tout ce qu'il voulait, car il ne se souciait pas d'appeler du secours, de crainte d'être obligé de partager le butin.

Réunis auprès du canot, nous le traînâmes à la mer, le long de l'aussière; mais tout le monde s'y jetant à la fois, la première vague l'emplit et le défonça : nous voulûmes nous enfuir; le vieil Arabe et sa troupe nous en empêchèrent. Nous nous saisîmes alors de la chaloupe, nous la mî-

mes à la mer, chacun de nous s'y embarqua l'un après l'autre, et nous parvînmes sans accident le long de notre navire, qui préservait assez notre embarcation contre les vagues; néanmoins elle était à moitié remplie d'eau quand nous arrivâmes.

Tout le monde monta à bord; je restai avec un autre homme dans la chaloupe occupé à la vider. Dès que nous fûmes éloignés de terre, le vieillard et sa famille, qui s'était augmentée de deux jeunes gens armés de cimeterres, coururent à notre tente. On chargea les chameaux de nos provisions et de la voile, puis on les envoya dans l'intérieur des terres avec les enfans qui les conduisaient. Le vieillard descendit ensuite sur la plage, et avec sa hache il enfonça nos barriques d'eau et de vin, et en vida le contenu sur le sable. Aidé de sa famille, il rassembla ensuite les caisses, les malles, les instrumens nautiques, les livres, les cartes en un tas, et il y mit le feu. Voyant nos provisions et notre eau perdues, il ne nous restait plus d'autre alternative que d'essayer de mettre en mer notre chaloupe

qui faisait eau de toute part, ou de rester à bord du bâtiment, dont les vagues nous enleveraient la nuit suivante, ou enfin de périr de la main des barbares Africains que nous nous attendions de voir paraître en grand nombre, avec des armes à feu; d'ailleurs, ils devaient avant peu avoir la facilité de venir jusqu'à notre navire, car un banc de sable s'était formé depuis le lieu où il avait échoué jusqu'à terre, et asséchait de mer basse. Nos préparatifs pour le départ étaient terminés. Nos provisions se composaient de quelques bouteilles de vin et de quelques morceaux de petit salé: il ne nous restait que deux avirons; nous en avions fait d'autres avec des planches fendues. Nous allions essayer de pousser la chaloupe au large, quand une lame vint la frapper, la remplit d'eau, et la poussa le long du navire; nous nous dépêchâmes alors de le regagner: deux hommes s'occupèrent de vider la chaloupe, deux autres de la tenir pour l'empêcher de se briser contre le bâtiment.

Notre déplorable situation parut exciter

la pitié dans le cœur des barbres qui l'avaient causée. Ils descendirent, sans armes, sur le bord de la mer, et firent tous les signes d'amitié qu'ils purent imaginer pour nous engager à venir à terre; ils s'adressaient surtout à moi, ayant reconnu que j'étais le capitaine. Pour m'inspirer de la confiance, un d'eux alla chercher une outre : alors ils m'indiquèrent par signes qu'elle était pleine d'eau. Tous s'éloignèrent, à l'exception du vieillard qui la tenait; il s'avança dans l'eau jusqu'aux aisselles, et me fit signe de venir boire. Tourmenté de la soif et pénétré que nous n'avions aucun moyen de nous procurer de l'eau, j'allai à terre, je pris l'outre, et je la portai à mes compagnons : après quoi le vieillard me donna à entendre qu'il désirait aller à bord pendant que je resterais à terre jusqu'à son retour.

Il n'y avait de moyen de nous sauver qu'avec l'aide de ces barbares; il fallait donc ne rien négliger pour se concilier leur bienveillance. Les jeunes gens, les femmes et les enfans étaient assis au bord

de la mer, sans armes; ils levaient les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin de leur sincérité. J'allai donc à terre; le vieillard vint au-devant de moi, me prit la main, et s'écria : *Allah, ak bai.* Je compris qu'il invoquait le nom de Dieu; je le laissai passer au navire, et je m'assis sur la plage avec les autres Arabes. Les témoignages de leur curiosité n'eurent pas de bornes; ils y joignirent les signes d'amitié les moins équivoques.

Quand le vieillard fut monté à bord, je criai à mes gens de l'y garder jusqu'à ce que je fusse relâché; le bruit des vagues ne leur permit pas de m'entendre. Le vieillard examina la cale, demanda à mes gens si nous avions des taffetas, des armes à feu et de l'argent monnoyé : n'en trouvant point, il revint à terre. Lorsqu'il fut près du rivage, j'étais sur le point de me lever pour aller au-devant de lui; les deux jeunes gens les plus vigoureux, assis à mes côtés, m'empoignèrent chacun par un bras. A l'instant, les femmes et les enfans dirigèrent leurs poignards, leurs

couteaux et leurs lances contre ma poitrine et mon visage; ils grinçaient des dents: leur figure avait l'expression la plus effrayante. Le vieillard saisit un cimeterre et me prit par les cheveux. Je me crûs à ma dernière heure; je recommandai mon âme à Dieu. Je ne sais si mon air résigné, mais qui n'annonçait aucune crainte, arrêta ces Barbares. Le vieillard, après avoir passé légèrement son cimeterre le long du collet de ma chemise, qu'il coupa un peu, me lâcha la tête, en me faisant entendre par signes d'ordonner qu'on apportât incontinent à terre tout l'argent qui était à bord.

Les gens de mon équipage témoins, du bord du navire, de toute cette scène, s'étaient jurés, ainsi que je l'appris depuis, de se précipiter au rivage, armés le mieux qu'ils pourraient, pour venger ma mort.

Lorsque le vieil arabe eut lâché prise, et que je les eus hélé, ils reprirent un peu d'espoir. L'un d'eux vint le long de l'aussière, me demander ce qu'ils avaient à faire : je lui dis d'apporter à terre tout

l'argent qui se trouvait à bord; mais le bruit du ressac l'empêcha d'entendre ce que j'ajoutai, que l'on ne devait s'en dessaisir que lorsque je serais entièrement relâché. L'argent qui se montait environ à mille piastres fut mis dans un seau, que l'on fit glisser le long de l'aussière : un des jeunes gens alla le recevoir. Le vieillard, assis à mon côté, tenait la pointe de son cimeterre dirigée contre ma poitrine.

On lui apporta le seau, et on le vida dans un coin de la couverture du vieillard, qui me fit lever; aidé par les jeunes gens, il me tint par les bras, et me contraignit à suivre leur troupe qui alla aux monticules de sable, à deux cents toises du rivage. Tous, armés de sabres, de lances ou de couteaux, me serraient de près de tous les côtés; ils gravirent les dunes, et me firent asseoir à terre avec eux. Le vieillard partagea l'argent en trois tas; chacun des Arabes enveloppa sa part dans quelques morceaux de nos vêtemens. Pendant cette opération, ils avaient lâché

un de mes bras : résolu à tout risquer pour leur échapper, je fis un léger mouvement à ce dessein dans un moment où je crus que tous les yeux étaient détournés de dessus moi : aussitôt un des jeunes gens m'allongea un coup de son cimeterre; j'en évitai la force, en me jetant ventre à terre; cependant il perça mon gilet. Il allait recommencer; le vieillard le lui défendit.

L'argent partagé et emporté, ils se mirent en marche avec moi, en s'éloignant de la mer; ils me tiraient par les bras. Je me décidai alors, pour me sauver, de tenter leur avarice, leur faisant entendre par signes que mon équipage avait encore de l'argent. Ils eurent l'air ravi, et rebroussèrent chemin, après avoir toutefois envoyé leur argent dans l'intérieur du pays, avec un des jeunes gens. Arrivés à cinquante toises du rivage, ils me firent asseoir par terre en me tenant par les bras, et m'ordonnèrent de faire apporter l'argent. Je savais bien qu'il n'y en avait plus à bord; mais je pensai que si je pouvais

faire venir Antonio à terre je réussirais à m'échapper. Je fis signe que quelqu'un vînt à terre. Ma situation était si affreuse, que personne n'osait s'aventurer : je restai ainsi plus d'une heure sans cesse menacé de la mort, les Barbares me faisaient crier de toutes mes forces : à la fin la compassion l'emporta sur la frayeur dans le cœur de M. Savage; il s'avança vers le rivage; on allait le saisir, lorsque je tâchai de lui faire comprendre par signes, de rester hors de la portée des Arabes. Comme il ne pouvait m'entendre, ceux-ci, supposant que je lui donnais ordre d'apporter des piastres, me firent un peu approcher de lui, jusqu'à ce qu'il m'eût compris; alors il retourna au bâtiment, et je fus ramené à ma place.

Antonio, apprenant que je le demandais, descendit à terre, et vînt droit à moi. Les Arabes, déçus dans leur espoir de lui voir apporter de l'argent, se mirent à le dépouiller et à le maltraiter. Dans l'espoir de le sauver de la furie de ces monstres, je lui dis de faire comprendre par signes

qu'il y avait des piastres et d'autres objets enterrés dans le sable près de l'endroit où avait été dressé notre tente. Nous y avions effectivement enfoui diverses choses et des piastres. Dès qu'Antonio l'eût donné à entendre aux Arabes, quelques-uns le firent marcher à grands pas vers l'endroit désigné, et ils se mirent à fouiller.

J'étais resté assis sur la plage entre le vieillard et le plus vigoureux des deux jeunes gens. L'endroit où les autres creusaient la terre était un peu derrière nous; ils firent du bruit : mes gardiens, qui avaient déjà lâché mes bras, tournèrent la tête de leur côté. Je m'étais attendu à ce mouvement de curiosité et je m'étais préparé à fuir. Je m'élançai donc vers le rivage : sachant que j'étais poursuivi, et au moment d'être gagné de vitesse, je plongeai de toutes mes forces dans la mer, la tête en avant, et je restai entre deux eaux aussi long-temps que je pus retenir ma respiration : alors, m'élevant à la surface de l'eau, je tournai la tête. Le vieil arabe était à dix pieds de moi, dans l'eau jus-

qu'au menton; il allait me jeter sa lance; une lame, passant par-dessus ma tête, me sauva la vie et rejeta les Arabes sur le rivage. Après bien des efforts, j'arrivai près du navire, où mes gens me firent monter.

J'étais si épuisé que je ne pus pas voir ce qui se passait à terre. Mes gens me dirent que ceux qui me poursuivaient étaient restés immobiles sur le bord de la mer; que dès qu'ils m'eurent vu sain et sauf à bord du bâtiment, ils avaient couru sur le pauvre Antonio, qu'ils l'avaient tué d'un coup de lance, et qu'ensuite toute la troupe avait ramassé son butin et s'en était allée.

La mort d'Antonio me fit éprouver une douleur inexprimable. Mais en réfléchissant qu'il n'y avait pas eu d'autre moyen de conserver ma vie et celle des dix personnes confiées à mes soins, je ne me regardais que comme la cause innocente de la mort de ce vieillard.

D'après ce qui venait de se passer, nous devions nous attendre à voir bientôt arriver les Arabes en force pour nous égor-

ger. Le vent soufflait avec violence, la mer brisait avec furie sur notre bâtiment; nous n'avions qu'un bien faible espoir de gagner le large dans notre chaloupe qui faisait eau de toutes parts; nous avions à craindre d'y périr bientôt. Cependant nous étions forcés de prendre ce parti, car les ponts et les côtés du bâtiment s'en allaient en pièces. Il fallut d'abord songer à nos provisions : je descendis dans la cale, en plongeant; je trouvai une barique d'eau presque pleine. En la retournant, je vis que la bonde était bien saine. Je remontai aussitôt sur le pont, pour annoncer cette découverte à mes compagnons d'infortune. Il s'agissait de trouver un vaisseau facile à transporter, pour y mettre cette eau. Nous rencontrâmes un petit baril qui pouvait contenir seize bouteilles; nous le remplîmes, et nous eûmes encore de quoi nous désaltérer. Nous chargeâmes dans la chaloupe le baril d'eau, quelques morceaux de petit salé, un cochon en vie, environ quatre livres de figues mouillées d'eau de mer; et ce qui nous était bien

moins utile, quatre cents piastres que Porter rapporta de terre, où il était allé chercher deux avirons brisés.

J'adressai au ciel une prière fervente; j'encourageai mon monde, et nous profitâmes d'un instant de calme pour pousser la chaloupe au large. Nous fîmes usage des avirons pendant un mille, bénissant le ciel de ce que les vagues semblaient s'apaiser pour nous laisser passer: nous hissâmes ensuite une voile, et nous doublâmes le cap Bojador, quoique la chaloupe n'eût ni quille ni gouvernail. Deux hommes étaient incessamment occupés à vider l'eau; nous nous relevions toutes les demi-heures pour cette tâche. Le temps constamment brumeux, nous forçait de nous tenir au large. Notre cochon se mourait faute d'eau : nous le tuâmes et nous conservâmes soigneusement le sang que nous bûmes; notre soif était devenue insupportable par la nécessité de travailler sans cesse. Une tempête nous menaçait, nous pensions que chaque vague allait nous ensevelir à jamais dans l'Océan. Des

éclairs très-vifs se croisaient au milieu de la profonde obscurité de la nuit, et ajoutaient à l'horreur de notre position.

La chaloupe craquait et se déjoignait de toutes parts. Plusieurs de mes compagnons excédés de fatigues, cessèrent de travailler, et se résignèrent à leur sort, en recommandant leur âme à Dieu. Le jour vint enfin éclairer cette scène de désolation. La soif nous dévorait; nous ne pouvions la soulager momentanément qu'en nous humectant la bouche deux fois par jour avec quelques gouttes de vin et d'eau, et autant de fois avec notre urine.

Le vent continua de souffler avec violence toute la journée et la nuit suivante; je perdis tout espoir de pouvoir tenir plus long-temps la mer, et de rencontrer un bâtiment qui nous secourût. Je représentai donc à mon équipage qu'en restant en mer nous péririons infailliblement, et qu'il ne pouvait pas nous arriver pis en allant à terre. Tous mes gens manifestèrent leur approbation, et nous changeâmes de route.

Le 6 septembre au soir, nous n'avions pas encore connaissance de la terre; nous ne pouvions pas espérer de tenir l'embarcation à flot un jour de plus : quelques-uns de mes gens se livrèrent au désespoir. Heureusement, dans la matinée du 7, la vue de la terre, quoiqu'à une grande distance devant nous, vint ranimer nos espérances. Elle paraissait entièrement plate; on n'y distinguait pas la moindre colline : j'en conclus que c'était le grand désert, où nous ne trouverions d'autre soulagement à nos souffrances que la mort. Un courant rapide nous portait vers la côte.

Nous y arrivâmes au coucher du soleil, nous vîmes qu'elle était formée de falaises escarpées qui s'élevaient à une grande hauteur en saillie au-dessus du bord de la mer. Nous n'apercevions ni plage pour aborder, ni sentier pour gravir au sommet des précipices. J'étais d'opinion de tenir la mer, et de nous laisser dériver le long de la côte, jusqu'à ce que la clarté du jour pût nous faire découvrir un endroit propre à débarquer sans danger

d'être submergés par le ressac qui était réellement affreux : tout le monde fut d'un avis contraire.

Nous étions alors très-près de la côte : apercevant un petit espace qui avait l'air d'une plage de sable, nous fîmes route pour y arriver : une lame épouvantable nous enleva, et, en nous retirant, nous laissa à sec sur une petite grève de la grandeur de la chaloupe. De tous côtés s'élevaient des pointes de rochers sur lesquels la mer brisait avec un mugissement horrible. Nous sentîmes que l'interposition miraculeuse de la Providence venait de nous faire échapper encore une fois à la mort.

Nous sortîmes du canot, emportant hors de la portée du ressac le peu qui nous restait d'eau et de provisions : notre canot était, cette fois, complétement défoncé. Sur nos têtes nous voyions suspendues d'énormes masses de rochers qui s'étendaient à perte de vue à droite et à gauche. Le défaut d'exercice avait roidi nos membres ; le manque de nourriture avait maigri nos

corps; la fatigue avait engourdi notre langue et desséché notre bouche, au point que nous avions la plus grande difficulté à nous parler de manière à nous faire entendre.

La position de la côte me fit penser que nous étions près du Cap-Blanc. Je grimpai, avec M. Savage, sur les rochers à l'ouest, pour découvrir un sentier qui nous conduisît au sommet de la falaise : nos recherches furent inutiles. Revenus auprès de nos compagnons lorsqu'il faisait déjà obscur, nous les trouvâmes occupés à préparer sur le sable entre les rochers, un endroit pour y dormir. Nous rendîmes grâce à Dieu de sa bonté; nous le priâmes de nous la continuer; nous nous étendîmes ensuite sur le sable; et malgré notre affreuse situation, nous jouîmes d'un profond sommeil jusqu'à la pointe du jour.

Le 8 septembre, ranimés par le repos que nous venions de goûter, nous convînmes d'abandonner tout ce que nous avions d'embarrassant ou de lourd, et de tâcher de nous avancer à l'est, dans l'espoir de

rencontrer un endroit où il serait possible de creuser pour trouver de l'eau, tandis qu'il nous restait encore quelque force, ou de gagner le haut du pays au-dessus de nous, où nous nous flattions de rencontrer des plantes dont le suc aurait apaisé notre soif brûlante; elle nous tourmentait alors plus que jamais, parce que nous avions mangé des moules extrêmement salées. Nous étant promis de rester ensemble, et de nous rendre mutuellement tous les secours qui seraient en notre pouvoir, nous nous partageâmes le peu d'eau qui restait; chacun la mit dans une bouteille, puis nous prîmes sur notre dos du petit salé, et nous fîmes route à l'est. J'enfouis dans le sable les piastres qui nous restaient, bien convaincu qu'elles avaient été cause du mauvais traitement que nous avions éprouvé précédemment.

Durant notre marche le long du rivage, nous étions forcés de grimper sur des masses de rochers escarpés et pointus, de deux à trois cents pieds de hauteur, puis

de descendre en nous laissant glisser de rochers en rochers jusqu'au bord de l'eau : alors il fallait attendre pour passer qu'une vague se retirât ; quelquefois nous avions de l'eau jusqu'au cou, et nous nous tenions collés à une roche, pour qu'une lame ne vînt pas nous emporter. La force des courans, et l'action continuelle de la mer qui bat cette côte, la minent tellement en dessous, qu'il s'éboule des masses immenses de roche, de gravier et de sable, dont les débris couvrent la grève, et laissent entre eux des intervalles que nous étions obligés de traverser. Dans un endroit nous gravîmes sur une lisière de rochers hauts de quarante à cinquante pieds, et qui n'avaient pas huit pouces de largeur ; au-dessus de nos têtes étaient suspendus des blocs énormes, déjà détachés des parois plus élevées, et qui semblaient prêts à rouler plus bas pour nous écraser. Le moindre faux pas nous eût précipités dans l'abîme au-dessous de nous. Les rayons du soleil dardant avec force, nous faisaient

éprouver une chaleur insupportable, et il n'y avait pas sous ces falaises perpendiculaires un seul souffle d'air.

Ce fut ainsi que se passa cette journée; la nuit survint, et nous apporta de nouvelles infortunes. Malgré nos efforts, nous nous étions à peine avancés de quatre milles : nos forces étaient épuisées. Nous avions vu sur les rochers des insectes morts, que nous prîmes pour des sauterelles; nous en conclûmes que si nous parvenions à gagner le haut de la falaise, nous trouverions au moins de l'herbe à manger.

Nous trouvant le soir dans un endroit favorable pour passer la nuit sur le sable, à cent pieds de la mer, nous nous y étendîmes, après avoir graissé notre bouche avec un morceau de cochon salé, et l'avoir, suivant notre usage, humecté avec une gorgée d'urine. La température changea tellement durant la nuit, qu'en nous réveillant nos membres étaient engourdis et transis par le froid et l'humidité.

Loin de nous désespérer, nous nous mîmes en route pour continuer notre mar-

che. Nous découvrîmes bientôt une plage sablonneuse qui paraissait assez étendue, et d'où le chemin, pour arriver en haut de la falaise, semblait assez doux. J'espérais que, si nous pouvions gagner cette grève, il nous serait possible de nous procurer de l'eau en creusant dans le sable jusqu'au niveau de la mer, et laissant filtrer son eau dans ce trou; arrivés à peu de distance de la grève, nous fûmes arrêtés par un promontoire de rochers, aussi élevé que le sommet de la falaise, et qui s'avançait très-loin en mer; les vagues battaient avec une violence effrayante contre les pointes de sa base qu'elles minaient depuis des siècles.

Cet obstacle imprévu nous semblait absolument insurmontable : heureusement à force de regarder nous aperçûmes un rocher qui s'était détaché de la falaise, et se trouvait dans la mer, à moitié chemin de la pointe du promontoire. Les vagues le couvraient et le laissaient alternativement à sec. J'y arrivai assez à temps pour m'y cramponner, et j'eus la force de résis-

ter à la vague qui passa par-dessus ma tête pour aller se briser contre des roches plus éloignées : à l'instant où je sentis que la lame se retirait, je courus à d'autres rochers derrière la pointe; je m'y cramponnai de nouveau pour laisser passer une autre lame; puis je grimpai aussi vite que je pus sur un rocher plat, hors de la portée des vagues. La mer baissait; mes gens, en suivant la route que je leur avais tracée, et employant les mêmes moyens que moi, parvinrent tous sains et saufs au lieu où je m'étais étendu pour leur donner la main, afin de les aider à monter. Quoique nous eussions tous le corps moulu, nous nous hâtâmes d'arriver à la grève, et nous nous mîmes à creuser le sable; malheureusement l'eau qui s'amassa dans les trous était aussi salée que celle de l'océan.

Tandis que mes compagnons faisaient de nouvelles tentatives dans un endroit que je leur avais indiqué, j'essayai d'escalader la falaise, et j'y réussis : quelle fut ma surprise! je n'aperçus devant moi qu'une immense plaine stérile; elle s'étendait à

perte de vue : pas un arbre, un chétif buisson, ni même un brin d'herbe, rien qui pût nous procurer le moindre abri, ni soulager nos forces défaillantes. A cet aspect désolant, mon courage m'abandonna, je tombai à terre privé de tout sentiment. Lorsque je repris mes sens, je fus quelque temps avant de pouvoir me rappeler dans quel lieu j'étais : ma soif dévorante m'en fit à la fin ressouvenir; je ne pus la calmer que par le moyen dégoûtant auquel j'avais été tant de fois obligé d'avoir recours.

Le désespoir s'empara de moi; je résolus de me jeter à la mer aussitôt que je le pourrais; mais en pensant à mes compagnons qui attendaient de moi des exemples de courage et de fermeté, à ma femme et à mes enfans, je sentis intérieurement une espèce de conviction qu'après avoir échappé presque miraculeusement à tant de dangers, nous ne devions pas périr. Je me remis donc en route pour rejoindre mon équipage. Trouvant entre les rochers un endroit favorable pour me baigner, je pris

un bain d'une demi-heure; il me rafraîchit, me ranima, et j'arrivai près de mes gens le cœur plus gai que je ne m'y attendais : j'étais très-fatigué; je me jetai sur le sable. Mes compagnons se précipitèrent autour de moi pour connaître le résultat de ma course. J'évitai d'abord de leur communiquer les tristes découvertes que j'avais faites : je leur conseillai de se baigner, à mon exemple, dans l'eau salée; puis je les conduisis à l'extrémité de la grève : ils crurent qu'ils ne pourraient jamais franchir la falaise, tant elle leur parut escarpée et raboteuse : ils se couchèrent à l'ombre d'un rocher qui les garantissait des ardeurs d'un soleil brûlant. L'air était tellement embrasé que nous pouvions à peine respirer; nous nous endormîmes néanmoins, et après deux heures d'un sommeil profond, durant lequel il s'était levé une douce brise de mer, qui avait rendu un peu de souplesse à nos membres, nous nous mîmes à escalader la falaise, obligés souvent de ramper sur nos mains et nos genoux. Quoique j'eusse préparé mes com-

pagnons à la perspective du désert qu'ils apercevraient, sa vue produisit un tel effet sur eux, qu'ils tombèrent involontairement à terre : — C'est assez, s'écrièrent-ils, c'est ici qu'il faut rendre le dernier soupir! nous n'avons aucune espérance de trouver ni eau, ni vivres, ni créature humaine, ni même de bêtes féroces : rien ne peut vivre ici. —Des larmes amères coulèrent de tous les yeux, et par un instinct naturel nous les recueillîmes avec nos doigts pour les porter à notre bouche.

J'exhortai ces infortunés; je les pressai de s'avancer dans le pays, leur disant que nous pouvions encore être secourus et nous sauver. Mes officiers et un matelot me secondèrent; nous nous mîmes lentement en marche, en suivant le bord de la falaise, qui n'avait pas moins de cinq à six cents pieds de hauteur perpendiculaire. La surface de la terre était dure comme de la pierre à fusil; elle se composait de petits cailloux aigus, de gravier et de terre rougeâtre. Nous aperçûmes une tige sèche qui ressemblait à celle du panais, quoique

très-basse. A la nuit tombante, nous vîmes de petits trous creusés pour arriver à la racine de cette plante. Nous pensâmes d'abord qu'ils étaient l'ouvrage des bêtes féroces; mais n'en apercevant nulle trace, nous en conclûmes que ces trous avaient été formés de main d'homme; alors je fis espérer à mes compagnons de voyage que bientôt nous rencontrerions des créatures humaines.

A l'aide de bâtons et de cailloux, nous parvînmes à retirer de terre de petits morceaux d'une racine de la longueur du doigt, très-salée, et du goût du céleri. Nous ne pûmes nous en procurer assez pour satisfaire notre appétit. Au soleil couchant, nous découvrîmes, sur un petit espace sablonneux, la trace imparfaite d'un chameau : nous crûmes aussi voir celle d'un homme; mais celle-ci nous parut très-ancienne.

Persuadés, d'après ce que nous sentions, que nous ne pourrions pas vivre un jour de plus sans boire; ne voyant aucune probabilité de nous procurer de l'eau pour le

lendemain, le dernier rayon d'espérance s'évanouit pour nous, et le sombre désespoir qui venait de s'emparer de nos cœurs se peignait sur nos figures. Peu de temps après le soleil couché, nous aperçûmes, à près de trois milles devant nous, une plage de sable. Je marchai aussi vite que je le pus, dans l'espoir d'y goûter quelque repos en dormant sur le sable, le terrain sur lequel nous nous trouvions étant aussi dur qu'un rocher; j'encourageai mon monde à me suivre. Tout-à-coup Clark me pria de regarder vers la plage, en me disant qu'il croyait voir une lumière. C'était la lueur d'un feu.

Le mouvement de joie que j'éprouvai fut aussi prompt que celui de l'étincelle électrique : l'espoir se réveilla dans mon cœur; je le fis partager à mes malheureux compagnons. Je les engageai à s'approcher des naturels du pays, en usant des plus grandes précautions, pour ne pas les alarmer. Nous descendîmes la falaise, et nous arrivâmes près de sa base dans un endroit sablonneux : chacun s'y endormit; seul je

ne pus fermer l'œil, tant j'étais alternativement agité par la crainte et l'espérance.

Le lendemain 10 septembre, au point du jour, je réveillai mes compagnons; je ne leur cachai pas que, sans doute, les Arabes que nous allions rencontrer nous feraient prisonniers. — Mais j'espère, ajoutai-je, que quelques-uns de nous conserveront la vie. — Je leur donnai le nom du consul des Etats-Unis d'Amérique à Tanger; je leur conseillai, si jamais ils le pouvaient, de lui écrire pour l'instruire de nos malheurs, et d'en informer également les consuls ou les négocians chrétiens dans les états barbaresques; enfin, je les exhortai à la résignation, et leur rappelai la protection divine depuis le commencement de nos infortunes.

Tous se mirent en marche. A peine eûmes-nous franchi les petites dunes de sable qui étaient devant nous, que nous aperçûmes un train considérable de chameaux, et une troupe d'hommes assez nombreuse, rassemblés dans une espèce de vallée formée par une chaîne de dunes

près de la mer, et par les falaises de l'autre côté; un enfoncement assez profond donnait passage pour arriver, avec beaucoup de difficulté, au sommet des hauteurs. Les Arabes nous parurent occupés à faire boire leurs chameaux. Dès qu'ils nous virent, un homme et deux femmes coururent de toutes leurs forces vers nous; ensuite, d'autres s'avancèrent aussi. Alors, prenant avec moi M. Williams, mon second, et M. Savage, mon lieutenant, je marchai à la rencontre des Arabes. Lorsque je les approchai, je me prosternai la face contre terre, et j'implorai, par signes, leur compassion.

L'homme était armé d'un cimeterre; il accourut sur moi, comme pour me fendre en deux; je me prosternai de nouveau. Il se mit à me dépouiller de mes habits : les femmes en faisaient autant à M. Williams et à M. Savage. Une autre troupe d'une quarantaine d'Arabes, les uns à pied, les autres montés sur des chameaux extrêmement vites, arriva bientôt; alors ceux qui nous avaient dépouillés jetèrent du sable

en l'air, et poussèrent de grands cris. J'ai appris depuis que c'était un signe d'hostilité. Celui qui m'avait pris s'était aussi saisi de Richard le cuisinier, et avait mis toutes nos hardes dans une couverture, qu'il s'était détachée du dos, et avait placé le paquet sur les épaules du nègre, en nous faisant entendre que tous deux nous lui appartenions à lui seul.

Aussitôt que les autres Arabes arrivèrent, ceux qui étaient montés sur des chameaux sautèrent à terre. Tous nous tiraient d'un côté et d'autre, le pauvre nègre et moi : chacun prétendait que nous lui appartenions de droit; celui qui nous avait pris défendait ses prétentions. Bientôt ils en vinrent aux mains; leurs larges cimeterres brillèrent, leur sang coula; ils se firent de profondes blessures. Je croyais que, dans cet horrible conflit, je serais coupé en morceaux : j'en fus quitte pour la peur.

La bataille finie, je vis à quelque distance de moi mes malheureux compagnons partagés parmi les Arabes, et mar-

chant tous vers le train des chameaux. Le nègre et moi nous fûmes réunis entre les mains de deux vieilles femmes qui nous firent marcher à coups de bâton vers les chameaux. Je leur montrai ma bouche desséchée. Arrivés auprès d'un puits, une d'elle en appela une autre qui vint à nous avec une grande gamelle de bois pleine d'eau. Elle la déposa par terre, nous fit mettre à genoux, et plonger la tête dans la gamelle comme des chameaux. Je crois que je bus bien deux pintes de cette eau : elle était presque aussi noire et aussi dégoûtante que celle qui a croupi dans la cale d'un navire. On en remplit une gamelle; on y versa un peu de lait aigre de chameau qu'on tira d'une outre de peau de chèvre : ce breuvage me parut délicieux. Nous en bûmes une si grande quantité, que cette intempérance nous causa une violente dyssenterie dont cependant les suites ne furent pas fâcheuses.

Nous demandâmes quelque chose à manger; mais ces Arabes n'avaient pas de provisions pour eux-mêmes ; ils parurent

très-peinés de ne pouvoir nous rien donner. Il y avait alors près du puits environ cent personnes, hommes, femmes et enfans, et au moins quatre cents chameaux. Il était dix heures du matin : une troupe de ces Arabes prit mon second et cinq matelots, et les fit monter à nu sur les chameaux, derrière la bosse, aux crins de laquelle ils étaient obligés de se tenir avec la main. Nous ne savions pas si nous nous reverrions jamais. Je leur dis adieu de la manière la plus affectueuse : non-seulement leurs maîtres ne nous interrompirent pas dans nos embrassemens, mais leur figure annonçait que tout sentiment d'humanité n'était pas éteint au fond de leur cœur.

M. Savage, un matelot, Horace le mousse, le nègre et moi, nous restâmes avec l'autre troupe d'Arabes. Après avoir aidé à tirer de l'eau pour les chameaux, nous en emplîmes un grand nombre d'outres qui furent suspendues de chaque côté de ces animaux : on plaça ensuite des paniers pour y faire monter les femmes et les en-

fans, et nous commençâmes à gravir la falaise. Nous allions à pied : notre besogne était de chasser les chameaux devant nous. Le sable sur lequel nous marchions était si fin et si mouvant, qu'à chaque pas nous y enfoncions presque jusqu'aux genoux. J'étais si épuisé par la chaleur et la fatigue, que je croyais ne pouvoir jamais atteindre le sommet de la falaise. Je m'assis un instant sur le sable; mon maître m'appliqua de vigoureux coups de bâton, qui me firent reprendre mon chemin. Arrivés à la vue du désert, les Arabes s'arrêtèrent pour faire reposer leurs bêtes. Ils nous firent monter chacun sur un chameau : celui qui m'échut en partage n'avait que la peau sur les os; son dos, aigu comme le côté d'un aviron, me faisait horriblement souffrir; à chaque instant, je glissais en bas de sa croupe.

Tous les Arabes étaient extrêmement curieux de savoir en quel endroit de la côte nous avions été jetés; je les satisfis dès que je fus monté sur le chameau. Les hommes donnèrent ensuite leurs instruc-

tions aux femmes sur la route qu'elles avaient à tenir, puis s'éloignèrent au grand trot, en se dirigeant à l'ouest. Nous restâmes donc au soin des femmes; quelques-unes étaient à pied, occupées à faire aller les chameaux aussi vite qu'il était possible. Le mouvement de ces animaux est singulièrement dur et irrégulier. Mes cuisses furent bientôt tout en sang; d'un autre côté, l'ardeur brûlante du soleil couvrait mon corps d'ampoules. Mes compagnons d'infortune étaient aussi maltraités que moi, et nous n'avions rien pour nous soulager. Affamés, altérés, nous vîmes la nuit s'approcher : rien n'annonçait que les femmes qui nous conduisaient eussent l'intention de s'arrêter. Nous les priâmes de nous permettre de descendre; elles ne firent pas la moindre attention à notre demande. Le vent froid de la nuit arrêta l'écoulement de notre sang; mais en frappant notre peau couverte d'ampoules, il augmentait nos souffrances. Dans un moment où les chameaux allaient au grand trot, nous nous laissâmes glisser de dessus

leur dos à terre, au risque de nous casser le cou. Nous espérions, par cette petite ruse, exciter la pitié de nos gardiennes, et en obtenir un peu d'eau ; mais, sourdes à nos supplications, elles firent aller, toute la nuit, les chameaux beaucoup plus vite qu'auparavant.

Nous étions obligés, pour suivre ces animaux, de courir sur des cailloux aigus, qui mettaient nos pieds en sang. Dans cette occasion ma fermeté et ma résignation m'abandonnèrent : je fus sur le point d'attenter à mes jours. Cependant, les douleurs aiguës que nous éprouvions nous avaient arraché des cris perçans. Nos gardiennes arrêtèrent leurs chameaux dans la crainte de nous perdre dans l'obscurité, elles nous firent remonter, et continuèrent à les chasser en avant avec toute la vitesse possible, jusqu'à minuit ; alors nous fîmes halte dans une petite vallée à environ vingt pieds au-dessous de la surface du désert : les femmes nous ordonnèrent de nous coucher sur la terre dure. Nous n'avions absolument rien pour nous

abriter contre un vent froid et humide qui venait de la mer, et soufflait avec violence.

Nos gardiennes se mirent alors à traire les chameaux, et nous donnèrent à chacun une pinte de lait tout chaud, qui réchauffa notre estomac et apaisa à un certain point la soif et la faim qui nous tourmentaient. M. Savage avait été séparé de moi. Nous nous couchâmes aussi près que nous pûmes les uns des autres pour nous garantir du froid; nous ne pûmes fermer l'œil.

Le 11 au matin, nos conductrices nous donnèrent un peu de lait, puis nous firent marcher en avant pour conduire les chameaux. Après avoir long-temps couru, nous entrâmes dans une petite vallée; nous découvrîmes quatre tentes faites d'une toile grossière, et près desquelles nous reconnûmes nos maîtres. Ils vinrent au-devant de nous, accompagnés d'un certain nombre d'hommes que nous n'avions pas encore vus, tous armés de fusils à deux coups, d'un sabre et d'un poignard. La

bonne intelligence semblait régner entre eux, car ils se prirent la main en se rencontrant, ce qui me fit penser qu'ils étaient tous de la même tribu; mais à notre approche leur union disparut: ils nous saisirent, et nous tirèrent les uns d'un côté, les autres d'un autre; ils parlaient très-haut, et souvent faisaient briller leurs cimeterres. A la fin ils s'accordèrent sur le partage: le nègre et moi nous restâmes à notre premier maître; les deux autres échurent chacun à une personne différente. Il était environ midi; trois femmes qui ne nous avaient pas encore vus, sortirent des tentes, et après nous avoir bien regardés, elles exprimèrent le dégoût et le mépris que nous leur inspirions en crachant sur nous, et en nous faisant des grimaces horribles. Nous reçûmes à peu près les mêmes civilités partout où nous allâmes, tant que nous fûmes dans le désert.

En arrivant le soir dans une petite vallée, la vue de nos corps couverts d'ampoules et brûlés, excita la compassion de quelques-uns de ces Arabes. Ils firent vider

une tente pour nous y mettre à l'abri. Je retrouvai là deux de mes compagnons, séparés de moi peu de momens après notre captivité. Les Arabes, assis près de notre tente, au nombre d'environ cent cinquante, tinrent conseil sur notre compte; après une longue délibération, ils se levèrent et vinrent à nous. Un des vieillards m'adressa la parole; il me parut singulièrement intelligent : quoiqu'il parlât une langue qui m'était inconnue, il s'expliquait d'une manière si simple et si expressive, faisant comme les Espagnols, sonner toutes les lettres, qu'à l'aide de quelques signes, je pus le comprendre. Il nous interrogea sur notre patrie, sur le but de notre voyage, sur l'époque de notre naufrage, sur la cargaison de notre navire. Je répondis que nous étions Anglais; j'indiquai la position de notre pays, et je le satisfis ensuite sur tous les autres points. Plusieurs Arabes assis autour de nous, prêtaient la plus grande attention à mes paroles et à mes gestes, et quelquefois aidaient le vieillard à me comprendre. Ils me

demandèrent ensuite si je savais quelque chose sur Maroc et sur l'empereur actuel : je répondis affirmativement, et j'essayai de leur faire entendre, que s'ils voulaient me conduire dans ses états, je serais en état de leur payer ma rançon et celle de mon équipage. Ils secouèrent la tête, disant qu'il n'y avait rien sur la route pour nourrir ou abreuver les chameaux. Mes compagnons qui n'entendaient pas un mot de la conversation, étaient tout ébahis de me voir ainsi m'entretenir avec ces Arabes. Le conseil fini, ceux-ci se séparèrent chacun emmenant son esclave. Cette conférence m'avait donné quelqu'espoir que nous serions rachetés : je le fis partager à mes compagnons. . . . .

Durant les deux jours qui venaient de s'écouler nous avions parcouru cinquante-cinq milles vers le sud-est. Le 12 septembre, un nouveau maître à qui j'étais échu, me dit de chasser les chameaux en avant. Au bout d'une heure de marche, mes pieds déchirés par les cailloux tranchans, s'enflèrent si fort, que je ne pus m'empê-

cher de me courber jusqu'à terre. Hamet, mon premier maître, qui, monté sur un chameau, suivait la même route que nous, s'approcha de l'autre Arabe, s'ôta la couverture qu'il avait sur le dos, la lui donna, puis il vint auprès de moi; il fit ployer les genoux de son chameau, lui mit un morceau de peau derrière la selle, et en attachant les deux bouts aux sangles pour l'empêcher de glisser, me dit de monter et me donna la main pendant que le chameau se redressait. Il continua ensuite à marcher avec quatre hommes bien armés et bien montés. Le soleil dardait en plein sur ma tête; il me semblait qu'elle allait se fendre en mille morceaux, tant étaient affreuses les douleurs que j'y ressentais.

Nous nous arrêtames dans une vallée où il y avait une demi-douzaine de tentes; je mis pied à terre. Des femmes et des enfans vinrent au-devant d'Hamet; tout le monde parut joyeux de le revoir: j'appris bientôt que c'était sa famille. Il me fit signe de venir vers sa tente. Les femmes

et les filles ne voulurent pas que j'approchasse d'elles; elles me repoussèrent à coups de bâton, et en me jetant des pierres. Cependant, Hamet m'apporta un peu de lait aigre et de l'eau dans une gamelle, ce qui me ranima beaucoup.

Il était environ deux heures après-midi, nous avions fait trente milles; je fus forcé de rester exposé au soleil sans le moindre abri. A la nuit, je vis arriver Richard le nègre, avec les chameaux; Hamet les lui avait donnés à conduire. Dans la soirée nous fûmes joints par Hogau; j'appris que ce jour-là nous avions été achetés par Hamet. Horace le mousse appartenait à un vieil Arabe de mauvaise mine, dont la tente se trouvait près des nôtres, et qui ne voulut jamais lui permettre de venir avec nous.

On marcha jusqu'au 21 avec toute la célérité possible; Clarke et moi nous avions été vendus depuis peu de jours à un vieil Arabe, qui passait pour riche et nous laissait assez tranquilles : c'était aussi une espèce de grand-prêtre, car tous les soirs les

autres Arabes venaient le trouver pour faire leurs dévotions.

Vers le milieu de ce jour de repos, il arriva deux étrangers, montés sur deux chameaux chargés de marchandises. Ils descendirent, et s'assirent vis-à-vis la tente de mon maître; mais la face tournée du côté opposé.

Les Arabes étaient partis sur leurs chameaux, emportant avec eux leurs armes; ils allaient à la découverte de quelque pillage à faire. Toutes les femmes vinrent visiter les étrangers : n'ayant pas d'eau à leur apporter, suivant l'usage, elles prirent avec elles une grande peau avec un rouleau de toile à tente pour leur faire un abri. Les étrangers se levèrent à l'approche des femmes : on s'adressa respectivement le salut de paix; ensuite les femmes prirent des pieux dans notre tente, et en eurent bientôt dressé une petite pour les étrangers; elles y déposèrent leurs paquets et y suspendirent deux outres pleines d'eau qu'ils avaient apportées. Elles s'assirent à côté d'eux, et lièrent une conver-

sation dont l'objet, autant que je pus le comprendre, était de s'informer du lieu d'où ils venaient, du temps que durerait leur voyage, et de quelle sorte de marchandises leurs chameaux étaient chargés. Après qu'elles eurent satisfait leur curiosité, elles s'approchèrent de moi, et une d'entre elles me dit : que Sidi-Hamet était arrivé avec des toiles bleues et des couvertures à vendre; qu'il venait des états du sultan de Maroc; que, s'il voulait, il pouvait m'acheter et m'y conduire; qu'enfin je serais à même d'y trouver des amis qui me procureraient la possibilité d'embrasser ma femme et mes enfans.

Avant le retour de mon maître, j'allai à la tente de Sidi-Hamet avec une gamelle, et je lui demandai un peu d'eau, lui faisant voir en même temps que ma bouche était entièrement desséchée, et ma langue si roide, que je ne pouvais parler qu'avec difficulté. Il me regarda, et me demanda si j'étais le *reïs*, ou capitaine; je lui fis signe que oui : il dit à son frère de me donner à boire; cet homme inhumain s'y

refusa. Sidi-Hamet prit la gamelle, y versa environ une bouteille d'eau, en me disant: *teheraub, reïs* (bois capitaine). J'en bus à peu près la moitié; et après l'avoir remercié, et avoir imploré sur lui les bénédictions du ciel, je me disposais à porter le reste à notre tente, où Clarke, étendu sur le dos, ressemblait à un homme prêt à rendre le dernier soupir. Sidi-Hamet voulut d'abord m'en empêcher, et m'ordonna de boire le reste; mais je lui fis entendre que mon compagnon était à l'agonie: ce récit excita sa pitié; il me laissa aller.

Nos maîtres, à leur retour, se mirent en cercle avec d'autres Arabes de la même tribu, qui avaient été instruits de l'arrivée des deux étrangers: ils étaient au moins deux cents. Leurs conférences durèrent jusqu'à la nuit. Ils se séparèrent alors; il ne resta dans notre tente que la famille de mon vieux maître et quatre de ses parens. Ce surcroît de compagnie nous fit chasser de la tente; nous fûmes obligés de passer la nuit sans aucune espèce d'abri.

Le vieillard vint néanmoins nous apporter à chacun une pinte de lait, comme s'il eût craint uniquement de perdre sa propriété en nous laissant mourir de faim. Ce secours arriva fort à propos : c'était la première nourriture que notre maître nous eût donnée depuis trois jours : j'en conclus qu'il avait l'espoir de nous vendre aux étrangers.

Le lendemain, Sidi-Hamet s'avança vers la tente et me fit signe de venir lui parler, et de m'asseoir à terre à côté lui. J'avais déjà appris quelques mots d'arabe, de sorte qu'avec de l'attention, je pouvais comprendre le sujet des conversations.

Il commença par me faire des questions sur mon pays, et sur la manière dont j'étais venu dans celui où je me trouvais. Je lui dis que nous étions Anglais et que notre navire avait péri sur la côte; je lui exposai notre triste situation, et j'ajoutai que nous désirions tous retourner dans notre patrie auprès de nos familles. Mon récit, entremêlé de soupirs et de pleurs que mon désespoir m'arrachait, émut sa

pitié. Il versa des larmes : bientôt il en fut honteux, et s'en alla pour s'essuyer les yeux, en disant que des hommes portant de la barbe comme lui ne devaient pas pleurer. Voyant que j'avais éveillé chez lui le sentiment de la compassion, je pensai que, si je pouvais le tenter par l'intérêt, il nous achèterait tous, et nous tirerait du désert. En conséquence, la première fois que je le vis seul, je l'abordai, et le priai de m'acheter et de me mener chez le sultan de Maroc, où j'avais un ami qui paierait notre rançon. Il répondit qu'il ne le pouvait pas; mais qu'il me mènerait à Souarah, ville murée et port de mer. Il m'adressa d'autres questions sur le sultan de Maroc; il parut satisfait de mes réponses, et me demanda ensuite combien d'argent je lui donnerais s'il me retirait du désert. Je comptai aussitôt, et je mis devant lui cinquante petits cailloux, voulant lui faire entendre que je lui donnerais autant de piastres pour moi, et pour chaque homme de mon équipage. Il répliqua qu'il ne pouvait acheter que moi;

et me demanda combien je lui donnerais pour moi, au-delà des cinquante piastres. je lui en promis cent, et l'assurai que mon ami, à Souarah, les lui compterait. Après quelques observations, il me dit qu'il m'achèterait, ajoutant que, si je le trompais, il me couperait le cou, accompagnant ces mots d'un geste très-intelligible. J'essayai vainement de l'engager à acheter Horace; il m'objecta la difficulté d'emmener tout mon monde hors du désert, et me recommanda le secret le plus absolu sur notre conversation. Nous nous séparâmes un instant; je menai près de sa tente M. Savage, Hogau et Clarke; il sortit: leur triste aspect parut le frapper et l'émouvoir. Je leur fis part de mon espoir que cet excellent homme nous acheterait; ils ne purent me croire. Sidi-Hamet me fit beaucoup de questions sur mes gens; de mon côté, j'employai tous les moyens possibles pour l'intéresser en leur faveur.

Le 24, on fit route au nord-ouest; les étrangers voyagèrent avec la tribu. Je renouvelai mes supplications auprès de Sidi-

Hamet. Le 25, je le vis donner à mon vieux maître deux couvertures grossières de laine, une pièce de toile de coton bleue, et un paquet de plumes d'autruches : c'était le prix de mon achat ; le marché avait été long à conclure.

Horace vint ce jour-là à notre tente avec son maître ; j'allai au-devant de lui, et je l'embrassai en pleurant. Sidi-Hamet fut alors convaincu qu'il était mon fils, comme je lui avais dit. Il me signifia dans l'après-midi son intention de partir sous deux jours pour Souarah, et il ajouta que le maître de mon fils avait refusé de le vendre à aucun prix. — Je resterai à sa place pour servir fidèlement son maître, m'écriai-je : menez-le à Souarah ; mon ami vous paiera sa rançon, et le renverra chez sa mère que je ne puis pas revoir sans lui ramener son fils. — Tu auras ton fils, j'en jure par Allah, me dit Sidi-Hamet. — Toute la tribu alors rassemblée paraissait s'occuper de notre affaire. Dans la soirée, on m'annonça qu'Horace était acheté. Le lendemain, Sidi-Hamet, que j'importunais de

mes sollicitations, m'apprit qu'il avait acheté M. Savage et Clarke, et marchandé Hogau; il ajouta qu'il allait tuer dans la nuit un chameau qui nous fournirait des provisions pour notre voyage.

Malgré l'heure avancée de la nuit, et le secret que l'on mit à tuer cette bête, qui, par sa maigreur, ressemblait à un squelette, plusieurs de nos voisins, éveillés par la faim, vinrent nous aider à cuire et à manger l'animal; ils commencèrent par les intestins, d'autres se mirent sur la carcasse. L'obscurité les favorisait, et avant le jour une bonne partie de la chair et même des os du chameau avaient disparu. Nos maîtres, quoique très-affamés aussi, voyaient bien qu'ils étaient volés; mais la crainte de conséquences plus sérieuses que la perte de nos provisions les empêcha de s'y opposer.

Le matin nous fûmes occupés à couper le peu de chair qui restait après la carcasse du chameau, puis nous l'étendîmes à l'air pour la faire sécher. Vers midi on m'annonça Horace; il mourait de faim.—Reïs,

dit notre maître, voilà ton fils. — Il me parut fort content d'en avoir fait l'acquisition ; il lui donna quelques morceaux de viande qu'il avait mis de côté pour lui-même. Je fis boire à Horace un peu d'eau trouvée dans la panse de l'animal, et dont j'avais goûté : il la trouva délicieuse, quoiqu'elle fût trouble. Bientôt après nous vîmes paraître Burns, un de mes matelots. Sidi-Hamet, après quelques pourparlers, en fit l'acquisition. Ce jour-là les Arrabes nous assiégèrent ; et soit en mendiant, soit en dérobant, ils firent si bien qu'avant la nuit notre provision de viande fut réduite à moins de quinze livres.

Sidi-Hamet avait déjà conclu le marché pour acheter Hogau ; mais son ancien maître demanda pour lui une couverture de plus, alléguant qu'il était plus robuste. Sidi ne voulut pas se laisser imposer de la sorte, et d'ailleurs il n'avait pas une couverture de reste. Mes prières en sa faveur furent inutiles : le cœur me saigna quand je vis son maître lui faire rebrousser chemin à grands coups de bâton. Je me dé-

tournai, et je me cachai le visage, afin de n'être pas témoin des angoisses de Hogau, à qui je ne pouvais porter aucun secours. Son corps était d'une maigreur affreuse, et entièrement couvert de plaies.

Nous passâmes la journée à faire les préparatifs de notre départ. Nos maîtres nous préparèrent à chacun une paire de sandales en peau de chameau; ils m'avaient donné le matin un petit couteau que je suspendis à mon cou : c'était une marque de confiance qu'ils m'accordaient. Ils me chargèrent d'avoir soin de leur bagage, des chameaux et des esclaves.

Le soir nous fûmes joints par M. Savage, que Sidi-Hamet avait aussi acheté, et qui doutait beaucoup que cet Arabe nous conduisît à Souarah, comme il l'avait promis. Ce dernier, de son côté, après m'avoir dit que nous partirions le lendemain, me rappela qu'il avait dépensé pour nous tout ce qu'il possédait; que si je ne lui avais pas dit la vérité, il était un homme ruiné; enfin, que son frère était un méchant homme, et avait fait tout son possible pour l'empê-

cher de nous acheter; qu'il avait fini néanmoins par y consentir, et avait même pris part à la spéculation.

Le 28, dans le moment où nous partions, Robbins, l'un des matelots, vint nous voir avec son maître. Je suppliai Sidi-Hamet de l'acheter; il répondit qu'il ne le pouvait pas, et nous pressa de nous mettre en route. Je n'eus que le temps de dire à Robbins que, si je recouvrais ma liberté, je ferais tous mes efforts pour le racheter, ainsi que tout le reste de l'équipage; nous lui dîmes adieu, le cœur navré de laisser tant de nos compatriotes dans un dur esclavage.

Sidi-Hamet et Seïd son frère étaient montés chacun sur un vieux chameau; ils en avaient en outre un jeune non encore dressé pour servir de monture. Bientôt nous fûmes joints par Abdallah, jeune Arabe qui avait été le maître de M. Savage; alors Sidi campa M. Savage, Burns et Horace sur le plus gros chameau, puis Clarke et moi sur l'autre vieux. Seïd et Abdallah prirent place sur celui de ce dernier, et Sidi monta lui-

même le jeune pour le dresser : cet arrangement prouve son humanité. Nous étant arrêtés dans une vallée, il me donna une chemise de toile à carreaux, avouant qu'il l'avait volée, et qu'il avait vainement essayé d'en dérober une autre pour Horace. Je lui baisai la main en signe de reconnaissance, et le remerciai au nom de Dieu. M. Savage et Horace avaient chacun sur le dos une petite peau de chèvre ajustée à ce qui leur restait de vêtemens; Burns une mauvaise jaquette, et Clarke un morceau de vieille toile; de sorte que nous étions passablement bien couverts.

Après avoir voyagé quatorze jours de la manière la plus pénible dans le désert, nous arrivâmes sur les bords de l'Océan; ils étaient élevés de deux cents pieds au-dessus de sa surface. A la nuit, nous rencontrâmes une troupe d'Arabes qui suivaient la même route que nous : nos maîtres eurent bientôt fait connaissance avec le chef nommé Hassar. Sa femme, nommée Tamor, m'adressa la parole dans un langage mêlé d'espagnol et d'arabe; elle

me dit qu'elle avait sauvé la vie à des Espagnols naufragés, qu'elle était allée à Lozerotte traiter de leur rançon : elle nous montra beaucoup de bienveillance, et assura que tant que nous resterions avec elle nous ne mourrions pas de faim.

Nous voyageâmes ensuite alternativement sur le haut de la falaise et au bord de la mer. Tout-à-coup Clarke, qui était assez loin de moi, m'appela, et me dit que M. Savage s'était évanoui, et qu'on l'assommait : je courus à son secours. Seïd frappait à grands coups de bâton ce corps qui paraissait sans vie : Hassar l'avait pris d'une main par la barbe, et de l'autre tenait un large cimeterre, dont il allait lui couper le cou. Je repoussai rudement cet Arabe, et serrant dans mes bras le corps de M. Savage, je le soulevai, et demandai de l'eau. Hassar voulait me percer de son cimeterre; Sidi-Hamet l'en empêcha. Tous les Arabes, hommes, femmes, enfans, nous entouraient; ils pensaient généralement que M. Savage était méchant et entêté, et que, par mauvaise volonté, il refusait d'avancer,

précisément parce qu'il voyait qu'on se hâtait pour échapper aux voleurs : voilà pourquoi on avait résolu de le tuer. Je vins pourtant à bout de leur faire comprendre qu'il s'était trouvé mal de faim et de fatigue, et qu'il n'y avait de sa part aucune méchanceté. Sidi-Hamet fit venir un chameau, et ordonna de donner à boire à M. Savage : quand il le vit reprendre ses sens, il répandit des larmes, et le plaçant sur un chameau avec Clarke, pour que celui-ci pût le soutenir, ils se remirent en route.

Le 17 septembre, nous vîmes que les hautes falaises à droite étaient surmontées de hautes montagnes, dont le sommet s'apercevait à une distance considérable. Cet aspect, bien nouveau pour nous, servit à me convaincre que nous étions enfin hors de la plaine aride du désert. Le soir, nous traversâmes une petite rivière d'eau douce, remplie de gros poissons. Le lendemain, au coucher du soleil, nous arrivâmes près d'un terrain qui avait été cultivé; tout auprès se trouvait un tas de paille d'orge. Que

l'on juge de notre joie à la vue de ces premiers signes de culture!

Le 19, à deux heures après midi, des huttes en pierres brutes s'offrirent à nos regards : un instant après, nous vîmes un ruisseau d'eau douce qui serpentait entre deux rives couvertes d'arbustes; un peu plus loin, des vaches, des ânes, des moutons, paissaient sur une pelouse bien verte. De nombreux dattiers ombrageaient les bords du ruisseau. A cette vue aussi ravissante qu'inattendue, je remerciai le Tout-Puissant. L'excès de la joie nous avait tellement étourdis, que nous eûmes bien de la peine à parvenir jusqu'au bord de l'eau: nous y plongeâmes la tête comme des chameaux altérés, et nous en bûmes prodigieusement.

Nous nous étions endormis à l'ombre des dattiers; au bout de deux heures de sommeil sous ces arbres, les premiers que nous eussions trouvés dans notre triste pélerinage, Sidi-Hamet nous éveilla pour nous mener près d'une des huttes, et à notre grande joie il partagea avec nous en-

viron quatre livres de miel dans son rayon. Il eut beaucoup de peine à empêcher les gens de Hassar de nous arracher cette délicieuse nourriture; il tenait d'une main le rayon dont il nous passait les morceaux, et de l'autre son fusil armé.

L'endroit où nous étions paraissait être très-fréquenté. De nombreuses troupes de chameaux non chargés, venant du même côté que nous, et d'autres arrivant du sud, se dirigeaient à l'est. Beaucoup de chameaux chargés principalement d'orge, de sel, de fer, prenaient la route du désert. Nous vîmes aussi passer des partis de soixante à quatre-vingts Arabes; tous montés sur de beaux chevaux de race, bien tenus, bien dressés et pleins de feu. Les cavaliers portaient des manteaux et étaient armés de fusils à un coup, incrustés d'ivoire et de bois de couleur. Tous ceux qui passaient paraissaient très-liés avec nos maîtres. Tous voulaient savoir notre histoire, et me demandaient ce que je pensais de leurs brides, de leurs fusils, de leurs sabres et en général de toutes les par-

ties de leur enharnachement. Je répondais toujours que tout était parfait. Un vieillard d'une figure respectable, et qui savait quelques mots d'espagnol, me fit des questions sur mon pays et sur les amis que j'avais à Souarah ; il me nomma tous les consuls qui habitent cette ville. D'après le nom, j'indiquai le consul anglais comme celui que je connaissais. Le vieillard dit à mon maître qu'il croyait que je disais la vérité. Il allait à Souarah, où il devait arriver en dix jours, et offrit de se charger d'une lettre, si mon maître me permettait d'écrire ; mais nous n'avions pas de papier. Je compris, par ses discours, que Souarah est la ville que les Européens nomment Mogador.

Hassar et sa troupe conduisirent les chameaux dans la direction du Nord-Est ; nos maîtres, deux autres Arabes et nous, allâmes au Nord. Nous n'avions pas fait plus de deux lieues que quatre cavaliers armés, qui accouraient derrière nous au grand galop, nous atteignirent ; une longue querelle commença. Au point du jour nos en-

nemis furent joints par plusieurs Arabes à pied et sans armes. On força nos maîtres à restituer deux chameaux qu'ils avaient enlevés par mégarde, à ce qu'ils prétendirent. Après quelques explications on se sépara. Cette aventure avait augmenté la mauvaise humeur habituelle de Seïd. Il réclama, avec beaucoup d'aigreur, Horace comme sa propriété, et se saisit de ce jeune homme, ainsi que de M. Savage qui déjà lui appartenait. Sidi les lui arracha. Les deux frères en vinrent aux mains; ils se terrassèrent, puis, s'étant relevés, ils se couchèrent en joue. Sidi après un moment de réflexion, tira son fusil en l'air, et jeta son arme par terre. Il proposa ensuite à son frère de prendre Clarke et Burns au lieu d'Horace. Seïd n'y voulut pas consentir; il menaça même de tuer l'enfant, et le saisissant à la poitrine, le lança de toute sa force contre terre. La violence du coup avait fait perdre connaissance au malheureux Horace. Je le crus mort; je me précipitai sur lui en versant un torrent de larmes; je me livrais au désespoir le plus af-

freux. Soulagé par les pleurs, mais en proie aux plus terribles angoisses, j'obéis à mon maître qui m'avait ordonné de me relever et de marcher. Je pensai qu'il était inutile de déplorer si amèrement le sort de mon fils adoptif, lorsque j'ignorais moi même si je ne devais pas bientôt m'attendre à une mort semblable, et peut-être même plus cruelle. Cependant la colère de Seïd s'apaisait peu à peu. Sidi s'approcha d'Horace, et le mit sur son séant. L'enfant revint à lui. A cette vue, Sidi fondit en larmes; elles coulaient à grosses gouttes. Il dit à Horace d'un ton de voix fort émue : — Vas auprès de Riley. — J'allai à lui aussi vite que je le pus; et le serrant dans mes bras, je lui demandai s'il était grièvement blessé. Comme il souffrait beaucoup, et qu'il n'avait pas encore repris sa respiration, il ne put me répondre. Nos maîtres s'assirent de nouveau à terre pour discuter à fond cette affaire, et ils commençaient à parler très-haut lorsque, fort heureusement, des étrangers parurent. Cette apparition soudaine les fit souvenir que

leurs forces réunies étaient nécessaires pour leur défense personnelle, et pour celle de leur propriété : ils convinrent donc de voyager de bonne intelligence.

Nous étant remis en route, nous arrivâmes dans un village où un vieillard respectable nous donna l'hospitalité. Pour la première fois, nous ne pûmes pas achever le repas qu'on nous servit. Sidi-Hamet prit avec lui un jeune homme vigoureux, nommé Ben-Mohamed, parce qu'il ne voulut pas se fier davantage à voyager seul avec son frère. Dans un autre village, un autre Arabe, nommé Sidi-Mohamed, nous accueillit. Il me dit qu'il était allé plusieurs fois à Souarah, et qu'il y avait vu tous les consuls, puis il me fit répéter toutes mes promesses à Sidi-Hamet. Après un repas dans lequel on nous donna des gâteaux de farine d'orge qui ressemblaient à du pain, Sidi-Hamet m'annonça qu'il partirait le lendemain matin pour Souarah avec Sidi-Mohamed, et qu'il espérait y arriver en trois jours; qu'il fallait que j'écrivisse à mon ami, dans cette ville, une lettre qu'il

porterait lui-même. Il renouvela ses observations sur l'espoir que je n'avais pas voulu le tromper, sans quoi je serais mis à mort, et mes gens seraient vendus. Il rappela tout ce qu'il avait fait pour nous, et il ajouta que Seïd et Ben-Mohamed resteraient auprès de nous et nous soigneraient pendant son absence.

On conçoit que je passai la nuit dans de vives inquiétudes. A qui écrire à Mogador? me disais-je; je n'y connais personne; et cependant il faut que j'écrive à tout hasard. Je ne pus fermer l'œil. Le lendemain de grand matin mon maître me dit d'écrire; il me donna un chiffon de papier qui n'était pas plus large que ma main, et qui avait à peu près huit pouces de long; il y joignit un liquide noir qui servait à marquer, et un roseau en guise de plume. Je demandai avec de vives instances, à l'accompagner; il ne voulut pas y consentir, et il exigea une somme plus forte que celle dont nous étions d'abord convenus. J'écrivis ensuite ma lettre que j'adressai *aux consuls anglais, français, espa-*

gnols ou américains, ou à tout négociant chrétien, à Mogador ou Souarah. Je racontais nos aventures, je réclamais la pitié des personnes entre les mains desquelles mon écrit tomberait, et j'y indiquais les correspondans qui rembourseraient les sommes dépensées pour nous. Mon maître prit ma lettre, et partit avec Sidi-Mohamed.

Nous restâmes sept jours dans ce lieu. On nous tenait le jour dans la cour où les vaches, les moutons et les ânes passaient la nuit, et le soir on nous enfermait dans une cave horrible. On nous gardait toute la journée, non pas que l'on craignît que nous prissions la fuite, mais de peur que des Arabes ne vinssent nous enlever. Nous fûmes l'objet de la curiosité générale.

Le huitième jour depuis le départ de Sidi-Hamet, j'étais dévoré d'inquiétude de ne pas le voir de retour, quoique la veille un Maure nous eût de sa part donné de ses nouvelles. A la nuit tombante, nous vîmes entrer Sidi-Mohamed suivi d'un Maure de bonne mine, qui me demanda

en anglais comment je me portais. A ces mots, mes compagnons et moi nous fûmes debout dans un instant; l'espérance et la crainte m'agitaient tour-à-tour, je pris avec empressement la main du Maure, et le priai de me dire qui il était, quel sort nous était réservé, et où se trouvait Sidi-Hamet; il me demanda alors en espagnol si je parlais cette langue; sur ma réponse affirmative, il me dit : — *J'arrive de Mogador, votre lettre a été reçue par un Anglais, le meilleur des hommes, qui a payé sur-le-champ votre rançon à Sidi-Hamet : il m'a fait partir sans me laisser le temps de prendre congé de ma femme et de mes enfans. J'ai voyagé jour et nuit et avec toute la célérité possible pour venir vous trouver.*

Je fis part à mes compagnons de cette heureuse nouvelle : nous étions dans l'ivresse de la joie, et néanmoins nous tremblions encore de crainte que ces détails ne fussent pas vrais. Le Maure me présenta une lettre; je l'ouvris. Mon émotion était si vive, qu'il me fut impossible de la lire,

et que je tombai à terre; M. Savage en fit autant; elle était de M. G. Willshire, consul anglais à Mogador. Cet homme humain prenait part à nos souffrances, il annonçait qu'il nous faisait remettre sa lettre par Reis-el-Cossim, chargé de recevoir nos ordres et de les exécuter; qu'il était convenu de payer à Sidi-Hamet neuf cent vingt-cinq piastres à notre arrivée à Mogador, et qu'il retenait celui-ci comme une espèce d'otage; enfin il nous engageait à voyager à petites journées pour ménager nos forces; il nous envoyait des vêtemens et des provisions, et renouvelait l'expression de ses sentimens de bienveillance et de compassion pour nos malheurs. Cette lettre était du 25 octobre.

On peut concevoir les sensations que j'éprouvai à sa lecture, mais je n'essaierai pas de les décrire. Tout ce que nous pûmes faire fut d'élever nos cœurs à Dieu et de verser des larmes de joie et de reconnaissance.

Le lendemain matin, nous nous mîmes en route à huit heures avec Seïd, frère de

Sidi-Hamet, Sidi-Mohamed qui était allé avec ce dernier à Souarah, Ben-Mohamed qui avait aidé à nous garder, Reis-el-Cossim, et Cheik-Ali, homme avec qui nous avions fait connaissance depuis peu, et qui jouissait d'une grande considération : tous étaient bien armés, Reis s'était arrangé de manière à nous faire monter à tour de rôle sur des mules. Il m'apprit que Cheik-Ali était le chef d'une tribu d'Arabes très-nombreuse et très-puissante, qui habitait les collines au Sud sur le bord du grand désert, qu'il pouvait mettre quinze mille hommes sur pied, et que Sidi-Hamet avait épousé sa fille : il ajouta qu'il ne pouvait deviner pourquoi il voyageait ainsi de compagnie avec nous; qu'il lui soupçonnait de mauvais desseins, mais que la Providence ne m'abandonnerait pas.

Cheik-Ali me témoignait beaucoup d'intérêt; il chercha à me persuader que je ferais bien d'aller avec lui dans ses possessions, me proposant de me donner une de ses filles en mariage, et de me rendre ainsi un des chefs de sa tribu; trois fois il

avait fait arrêter notre petite caravane pour parler de ses affaires; je supposai que Seïd était d'accord avec lui pour nous jouer quelque mauvais tour. Nous arrivâmes près de la porte d'une ville nommée Stouka; nous étions tous affamés et altérés, et nous nous arrêtâmes au bord d'un puits très-profond; Seïd et Cheik-Ali entrèrent dans la ville. Je présumai qu'ils voulaient se procurer des vivres: bientôt Sidi-Mohamed et Reis-el-Cossim furent invités à y entrer pour se rafraîchir avec eux; nous restâmes sous la garde de Ben-Mohamed et de deux Arabes. Un grand nombre d'habitans, et tous les enfans de la ville, sortirent pour nous voir; ceux-ci nous jetaient des pierres et nous crachaient à la figure; l'épuisement obligea Burns et Clarke de s'étendre à terre. Cependant un Arabe apporta un seau, et nous rendit le service de puiser de l'eau pour apaiser notre soif. Je tâchai de ranimer le courage de mes compagnons, en leur représentant que nous serions bientôt dans les Etats de l'empereur de Maroc, et par conséquent hors

des atteintes et de la rapacité des Arabes vagabonds.

Tandis que nous attendions ceux de notre caravane qui étaient dans la ville, il survint une pluie d'orage qui dura une heure; c'était la première fois que j'en voyais tomber depuis mon séjour dans ce pays. On nous dit d'aller nous mettre à l'abri sous la porte de la ville. Ne voyant pas revenir Reis-el-Cossim ni les autres, je commençai à soupçonner quelque malheur ou quelque trahison. Il parut enfin, suivi de plusieurs Maures. Il avait l'air chagrin, effrayé, indigné; il me prit à l'écart, et me dit que Mouley-Ibrahim, chef de cette ville, et ami intime de Cheik-Ali, avait, à l'instigation de celui-ci et de Seïd, résolu de nous retenir jusqu'à ce que Sidi-Hamet revînt, et outre notre rançon, apportât quinze cents piastres. Reïs ajouta qu'il avait vainement essayé de leur faire sentir l'injustice de leur demande, et qu'il allait porter ces tristes nouvelles à M. Willshire, qu'il espérait être de retour dans six jours, et qu'il priait le Tout-Puissant de nous

préserver dans cet intervalle des embûches de nos ennemis. A ce récit je fus atterré; mes compagnons partagèrent mon désespoir.

Reïs-el-Cossim était au moment de monter sur sa mule pour partir, lorsque Sidi-Mohamed lui dit en s'approchant : — Mouley-Ibrahim et Cheik-Ali ont décidé que tu n'irais pas à Souarah; ils craignent que tu ne fasses éclater la guerre entre eux et le sultan. — Voyant mon affliction profonde, il me prit par la main, et ajouta :

— Ne te laisse pas abattre ainsi, Riley; j'irai à Souarah, j'y porterai une lettre de Reïs et une de toi à Willshire : s'il veut un otage, je resterai avec lui. J'ai deux femmes et sept enfans, des maisons, des terres et des troupeaux : je serai un otage bien plus précieux que Sidi-Hamet; lui qui est ton ami viendra sur-le-champ te délivrer; il te rendra à ta famille. — Je baisai la main à Sidi-Mohamed en témoignage de reconnaissance; je l'appelai mon père, et je lui dis que j'espérais que

le Tout-Puissant le récompenserait de sa bienveillance. Reïs alla trouver Mouley-Ibrahim qui, avec plusieurs personnes de sa suite et Cheik-Ali, était assis en cercle hors de la porte de la ville. Reïs et Cheik-Ali exposèrent chacun leurs droits à la propriété de nos personnes, et après de longs débats, ils convinrent enfin de s'en rapporter à l'équité de Mouley pour décider entre eux. Celui-ci interrogea Sidi-Mohamed et Ben-Mohamed sur le fond de la contestation : leur témoignage fut favorable à la priorité du droit de Reïs-el-Cossim ; alors Mouley décida que, pour qu'il pût rendre justice à qui elle était due, il fallait que Sidi-Hamet revînt de Souarah, pour être confronté avec ses deux antagonistes, et qu'en attendant nous serions gardés dans la ville; il proposa ensuite que Reïs restât avec lui comme ami. Ce plan, agréé par toutes les parties, on nous conduisit à Stouka dans une maison contiguë à celle de Mouley. On étendit une natte pour les Arabes, et on nous relégua dans un coin parmi le bagage; des sentinelles

armées de cimeterres et de fusils, furent posées à la porte de notre réduit, aux portes de la maison et à celles de la ville Mes compagnons étaient fort abattus; ils avaient le corps tellement affaibli et épuisé par leurs souffrances, qu'ils pleuraient comme des enfans; il aurait été physiquement impossible à Clarke et à Burns d'aller plus loin ce jour-là. J'essayai de leur persuader que notre détention nous était avantageuse, parce qu'elle nous donnerait quelques jours de repos, sans quoi nous courrions le risque de tomber malades, et peut-être de périr en route. Mouley-Ibrahim, Cheik-Ali et Reïs-el-Cossim furent en conversation toute la nuit.

Le 2 novembre, Reïs m'apporta papier, plume et encre, et me dit d'instruire M. Willshire de notre situation actuelle; un talb, ou écrivain, écrivit une lettre pour Reïs qui ne savait pas écrire. Seïd, Sidi-Mohamed et Ben-Mohamed partirent de grand matin avec nos lettres, nous promettant d'être de retour aussitôt qu'ils pourraient; Cheik-Ali nous quitta ensuite,

disant qu'il serait de retour dans quatre jours.

Laissé seul avec Reïs-el-Cossim, je le questionnai sur la durée de notre détention : il me répondit qu'elle ne serait que de quelques jours, et que nous avions besoin de réparer nos forces, pour nous mettre en état de supporter les fatigues du reste de notre voyage ; il ajouta qu'il espérait gagner par un petit présent l'amitié du chef au pouvoir duquel nous étions. Je lui témoignai mes doutes sur le succès de son plan ; il me rassura, et me consola par un discours dont la sublimité me remplit d'étonnement et m'inspira un respect véritable pour ce Maure. Il réussit effectivement à se concilier la bienveillance de Mouley-Ibrahim ; ce chef nous en donna des preuves en nous envoyant des œufs et des poules, et en nous apportant du bois et de l'eau pour les faire cuire, ainsi que des herbes potagères pour les assaisonner. Nous préparâmes avec ces provisions une soupe qui fut bien salutaire pour nos estomacs délabrés. Le prince et Reïs en prirent cha-

cun une jatte avec une partie des volailles, et trouvèrent ces mets fort à leur goût. Le prince voulut absolument que je partageasse avec lui son repas; il me fit beaucoup de questions sur ma famille, et depuis ce moment il ne cessa de nous rendre tous les services en son pouvoir : cette circonstance produisit le plus heureux effet sur mes malheureux compagnons.

Le second jour de notre détention, nous vîmes arriver un vieillard à qui Reïs-el-Cossim avait écrit pour réclamer ses services; il apportait l'argent nécessaire pour payer la créance de Cheik-Ali, et deux paniers remplis de provisions. Reïs s'était insinué si avant dans les bonnes grâces du prince, qu'il lui avait donné sa parole de le protéger, ainsi que nous, et si la force était nécessaire, de lui fournir assez de monde pour nous escorter jusqu'aux Etats de l'empereur de Maroc : il refusa donc l'argent du vieillard, en lui témoignant toute sa reconnaissance. Celui-ci offrit ensuite à Reïs de rassembler ses amis, et de venir, les armes à la main, enlever les es-

claves pour les mener sains et saufs à Santa-Cruz, où nous serions hors des atteintes de Cheik-Ali. Reïs le remercia, parce qu'il comptait sur la parole du prince; le vieillard retourna chez lui.

Le lendemain, Reïs se rendit à une foire à quelque distance de Stouka, et ensuite à un endroit où vivait un saint personnage qui avait fait le pélerinage de la Mecque, et que l'on nommait Chérif ou Hadji; l'on avait pour ce chérif la plus grande vénération, et ses paroles avaient force de loi. Reïs acheta un bœuf; il en envoya la moitié au saint homme, et l'autre à Mouley-Ibrahim. Le soir, le chérif vint trouver Reïs; il le remercia de son présent, et lui demanda quel service il pourrait lui rendre. Alors Reïs lui raconta notre histoire, et le pria de l'aider à forcer Cheik-Ali, dont tout le monde redoutait la puissance, à nous laisser aller tranquillement à Santa-Cruz. Le chérif promit à Reïs de l'aider, et lui tint parole. Le 3, Cheik-Ali, qui comptait sur l'amitié de Mouley-Ibrahim, arriva, n'ayant avec lui qu'une seule personne. Le

chérif alla le trouver, et lui conseilla de conduire, sans perdre de temps, les esclaves à Santa-Cruz, parce qu'un autre chef, que Cheik-Ali connaissait bien et craignait beaucoup, essaierait de s'en saisir par force, et sans doute y parviendrait. Cheik-Ali, après avoir entendu ce que lui conseillait le chérif, se rendit chez Mouley-Ibrahim, et tâcha d'obtenir son consentement pour que nous fussions enlevés par surprise pendant la nuit. Le prince refusa de se départir de la première résolution qu'il avait prise. Alors Cheik-Ali voyant ses projets déjoués, vint trouver Reïs-el-Cossim, et lui offrit de l'aider à nous conduire à Santa-Cruz, où ils attendraient l'arrivée de Sidi-Hamet, pour régler à l'amiable ce qui concernait le droit de propriété. Reïs, non moins rusé, ne consentit à partir que lorsque Mouley-Ibrahim, qui était d'accord avec lui, eut promis de l'escorter; il fut convenu que nous nous mettrions en route dès le lendemain à la pointe du jour. Reïs me dit que nous serions tous montés sur des chameaux, et escortés par

deux cents hommes du prince, à cheval, pour prévenir toute surprise de la part de Cheik-Ali.

Nous partîmes de Stouka, montés sur des chameaux; Mouley-Ibrahim et deux de ses serviteurs, Reïs-el-Cossim et Cheik-Ali avec un Arabe, tous montés sur des mules et des ânes, nous accompagnèrent : les propriétaires de nos cinq chameaux allaient à pied, chacun conduisant sa bête et prenant soin du cavalier. Le soleil n'était pas encore couché lorsque nous arrivâmes près de Santá-Cruz ou Agadio. Reïs me dit qu'il ne se souciait pas d'y entrer avant la brune, ni de s'approcher de la forteresse, de crainte d'être insulté et détenu : nous nous arrêtâmes donc à un mille de la ville. Il n'était pas entièrement nuit quand nous y fîmes notre entrée; la rue fut bientôt remplie de Maures de tous les âges, qui nous saluèrent en nous crachant à la figure, en nous jetant des pierres et des bâtons, et en nous accablant des injures les plus grossières en espagnol : cependant quelques vieillards nous adressèrent la parole

plus poliment dans un mauvais baragouin moitié anglais et moitié espagnol.

Après souper, Reïs me recommanda de veiller attentivement à tout; il me dit que, de son côté, il aurait l'œil ouvert sur tous les mouvemens de Cheik-Ali, qu'il soupçonnait toujours de tramer quelque chose contre notre liberté. Mes compagnons ne tardèrent pas à s'endormir; quant à moi, j'attendais avec une inquiétude extrême l'arrivée de Reïs. Peu après minuit, il entra, me fit lever, ainsi que mes compagnons et les chameliers, et leur dit de partir à l'instant : il me confia qu'un de ses amis, qu'il avait chargé de surveiller Cheik-Ali, lui avait appris que celui-ci était venu à bout d'engager le gouverneur à nous retenir, ou à prêter la main à notre enlèvement. Il nous recommanda de hâter notre marche, nous assurant que si, avant la pointe du jour, nous nous trouvions à quatre lieues d'Agadio, notre liberté était assurée.

Nous marchions depuis deux heures avec toute la diligence possible, lorsque

nos oreilles furent frappées d'un bruit qui annonçait l'approche de chevaux; et dans un moment, quoiqu'il fît obscur, nous découvrîmes tout près de nous, à notre droite, un grand nombre d'hommes montés sur des mules qui venaient du côté opposé à nous. On ne dit pas un mot de part ni d'autre; et quoique nous ne fussions pas éloignés de plus de neuf à douze pieds, il me fut impossible de distinguer la figure de personne. Il me passa soudain par la tête l'idée que c'était mon ancien maître. Je prononçai aussitôt le nom de Sidi-Hamet; on me répondit vivement : — qu'est-ce que c'est, Riley? — Toute la troupe s'arrêta, et un instant après j'eus le plaisir de baiser la main de Sidi-Hamet. Sidi-Mohamed, Seïd et Ben-Mohamed l'accompagnaient avec quatre Maures que M. Willshire avait chargés de porter l'argent destiné à notre rançon, et de nous amener des mules pour faciliter notre voyage. Sidi-Hamet fut bien content d'apprendre que Cheik-Ali était resté à Santa-Cruz avec Reïs-el-Cossim et Mouley-Ibrahim.

Nous fûmes alors remis dans toutes les formes à Ben-Monden, celui des Maures chargé de l'argent. Il le compta sur-le-champ à Sidi-Hamet : celui-ci prit, avec ses compagnons et Ben-Monden, la route de Santa-Cruz; nous nous acheminâmes vers Mogador avec les trois Maures propriétaires des mules sur lesquelles nous venions de monter.

A dix heures du matin nous fûmes rejoints par Reïs-el-Cossim, Sidi-Hamet, Seïd, Sidi-Mohamed et Ben-Monden. Reïs m'apprit que Mouley-Ibrahim et Cheik-Ali étaient partis pour retourner chez eux, le dernier furieux d'avoir vu avorter tous ses projets contre nous. Notre caravane était composée de dix-sept personnes, dont huit armées de fusils, de sabres ou de poignards. Nous marchions le long de la côte, quelquefois sur une grève de sable, quelquefois escaladant une montagne presque perpendiculaire, et d'une hauteur prodigieuse, par un chemin en zig-zag qui semblait avoir été, en plusieurs endroits, taillé dans le roc par la main de l'art. Nous descendîmes ensuite dans des vallées pro-

fondes par cette espèce d'escaliers naturels, le long des rochers qui s'élevaient à pic sur notre droite. Le sentier que nous étions obligés de suivre n'avait pas, dans un endroit, plus de deux pieds de largeur, et sur notre gauche, il se terminait tout-à-coup par un précipice profond de plusieurs centaines de pieds, et au bas duquel était la mer.

Le 7 novembre, après être sortis d'un sentier très-étroit, entre de hauts buissons, nous arrivâmes près d'une longue chaîne de monticules de sable mouvant. Il était alors à peu près huit heures du matin. Nous venions de gravir un de ces monticules; la ville de Souarah et son port, où était mouillé un brick avec pavillon anglais, s'offrirent tout-à-coup à nos regards. Reïs me félicita, m'encouragea, et rendit grâce à Dieu avec la ferveur et la dévotion particulière aux Mahométans.

Ce serait en vain que j'essaierai de peindre les diverses émotions de mon cœur dans ce moment délicieux. Bientôt nous approchâmes des murs d'un palais impé-

rial, situé environ à deux milles au sud-ouest de Souarah. On nous fit descendre de dessus nos mules et asseoir sur l'herbe: la vue de tout ce qui m'entourait me ravissait; l'instant d'après, j'aperçus le pavillon américain flotter au haut d'une maison de la ville. Notre libérateur, M. Willshire, l'avait fait arborer dès qu'il avait été instruit de notre prochaine arrivée, par Sidi-Hamet qui avait pris les devants. M. Willshire était ensuite monté à cheval pour venir au-devant de nous. Je l'attendais bientôt, mais je ne croyais pas qu'il fût si près : il était descendu de son cheval, qu'il conduisait par la bride le long du mur du palais. Dès qu'il eut dépassé l'angle qui nous cachait à ses yeux, j'entendis Reïs, qui était allé le joindre, s'écrier en espagnol : — Les voilà. — A ces mots, nous levâmes les yeux, et nous contemplâmes notre bienfaiteur, qui lui-même tournait, dans ce moment, les siens sur nous. La surprise lui fit faire un pas en arrière, il pâlit; mais s'étant remis un peu, il se précipita vers moi, et, me pressant sur son

cœur, il articula ces mots d'une voix entrecoupée. — Soyez le bienvenu dans mes bras, mon cher Monsieur, ce moment est pour moi un moment de bonheur. — Il prit ensuite affectueusement la main de chacun de mes compagnons, et en pleurant de joie, les félicita sur leur retour à la liberté. Son émotion était si vive, que les forces lui manquèrent, il tomba à terre. Tout ce que nous pouvions faire était de lever les yeux au ciel et de remercier Dieu, en silence, de sa bonté infinie envers nous. Reïs-el-Cossim, extrêmement ému de cette scène, fut se mettre derrière la muraille pour cacher ses larmes, car les Arabes pensent que c'est un déshonneur pour les hommes de pleurer.

Nous nous mîmes ensuite en marche pour Mogador. En y entrant, nous fûmes mandés chez le pacha, qui nous adressa plusieurs questions, puis nous dit que nous étions libres; qu'il allait envoyer à l'empereur un rapport sur notre affaire, et que sans doute nous obtiendrions la permission de retourner dans notre patrie.

Arrivés chez M. Willshire, nous fûmes rasés, nettoyés, décrassés, et notre bienfaiteur, aussi humain que généreux, nous fournit du linge et des vêtemens de sa garde-robe. Au milieu de mes infortunes, mon âme avait conservé toute sa force. Ce changement subit de situation m'affecta au point que mes facultés intellectuelles furent dérangées pendant quelque temps. Grâce aux soins assidus de notre bienfaiteur, je recouvrai bientôt leur usage. Mes forces et celles de mes camarades, soutenues par une bonne nourriture, ne tardèrent pas à renaître. On se ferait difficilement une idée de la maigreur extrême à laquelle nous avions été réduits; les habitans de Souarah ne nous désignaient que sous le nom d'esclaves desséchés ou de squelettes.

Je reçus, peu de jours après, une lettre de M. Sprague, négociant américain à Gibraltar; il m'annonçait qu'il paierait exactement la lettre-de-change que M. Willshire avait tirée sur lui pour le prix de notre rançon, et qu'il lui envoyait deux fusils à deux coups pour remplir la promesse qu'il

avait faite aux Maures. Je laisse au lecteur à imaginer quelles durent être mes sensations à la lecture de cette lettre et de celle que M. Sprague écrivait à M. Willshire. Elle respirait l'amitié la plus tendre pour moi, et cependant je ne connaissais ce galant homme que de mon dernier séjour à Gibraltar.

Les bontés de la Providence envers nous avaient rempli mon âme d'une si vive reconnaissance, que je restai baigné de larmes pendant près d'un mois.

Le 4 juillet 1816, j'embarquai mes compagnons à bord d'une goëlette destinée pour Gibraltar; ensuite je pris congé de mon digne bienfaiteur, et je partis avec deux Juifs, un domestique de la même nation, deux muletiers maures et un soldat de l'empereur complétement armé. Le 19, j'arrivai à Tanger. M. Simpson, consul général d'Amérique, exerça envers moi l'hospitalité la plus touchante. Je m'embarquai le 29 pour Gibraltar, où j'entrai le lendemain. M. Sprague et le consul américain me comblèrent de soins et d'at-

tentions. Le 2 février, je fis voile pour les Etats-Unis, sur le navire *le Rapide* de New-Yorck, avec M. Savage et Horace. Burns et Clarke avaient pris passage à bord d'un autre bâtiment : le 20 mars j'arrivai à New-Yorck; j'allai passer quelque temps dans ma famille, et je me rendis ensuite à Washington. Le gouverneur fit payer, des fonds du trésor public, dix-huit cent cinquante-deux piastres, montant de ma rançon et de celle de mon équipage, et l'on m'assura en outre qu'il serait donné les ordres les plus prompts pour payer les sommes qui pourraient être demandées pour le reste de l'équipage.

Dans le courant de l'année, je reçus plusieurs lettres de M. Willshire et de M. Simpson. Ils m'annonçaient que l'on avait eu des nouvelles du reste de mon équipage, Porter, Robbins, et deux autres arrivés à Oued-Noun; M. Willshire avait résolu de les racheter. Deux de mes compagnons étaient morts dans le désert. Robbins arriva en Amérique au mois de mai 1817.

Plusieurs membres des deux chambres du congrès m'engagèrent à publier la relation de mes malheurs. C'est ce que je viens de faire, en me conformant à la plus stricte vérité.

J. RILEY.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE.

Afrique. EXTRAIT de l'histoire de la mission envoyée en 1817 du cap Coast-Castle au royaume d'Ashantée, en Afrique, par T. Edouard Bowdich. — Objet de la mission. Page 1
Arrivée des députés, et fête donnée par le roi d'Ashantée. 5
Traité conclu et festin. 10
Portrait du roi d'Ashantée, son costume, et quelques traits de son caractère. 13
Cérémonies d'un enterrement dans le royaume d'Ashantée, et divers usages de ce peuple. 17
Asie. EXTRAIT d'un voyage fait en 1808, pour reconnaître les sources du Gange, par MM. Webb, Raper et Hearsay. — Motifs du voyage. 29
La ville d'Herdouar, et la foire qui s'y tient. 30
Le pont Djhonla. 38
Cérémonie du Bhart ou Bhéda. 40
Manière de passer une rivière. 41
La ville de Manah. 42
Le temple de Bhadrinath. 46
Afrique. PARTICULARITÉS sur le Cap-de-Bonne-Espérance. 54
FAITS DÉTACHÉS. — Naufrage sur les côtes de Bretagne. 84

Retour de M. Lalande. 89
Asie. Arbre extraordinaire. 92
Asie. Superstition des Indiens. 93
Amérique. Lettre écrite de la Havane, le 2 mai 1819. 96
Asie. De l'importation en France des chèvres de Cachemire. 120
Europe. De la Corse. 125
Afrique. NAUFRAGE de l'*Oswégo*, sur la côte de la Barbarie méridionale. 140
Mœurs et usages des Arabes de la Barbarie occidentale, d'après J. Paddok, capitaine de l'*Oswégo*. 173
FAITS DÉTACHÉS. — Cataracte remarquable en Norwège. 189
Amérique. Pêche des perles à Panama. 191
Asie. Description des îles Andaman. 194
Amérique. EXTRAIT d'un voyage dans la partie septentrionale du Brésil, depuis 1809 jusqu'en 1815; comprenant les provinces de Fernambuco, Scaza, Paraïba, Maranham, etc.; par Henri Coster. — Caractère des Brésiliens. 204
Olinda et Fernambuco, 206
Cérémonies de la semaine sainte. 210
Le canton de Sertam, les pâtres ou les Sertanejos. 214
Manière adroite de prendre les bœufs sauvages dans le Sertam. 219
La ville de Seara, et les Indiens. 221
Les émas (sorte d'autruche). 229
Mœurs et usages des Sertanejos. 230
La province de Maranham et les Indiens sauvages. 241

L'arbre à savon. Page 245
Les fourmis rouges. *Ibid.*
Les serpens. 246
Le cocotier. 248
Le bois du Brésil. 249
Population du Brésil. 250
Les nègres créoles. 254
Les esclaves. 256

Amérique. Extrait d'un voyage de Buénos-Ayres à St.-Iago de Chili; fait en 1817 par M. Provost, Juge aux États-Unis, et leur commissaire dans l'Amérique méridionale. — Les Créoles. 263
Rives du Rio-de-la-Plata. 265
Plaine des Pampas et bétail. 267
Cuirs. 271
Buénos-Ayres, et départ. 272
Manière de voyager. 275
San-Luiz. 279
Mendoça. 280
Le Guanaco. 283
Les mulets. 285
Casuchas. 286
Passage de la Cordillière. 287
Le Condor. 289
Chevaux du Chili. 291
Arrivée à San-Iago. 293

Asie. Extrait du voyage dans le Levant, fait en 1817 et 1818 par M. le comte de Forbin. — Athènes et Constantinople. 293
Smyrne, Saint-Jean-d'Acre et Césarée. . 296

Jérusalem, Bethléem et Jéricho. 301
Le désert et le Caire. 312
Lougsor. 319
Retour du voyageur. 323

FAITS DÉTACHÉS. — Source d'huile naturelle aux États-Unis. 328
Nouveau zoophite découvert à Sainte-Lucie. 329
Pétrification de Chyramin, en Perse. 331
Particularités sur la cour du pacha de Tripoli. 333
Le colosse mammouth. 336
Arbre extraordinaire. *ib.*
Pont remarquable dans le Haut-Canada. 337
Buveurs indiens. 338
Cruautés des Malais. 339
Trait remarquable d'hospitalité de la part d'un Arabe. 340
Christophe et l'île de Saint-Domingue. 344
Naufrage du brick *la Jeune-Sophie*, incendié par du vitriol, en 1817. 349
Récit des malheurs éprouvés par cinq soldats déserteurs de la garnison de Sainte-Hélène. 368
Veuve brûlée vive dans l'Inde. 372

Europe. HAUTEUR du Mont-Blanc, et liste des principales ascensions qui y ont été faites jusqu'à ce jour. 375

Afrique. NAUFRAGE du brick américain *le Commerce*, sur la côte de Sahara, en 1815. 383

Fin de la Table du second volume.





